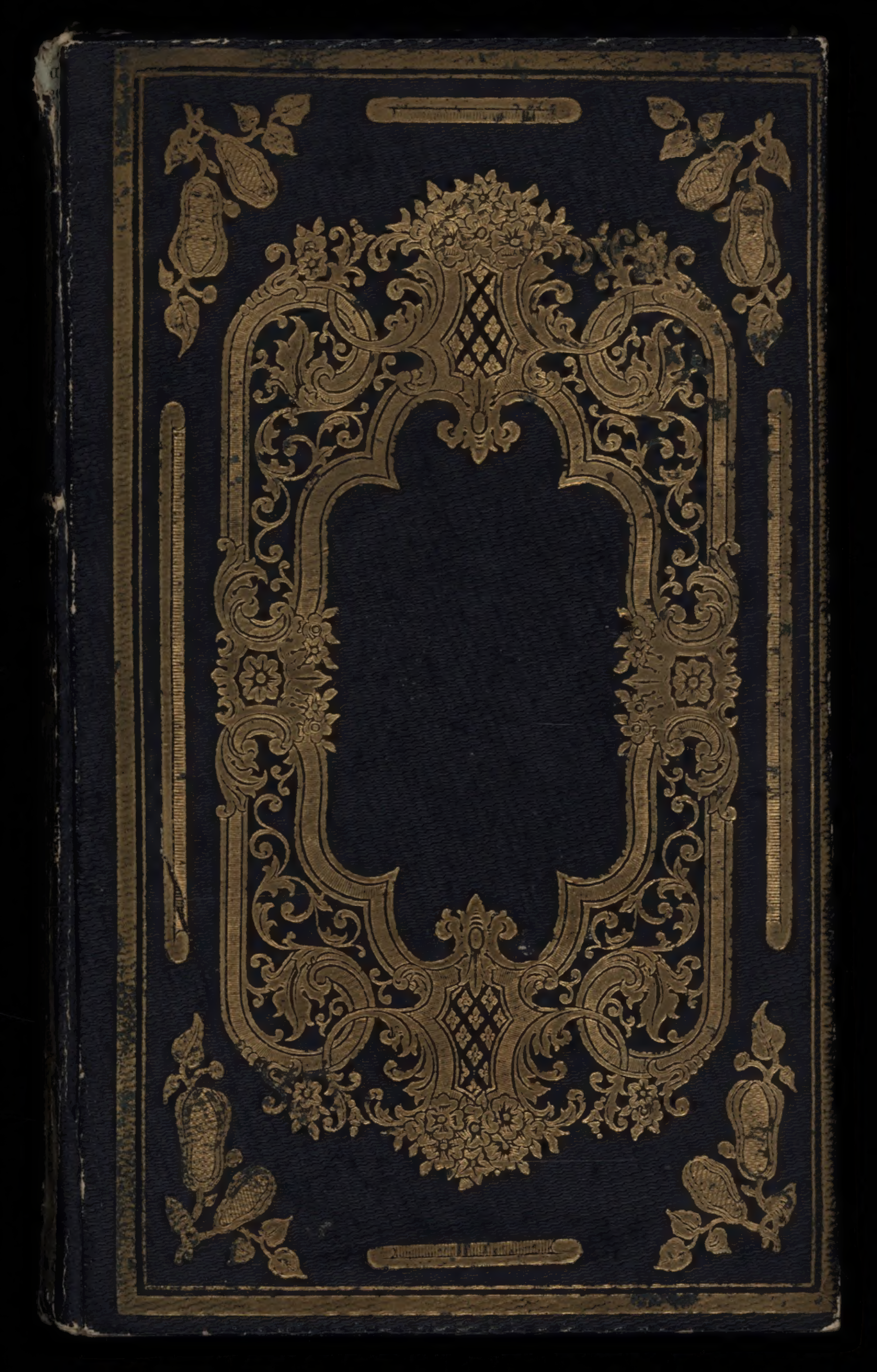


BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA JEUNESSE

APPROUVÉE

Par S. A. Em. Monseigneur le Cardinal

PRINCE DE CROŸ,

Archevêque de Rouen, Primat de Normandie, etc.

J'ai lu par ordre de S. A. Em. Mgr le Cardinal prince de CROŸ, archevêque de Rouen, primat de Normandie, un ouvrage intitulé : *Ernest et Fortunat*, par M. de Mirval, et je n'y ai rien trouvé de contraire à la religion et à la morale.

Rouen, le 6 mai 1842.

Lejeune

Chanoine, professeur à la Faculté de théologie.

ANGERS. — IMP. DE COSNIER ET LACHÈSE.



Vue de Montréal en Sicile.

Pag. 265.

ERNEST

ET

FORTUNAT,

OU

LES JEUNES VOYAGEURS EN ITALIE,

RÉCIT DESCRIPTIF ET PITTORESQUE DES PRINCIPALES CURIOSITÉS DE CETTE MERVEILLEUSE CONTRÉE;

PAR C.-H. DE MIRVAL.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE JOLIES GRAVURES.

PARIS,

Librairie de l'Enfance et de la Jeunesse,

P.-C. LEHUBY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

53, RUE DE SEINE, F. S.-G.

INTRODUCTION.

La famille Richard habitait depuis quelque temps une des jolies maisons du village de Saint-Mandé qui longent à l'ouest le bois de Vincennes, et qui reçoivent les premiers rayons du soleil levant. Cette demeure, d'une exposition riante et salubre, avait été choisie principalement pour Mme Richard, qu'une maladie de poitrine, trop longtemps négligée, avait failli enlever à la tendresse de son mari et de ses enfants.

Heureusement, à force de soins habilement appliqués, les hommes de l'art parvinrent par degrés à dompter le mal, et, du moment qu'ils en eurent arrêté les progrès, ils purent rendre l'espérance et la joie à toute cette famille désolée, en annonçant d'une manière positive que la malade était hors de danger, et qu'elle allait entrer en convalescence. Mais, pour assurer d'une manière plus certaine le succès de leur

heureux pronostic, ils prescrivirent à Mme Richard d'aller respirer pendant un an l'air de Nice, ville maritime des Etats Sardes, renommée pour la douceur de sa température.

M. Richard était possesseur d'une brillante fortune, qui lui permettait aisément de faire face aux dépenses d'un pareil déplacement. D'ailleurs, mari affectueux, bon père, il n'était pas de sacrifice qu'il n'eût été prêt à faire avec empressement pour sauver une épouse adorée, pour conserver à ses enfants une mère chérie. Il n'hésita donc pas un instant. Le départ fut aussitôt arrêté, et, trois jours après, toute la famille Richard, en bonne chaise de poste, roulait doucement sur la route de Provence.

Nous n'avons point à tracer ici l'itinéraire détaillé de cette caravane. Bien qu'elle ne voyageât qu'à petites journées pour ne point fatiguer Mme Richard, qui était encore d'une faiblesse extrême, comme il ne s'agissait point d'un voyage d'agrément et de curiosité, on ne faisait halte dans les villes et dans les villages qui bordent la route, que le temps nécessaire pour prendre des aliments et pour goûter quelque repos. Nos voyageurs ne virent donc qu'en poste les villes situées sur leur passage, et voir ainsi, ce n'est pas voir. Mais M. Richard avait hâte d'arriver à Nice, où sa femme devait re-

couvrer entièrement la santé. Absorbé exclusivement par cette idée, il ne pouvait s'occuper d'autre chose, et demeurait indifférent aux sites variés, aux diverses curiosités de la nature et de l'art, que, dans toute autre circonstance, il eût contemplés avec ravissement, soit dans le Bourbonnais, soit dans le voisinage de la belle et industrieuse ville de Lyon, soit en traversant le Dauphiné, ou en rencontrant la poétique fontaine de Vaucluse. Mais, je l'ai dit, un autre objet occupait sa pensée et son cœur; et ses enfants n'avaient pas de peine à sympathiser avec lui; toutes leurs attentions, tous leurs soins étaient pour leur mère, pour leur mère à qui ils aimaient à rendre ce qu'ils en avaient reçu si souvent, pour leur mère si bonne, si indulgente, dont l'existence leur était si précieuse, si indispensable.

Les enfants de M. Richard étaient au nombre de trois : deux garçons, Fortunat et Ernest, le premier âgé de quinze ans, le second de treize, et une petite demoiselle, nommée Hortense, qui, n'ayant jamais quitté sa mère depuis sa naissance, s'était développée si heureusement, grâce à l'excellente éducation domestique qu'on lui avait donnée, qu'elle ne le cédait à ses aînés, ni en bon sens, ni en louables sentiments.

Depuis quelques mois, M. Richard, tout-à-fait retiré des affaires qui l'avaient occupé jusque-là, s'amusait à diriger lui-même et à suivre avec une sollicitude éclairée les études que ses enfants faisaient en commun. Que l'on ne croie pas cependant qu'il visât à entasser dans ces jeunes têtes une foule de connaissances oiseuses comme celles dont se parent tant de milliers de petits pédants. Les choses nécessaires, les choses utiles, voilà ce qui obtenait toujours sa préférence; venaient ensuite les notions qui peuvent contribuer réellement au bien-être, aux agréments de la vie. Mais, avant tout, il s'était attaché à former à la vertu le cœur de ses enfants, regardant avec raison les qualités morales comme infiniment plus importantes que les avantages de l'esprit, lorsqu'ils n'ont d'autre fondement qu'une curieuse et frivole vanité.

En arrivant à Nice, les trois enfants, pendant que les domestiques s'occupaient des ballots et des autres objets de voyage, se firent conduire à l'église la plus voisine de la maison qu'ils allaient habiter, et là, les mains jointes, prosternés devant l'autel, ils adressèrent à Dieu une fervente prière, pour le conjurer de rendre le climat de Nice favorable à la santé de leur mère. Puis, fortifiés, et en quelque

sorte rassurés par cet acte d'une piété sincère, ils parcoururent avec des yeux d'admiration le temple saint dans lequel ils venaient de prier. Cet édifice était en effet assez remarquable. On leur apprit que cette église se nommait *Santa-Reparata,* et qu'elle était ce qu'il y avait de plus beau à voir dans la ville *vieille.*

Il ne fallut que quelques jours à la famille Richard pour s'installer commodément dans son nouveau domicile. Les trois enfants surtout ne tardèrent pas à visiter les environs de la ville, qui offrent les sites les plus enchanteurs. Ici ils s'extasiaient devant la richesse du sol; c'étaient de tous côtés des oliviers, des mûriers, des citronniers, des limoniers et des orangers venant en pleine terre comme des pommiers. Là ils avaient à admirer des coteaux délicieux, couverts de bastides ou de petites maisons peintes de différentes couleurs. Plus loin apparaissaient à leurs regards charmés des terres plantées de vignes, soutenues d'espace en espace par des roseaux liés à des figuiers, des amandiers ou des pêchers. Ailleurs s'élevaient des berceaux et des bosquets d'orangers, de cédrats, de lauriers, de myrtes et de grenadiers, qui contrastaient agréablement avec les Alpes, dont le front couvert de neige se montrait à deux ou trois

lieues au-delà, comme pour mieux faire apprécier les charmes du séjour de Nice.

En effet, cette résidence, favorisée de la nature comme elle l'est, semble un petit paradis terrestre, et l'on s'y croit volontiers sous le beau ciel de l'Italie. La ville, qui s'élève en amphithéâtre de rochers un peu avancé dans la Méditerranée, est entourée d'une ceinture de montagnes qui sont de l'effet le plus pittoresque, et au sommet desquelles on voit encore les ruines de l'ancien château. On distingue la ville *vieille* de la ville *nouvelle;* celle-ci, tirée au cordeau, bâtie avec goût, s'étend sur les bords de la mer. Le principal faubourg est celui de Saint-Jean-Baptiste. Les étrangers qui vont passer l'hiver à Nice habitent plus particulièrement les faubourgs modernes de la Poudrière et de la Croix des Marbres. Durant l'été, la chaleur est grande à Nice, mais elle y est agréablement tempérée par une brise de mer, qui, tous les jours, se lève à dix heures du matin, et souffle jusqu'au coucher du soleil.

La douce et caressante température dont on jouit à Nice doit être attribuée au triple rempart de montagnes qui abritent cette contrée contre les vents froids et furieux. Voilà pourquoi les riches malades des parties septentrionales de l'Europe viennent s'y réfugier contre

les rigueurs de l'hiver. Durant toute cette saison, Nice est une espèce de serre chaude pour les santés délicates. Son climat y opère des miracles de guérison, et souvent on y voit des personnes qui étaient presque mourantes à leur arrivée devenir en peu de temps brillantes de fraîcheur et de santé.

Mme Richard ne tarda pas à en faire la bénigne expérience. Ce fut avec une indicible joie que sa famille remarqua la métamorphose presque subite qui s'opéra en elle. Ranimée par l'air pur et tiède qu'elle respirait, elle sentait ses forces renaître de jour en jour; la livide pâleur de son teint s'effaçait peu à peu pour faire place à l'incarnat de la santé; le goût de la promenade lui revenait en même temps que la gaîté, et déjà elle se sentait assez ferme sur ses jambes pour vouloir accompagner son mari et ses enfants dans leurs excursions dans les environs de Nice. Tout en elle annonçait un rétablissement complet; elle jouissait, comme tous les siens, des beautés variées et sans nombre dont le panorama vivant se déroulait à ses regards.

On allait visiter avec elle les divers sites que la main de Dieu a dessinés autour de cette petite ville, comme pour en multiplier les embellissements. Quant aux monuments de l'anti-

quité, Nice offre bien peu d'attraits à la curiosité. Seulement, à trois quarts de lieue au nord, à un village sur une colline, on rencontre des vestiges qui indiquent une ville autrefois très considérable. Cette ville était la capitale de la province romaine des Alpes maritimes. On y voit encore des ruines de bains, de temples et d'un amphithéâtre dont il est facile de distinguer les parties principales. De cette colline enchantée, et qui surpasse tout ce que pourrait créer l'imagination la plus brillante, on jouit de points de vue admirables; aussi est-elle couverte d'élégantes maisons de campagne où l'on peut goûter toutes les délices de la vie.

La vue des antiques restes de la puissance romaine qu'on voit sur la colline du Cimier, les questions nombreuses que firent à ce sujet Fortunat et Ernest, firent naître dans l'esprit de M. Richard le projet d'un voyage qui lui semblait devoir être fort utile à l'instruction de ses enfants. Un jour donc que toute la famille, réunie sous un bosquet d'orangers en fleur, respirait la douce fraîcheur de la brise de mer, il fit connaître son dessein de la manière suivante :

« Grâce à Dieu, mes bons amis, la santé de votre mère ne me donne plus d'inquiétude.

Qu'elle passe encore quelques mois sous le climat bienfaisant de Nice, et ses forces entièrement revenues nous permettront d'aller reprendre nos habitudes à Saint-Mandé. Mais, en attendant, nous pouvons mettre à profit ce temps précieux, en le faisant servir à l'instruction de Fortunat et de son frère Ernest...

— Mais, mon cher papa, tu ne parles pas de la mienne, interrompit Hortense avec une aimable vivacité; il me semble pourtant que je ne suis pas si savante qu'il n'y ait encore une foule de connaissances utiles dont il me serait possible de m'enrichir.

— Sans doute, sans doute, reprit M. Richard, et je trouve fort louable, ma chère Hortense, le studieux empressement avec lequel tu viens de réclamer pour ce qui te concerne. Mais, vois-tu, il s'agit présentement de faire un petit voyage qui serait peut-être au-dessus des forces de ton sexe. Nous voyagerons quelquefois en voiture, mais le plus souvent il nous faudra aller en bons piétons; car c'est le véritable moyen de voir bien et d'examiner à l'aise tout ce qu'on rencontre de curieux et d'intéressant. Une jeune personne, délicate comme tu l'es, s'exposerait à compromettre sa santé dans de pareilles courses, où le plaisir s'achète souvent au prix de la fatigue

et de mille privations de tous genres. D'ailleurs l'éducation des femmes n'a nullement besoin de l'expérience des voyages pour se perfectionner. L'économie domestique, le gouvernement intérieur de la famille, les qualités douces et aimables qui font l'apanage des épouses et des mères, les talents qui les aident à faire le charme de la société, tout cela s'acquiert facilement au foyer paternel; il n'en est pas de même de l'éducation des jeunes gens. Il importe qu'ils voyagent un peu afin d'acquérir des notions exactes sur les hommes et sur les choses. Et puisque nous sommes à la porte de l'Italie...

— Comment! mon cher papa, vous allez parcourir l'Italie, ce magnifique pays dont on raconte tant de merveilles, où la nature et l'art semblent à chaque pas se disputer le privilége de produire des chefs-d'œuvre, et vous voudriez me priver du bonheur de vous accompagner! Oh! je vous en conjure, ayez la bonté de changer de résolution, vous verrez que je ne suis ni aussi faible, ni aussi douillette que je puis vous le paraître. Quand il s'agira de voir tant de curiosités diverses, soit sites naturels, soit monuments d'architecture, soit chefs-d'œuvre de sculpture, soit beaux tableaux, je saurai bien trouver du courage et

des jambes pour vous suivre à travers les ruines et les rochers. Demandez plutôt à Fortunat si je ne gravis pas les coteaux bien plus lestement que mon frère Ernest. Je ne dis pas cela par vanterie; Fortunat, tu peux l'attester.

— C'est la vérité, dit Fortunat; Hortense laisse toujours bien loin derrière elle Ernest qui souvent s'en étonne; quelquefois même je suis obligé de faire des efforts pour ne pas être aussi dépassé.

— Je suis forcé d'en convenir, amour-propre à part, dit Ernest en balbutiant; ma sœur ne met pas plus de temps à grimper sur une hauteur que je n'en mets à la descendre.

— Vous voyez bien, mon cher papa, que je ne serai point de trop dans ce voyage, si vous daignez me permettre de vous accompagner.

— Ecoute, ma bonne Hortense, je n'ai nullement envie de te faire de la peine en te refusant ce que tu me demandes. Si ta mère avait des jambes aussi bonnes que les tiennes, si sa santé ne réclamait pas encore une foule de ménagements, peut-être serais-je le premier à l'inviter à être de notre partie de voyage. Mais, toi, si je t'emmenais, tu consentirais donc à la laisser seule ici, privée de ta société à laquelle elle est accoutumée, privée par conséquent de

mille petites attentions que te suggère ta tendresse filiale?

— Oh non! mon père! vous m'avez bien jugée, interrompit Hortense avec chaleur; le ciel m'est témoin que je n'ai pas eu un seul instant l'idée de quitter maman. Dans mon désir de visiter la belle Italie, je ne voyais point la nécessité de nous séparer d'elle; mais à présent, je sens qu'il serait impossible de faire autrement; il n'en faut donc plus parler, je reste à mon poste.

— Bien, très bien, mon enfant, reprit M. Richard du ton le plus affectueux; il est du devoir d'une jeune personne bien née de préférer sa mère à tous les plaisirs.

— Je vous assure, mon bon père, ajouta Hortense, que c'est un sacrifice qui ne me laisse point de regret. N'en serai-je pas bien dédommagée? »

Et en prononçant ces dernières paroles, l'aimable Hortense, saisissant tendrement la main de sa mère, la couvrait de baisers, tandis que celle-ci, les yeux tout remplis de larmes de joie, rendait à sa fille bien-aimée ses innocentes caresses.

M. Richard et les deux frères d'Hortense, touchés de l'abnégation toute dévouée de cette dernière, se firent un plaisir de lui en témoi-

gner leur reconnaissance et leur admiration. A ces preuves d'un tendre attachement, la jeune fille, pleine de candeur et de simplicité, se contentait de répondre :

« Assurément, il m'aurait été bien agréable de faire avec vous le charmant voyage d'Italie; mais il y a un plaisir qui passe pour moi avant tout, c'est celui de ne pas me séparer de notre bonne mère. Dès que vous serez partis, je mettrai toute ma joie à veiller sur elle, à prévoir tous ses besoins, à l'entourer de toutes les attentions dont je suis capable. Oh! vous pouvez vous reposer sur moi de tous les soins qui lui seront nécessaires. Je ne la quitterai pas d'un instant... Vous pouvez voyager au loin sans la moindre inquiétude.

— Nous y comptons fermement, répondit aussitôt M. Richard; ce que nous t'avons déjà vu faire nous donne la mesure de ce que tu pourras faire encore dans cette circonstance particulière. Aussi, ma bonne Hortense, me sera-t-il bien doux de t'en récompenser à notre retour, en te rapportant le plus joli cadeau que je pourrai trouver parmi les produits industriels de l'Italie.

— Mon père, reprit Hortense, je recevrai avec reconnaissance tout ce que vous aurez la bonté de me donner; mais je vous l'ai déjà

dit, je suis récompensée d'avance, puisque je reste auprès de maman.

— Et puis, vois-tu, nous autres voyageurs, dit Fortunat en se rengorgeant avec quelque importance, nous prenons l'engagement de vous donner souvent de nos nouvelles, non-seulement pour que vous ne soyez point inquiètes, ce qui serait très mal de notre part si c'était l'effet de notre négligence, mais encore pour vous tenir, autant que possible, au courant de nos excursions et de nos découvertes, de telle sorte que vous puissiez vous associer à nos plaisirs... et peut-être à nos succès.

— Fortunat, mon bon ami, dit en souriant Mme Richard, il me semble que tu ne te fais pas en ce moment une idée bien juste du voyage d'Italie. Tu parles de vos découvertes, de vos succès, comme si vous alliez partir à la recherche d'un nouveau monde, ainsi que nous pouvons nous représenter nos grands navigateurs, les Christophe Colomb, les Cook, les La Pérouse. Songe donc, mon enfant, que vous n'avez rien à voir qui ne soit exploré chaque année par des milliers d'étrangers et d'artistes. Assurément tout vous paraîtra nouveau sur cette terre d'enchantement, les sites, les accidents de la nature, les monuments des arts, les mœurs et les costumes de certaines

populations; mais depuis longtemps tout cela est familier à ceux qui ont voyagé dans ces contrées, et le nombre en est considérable. Ainsi, si tu veux bien m'en croire, tu bifferas sur ton *agenda* l'article *découvertes*.

— Non pas, maman, si vous voulez bien me le permettre, répondit en rougissant le jeune Fortunat. Il y a découvertes et découvertes. Je ne me suis point imaginé que j'allais mettre la main sur des îles inconnues, comme le capitaine Bougainville, ou pénétrer dans des villes mystérieuses, comme le voyageur Caillé. En Italie il n'y a point à faire de ces rencontres-là; j'ai assez étudié la géographie et l'histoire romaine pour ne pouvoir pas me faire illusion à cet égard. Mais rien n'empêche, ce me semble, que je ne découvre quelque ruine d'un monument tout-à-fait oublié, ou bien quelque inscription presque effacée par le temps, et dont l'explication pourrait éclaircir quelque fait historique. Ce sont bien là aussi des découvertes, si je ne me trompe?

— A la bonne heure, puisque tu l'entends de cette façon, reprit Mme Richard; alors je te souhaite bonne chance. »

Quelques jours après cette conversation, tout était préparé pour le départ de nos trois voyageurs. M. Richard avait eu d'abord l'in-

tention de traiter avec quelque voiturier pour aller de Nice à Gênes, qui ne sont séparées que par une distance de trente et quelques lieues; mais, cédant aux instances de ses deux fils, il fut convenu qu'on effectuerait ce trajet à pied. Si de cette manière on devait y mettre beaucoup plus de temps, du moins on en retirerait plus d'instruction et de plaisir.

Il serait trop long de répéter ici toutes les recommandations minutieuses qui furent faites au père et à ses fils par Mme Richard. Une vertueuse et bonne épouse ne craint point en pareil cas d'être importune à son mari; une mère est toujours dans les transes quand elle est sur le point de se séparer de ses enfants. L'aimable Hortense ne manqua pas non plus de donner ses conseils sous la forme de douces prières. Elle conjurait ses frères de ne pas se fatiguer au point de tomber malades, de se tenir en garde contre les trop brusques refroidissements, d'éviter de boire de l'eau trop fraîche lorsqu'ils seraient en transpiration, etc., etc. On prit de part et d'autre l'engagement de s'écrire une fois tous les deux jours, puis on s'embrassa avec presque autant d'émotion que si l'on eût craint de ne plus se revoir; et, après avoir renouvelé ces adieux, que les trois enfants eussent voulu encore prolonger, le signal

du départ fut donné. M. Richard prit son bâton de voyage; ses deux fils l'imitèrent, et tous trois se mirent en route, non toutefois sans regarder plusieurs fois derrière eux, non sans répondre, en agitant en l'air leurs mouchoirs, aux signaux de regrets et d'amitié qu'on leur adressait encore de la maison qu'ils venaient de quitter.

Mais laissons la bonne Hortense et son excellente mère faire des vœux en faveur des êtres chéris qui viennent de se séparer d'elles. Il nous faut suivre nos voyageurs dans leur course aussi rapide qu'intéressante.

ERNEST ET FORTUNAT,

OU

LES JEUNES VOYAGEURS EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Principauté de Monaco. — Gênes; son histoire, sa magnificence, ses palais, ses églises et ses autres monuments. — Héroïsme des dames génoises.

Voilà donc nos voyageurs sur le chemin de Gênes. Ils rencontrent d'abord Villefranche, petite ville bâtie sur la fin du XIIIe siècle, et dont le port n'est séparé de celui de Nice que par une montagne où s'élève le fort de Montalban. Plus loin apparaît Monaco, construite sur un rocher escarpé qui s'avance dans la mer et forme une espèce de terrasse sur laquelle la vue s'arrête avec plaisir. Suivant d'anciens auteurs, Monaco fut fondée par Hercule, lors du passage de ce héros dans les Alpes maritimes. La place d'armes de cette ville, l'une des plus fortes de toute l'Italie, est terminée par une plate-forme munie d'une artillerie nombreuse.

M. Richard, accompagné d'Ernest et de Fortunat, se fit conduire dans un souterrain à trois étages, taillé dans le roc, et où, en temps de guerre,

trois mille soldats peuvent être à l'abri de la bombe. Ils visitèrent aussi une tour considérable qui défend l'entrée du port, et qu'on appelle la tour d'Antoine. Ils ne quittèrent pas les petits états de la principauté de Monaco sans parcourir les beaux jardins qui en font la parure, et où l'on voit de belles allées de citronniers et d'orangers qui répandent dans les airs les émanations les plus délicieuses.

En sortant de Monaco, il fallut passer par Mentone et par Vintimille, qui était la limite du territoire de la Ligurie, puis à Saint-Remo, ville maritime située, partie sur le penchant d'une colline, partie dans une plaine, avec un port qui n'est accessible qu'aux petits bâtiments. De là, longeant des collines couvertes d'oliviers, d'orangers et de cédrats, qui offrent un coup d'œil ravissant, nos voyageurs, de plus en plus émerveillés, arrivèrent à Albenga, mais ils se gardèrent bien de faire halte dans cette ville, dont l'air passe pour être malsain à cause des eaux stagnantes qui se trouvent dans son voisinage. Il leur convint mieux de faire trois lieues de plus et de gagner Final, ville située au sein d'une campagne fertile, et défendue par une citadelle et par deux forts considérables.

Le lendemain, avant de se remettre en marche, M. Richard conduisit ses fils à l'église du lieu, qui est revêtue des marbres les plus beaux. Tous trois, pieusement agenouillés, adressèrent à Dieu une courte mais fervente prière, dans laquelle ne fu-

rent pas oubliées les deux personnes absentes qui leur étaient si chères à tant de titres.

Deux lieues plus loin, Noli s'offrit sur leur passage, Noli qui était autrefois une petite république de pêcheurs et dont les habitants sont fort grossiers. A peu de distance ils trouvèrent une belle avenue à perte de vue qui règne près de la mer et qui s'étend dans une plaine cultivée comme un jardin. Cette avenue les mena directement à Savone, cité fort ancienne, patrie de l'empereur romain Pertinax. Cette ville petite et peu riante, dont les rues pavées en briques sont étroites et tortueuses, servait d'exil et de prison, au commencement de ce siècle, au souverain pontife Pie VII, victime alors du despotisme de Napoléon.

En sortant de Savone, deux chemins se présentent au voyageur qui veut aller à Gênes. L'ancien chemin qui mène à Voltri est si étroit et si escarpé, que les gens de pied et les mulets peuvent seuls en suivre les détours et en surmonter les difficultés sans danger. L'autre chemin, qui date de ces derniers temps, est une belle route qui traverse une campagne dont le riant aspect prouve combien est grande la puissance de la nature, lorsqu'elle est secondée par les efforts de l'industrie humaine.

«Voici Gênes la superbe, s'écria M. Richard, en apercevant les premiers édifices de cette ville magnifique. Jusqu'ici, mes amis, nous avons pu admirer une nature plus ou moins riche, plus ou moins variée, plus ou moins curieusement acci-

dentée; nous allons, dans peu d'instants, mettre le pied dans le royaume des beaux-arts. Voyez d'ici quel spectacle imposant et majestueux nous offre cette masse de palais qui projette au loin un éclat si éblouissant! Ne dirait-on pas que nous allons entrer dans une ville uniquement peuplée de rois et de princes? Cette ville était la capitale de la Ligurie. Son origine, d'après les traditions, remonte jusqu'aux temps héroïques. Si tu avais pu traduire Tite-Live, qui a écrit l'histoire de l'ancienne Rome, tu aurais vu que cette capitale fut prise et détruite par Magon, général des Carthaginois, cinq ou six siècles après la fondation de Rome. Mais bientôt après, elle fut rétablie dans sa première splendeur, et depuis partagea constamment les destinées de l'empire romain jusqu'à l'invasion des Barbares. Plus tard, les Sarrazins et les Lombards s'en emparèrent, la mirent au pillage, massacrèrent ses habitants et en firent un désert. Elle se releva au milieu de ses ruines, à la voix puissante de Charlemagne. A dater de cette époque, la prospérité de Gênes alla toujours croissant; son commerce et ses flottes lui donnèrent une grande influence parmi les états de l'Europe. Il y eut beaucoup de nobles familles génoises qui, par leur habileté et leur valeur militaire, contribuèrent à étendre et à soutenir la fortune de leur patrie; la plus illustre est sans contredit celle de Doria, qui produisit un grand nombre de personnages distingués et principalement de grands amiraux, parmi lesquels il

faut citer, comme le plus célèbre, André Doria, le restaurateur de la liberté de sa patrie et le plus grand homme de mer du xve siècle. Gênes peut s'énorgueillir de compter parmi ses enfants l'illustre Christophe Colomb, par qui fut découverte la quatrième partie du monde, l'Amérique. L'histoire de Gênes est celle de toutes les autres grandes républiques de l'Italie; elle est celle de toutes les souverainetés, de toutes les puissances qui ont tour à tour dominé le monde... Naître, grandir, grandir encore, puis s'arrêter, puis décroître, enfin disparaître; voilà le résumé de la vie des grands états, dont les phases sont analogues à celles de la vie de l'homme. L'ancienne république des Génois, après des vicissitudes et des luttes qui l'affaiblissaient et la minaient graduellement, a fini par succomber, c'est-à-dire qu'elle n'a plus son antique indépendance; elle est réunie aujourd'hui, avec son territoire, aux états du roi de Sardaigne. Cependant, sous le rapport du commerce, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit entièrement dépossédée, car elle entretient des relations très actives avec toute l'Italie, l'Espagne et les Echelles du Levant. Mais nous voici dans un moment à la porte de la ville; nous allons y trouver des objets qui réclament toute notre attention. »

Cet entretien cessa tout à coup pour faire place à la plus vive admiration, lorsqu'en entrant par le faubourg de Saint-Pierre-d'Arena nos jeunes voyageurs furent frappés de la magnificence des

édifices et de la beauté des jardins qui ornent cette principale entrée de la superbe Gênes.

Cette cité est bâtie en forme de croissant sur le penchant d'une colline qui va se rattacher à la chaîne des Apennins. En entrant, comme viennent de le faire nos voyageurs, dans le vaste faubourg de Saint-Pierre-d'Arena, bâti presque sur le bord de la mer, on ne peut qu'être frappé à l'aspect de tant de palais somptueux qui attestent le goût et l'opulence des habitants.

Après avoir parcouru ce faubourg dans toute sa longueur, M. Richard s'arrêta quelques instants au pied de la tour du grand fanal, d'où l'on découvre le port de la ville qui l'environne, ensemble qui forme une vue vraiment admirable.

En général, les rues de Gênes sont très étroites et par conséquent obscures; ce n'est point là son beau côté. Il y a de ces rues qui ont à peine six pieds de largeur avec des maisons de cinq ou six étages, en sorte qu'elles sont toujours remplies d'allants et de venants, ce qui contribue à faire croire que la population est beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'est réellement. Gênes ne compte guère que quatre-vingt mille habitants; mais, à voir ce mouvement perpétuel, on lui en donnerait facilement deux ou trois cent mille. Cependant il y a trois rues qui méritent une brillante exception; la rue Balbi, la rue Neuve, et une troisième rue qui réunit les deux premières, et qu'on nomme dans la langue du pays *Strada novissima,* sont

larges, bien pavées, et bordées de chaque côté d'une lisière de beaux édifices. On dit même que la rue Neuve est la plus belle rue qui soit dans le monde entier, et qu'aucune des rues de Paris ne saurait lui être comparée. Quoi qu'il en soit, toujours est-il qu'elle forme, sur un pavé de lave, deux lignes très prolongées de palais rivalisant entr'eux d'éclat, d'élévation et d'étendue.

Le palais du gouvernement, qui était la résidence du doge, et où le sénat tenait ses séances, lorsque Gênes était une république, est très vaste, mais sans aucun ornement extérieur. Il est de forme carrée et construit d'une manière si solide qu'on le prendrait pour une forteresse. La porte d'entrée est précédée d'une grille de fer; au bas du grand escalier sont deux statues de marbre de taille héroïque, érigées en l'honneur de Jean-André Doria et d'André Doria, qui sont regardés comme les deux plus grands hommes de la république. Dans la salle du petit conseil, c'est l'architecture la plus élégante; de là on passe dans la salle du grand conseil, où règne l'architecture la plus magnifique, rehaussée encore par un grand nombre de statues qui entretiennent le souvenir des serviteurs les plus illustres de la patrie. On y remarque celle d'un Français, du duc de Richelieu, qui fut envoyé par la France pour commander la ville et la défendre contre les attaques de l'Autriche. Les salles du grand et du petit conseil sont ornées de tableaux presque tous relatifs à l'his-

toire de Gênes. L'un de ces tableaux, composition très remarquable du peintre Solimène, représente la descente de Christophe Colomb sur le sol d'Amérique.

Fortunat ayant remarqué, dans le petit arsenal qui se trouve enclavé dans le palais, parmi un grand nombre de vieilles armures, des cuirasses plus légères et d'une forme visiblement différente de celle des autres cuirasses, interrogea à ce sujet la personne qui s'était chargée de conduire nos voyageurs dans les endroits les plus curieux de la ville. Voici ce que le guide lui répondit :

« Ces cuirasses furent fabriquées exprès pour les dames génoises, qui, dans le XIV[e] siècle, formèrent le dessein de se croiser contre les Turcs. Touché de leur courage et de leur zèle pour la religion, le pape Boniface VIII leur écrivit pour les détourner de leur généreux projet. Il ne voulut pas qu'un sexe naturellement si délicat s'exposât aux fatigues et aux dangers d'une pareille entreprise. »

Il serait long et presque fastidieux d'énumérer tous les palais que l'on voit à Gênes. Nous nous contenterons de pénétrer dans l'intérieur de ceux qui fixent plus particulièrement l'attention. Le palais Doria, qui rappelle les plus glorieux souvenirs de l'ancienne république, est le plus vaste de tous les édifices qui font l'ornement de la superbe ville. Ce palais, par la somptuosité de ses appartements, serait une demeure digne d'un

grand souverain ; il communique, par une galerie couverte, à des jardins composés de terrasses d'une élévation majestueuse et entourées de balustrades en marbre blanc. Au-dessus d'une fontaine, on voit encore la statue d'André Doria, le vaillant et habile marin, représenté sous la forme de Neptune, dieu de la mer, sur laquelle il avait lui-même dominé si longtemps en vainqueur.

Un autre palais qu'on visite aussi avec un véritable plaisir, est celui de Marcellino Durazzo. La plupart des ornements intérieurs et extérieurs y sont en marbre de la plus grande beauté, péristyles, vestibules, escaliers, galeries, terrasses. Partout jaillissent des fontaines, même sur la terrasse qui est au plus haut du palais. De cette terrasse la vue plane sur le port et sur la pleine mer. Une riche collection de peinture, non-seulement des grands maîtres de l'Italie, mais encore des plus célèbres peintres flamands, complète l'ornement et la richesse de cet édifice. Ce qui mérite surtout d'arrêter les regards du connaisseur, c'est le tableau de la Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, l'un des plus curieux chefs-d'œuvre de Paul Véronèse.

On peut citer encore, comme de très beaux palais, le palais de Brignoletti, le palais Sera, le palais Balbi et le palais Rovère, qui tous se distinguent par la beauté de l'architecture, par la somptuosité des décorations, et annoncent l'opu-

lence et le goût luxueux des nobles génois qui en sont les possesseurs.

Si l'on quitte les palais, il reste encore beaucoup d'autres monuments à admirer dans la ville de Gênes. Voyez ce bâtiment immense qui sert à la fois d'hospice et de maison de correction. Son nom est d'Albergo; on y recueille plus de mille pauvres infirmes ou incapables de travailler pour vivre. En visitant l'église de ce vaste édifice, on s'arrête en contemplation devant l'Assomption de la Vierge, l'un des plus beaux ouvrages du célèbre statuaire Puget, et devant un bas-relief de l'immortel Michel-Ange. Une chose digne de remarque à Gênes, c'est que les établissement les plus utiles sont des monuments de la magnifique libéralité de quelques familles particulières.

En face de la rue qui conduit au pont royal sur le port, sur la place de Branchi, l'un des quartiers les plus fréquentés, s'élève la *Loggia*, vaste construction d'une architecture très hardie, qui n'a qu'une seule voûte, soutenue par des colonnes travaillées avec beaucoup d'art. Autrefois les négociants s'y rassemblaient pour traiter de leurs affaires; aujourd'hui c'est un lieu public qui sert de promenade et de rendez-vous.

Les théâtres de Gênes n'offrent rien de remarquable, mais on trouve amplement de quoi se dédommager en parcourant les églises.

Ici c'est la cathédrale, dédiée à saint Laurent,

qui appelle les regards. Cette basilique, d'ordre gothique, est entièrement revêtue de marbre blanc et noir, et pavée de même d'un bout à l'autre. On y traverse trois nefs, toutes trois d'une grande beauté; une tour fort élevée sert de clocher. L'intérieur est mal éclairé; mais cette mystérieuse obscurité semble un avantage de plus dans un lieu consacré au recueillement et à la prière. D'ailleurs une grande quantité de lampes d'argent y brûlent sans cesse. De beaux tableaux, des sculptures précieuses embellissent encore ce majestueux édifice sacré.

Là se montre la riche église de Saint-Cyr (*San-Siro*), où brille de toutes parts l'éclat de l'or et des marbres les plus riches. Dans les beaux temps de la puissance génoise, c'était là que se tenaient les assemblées où se formaient ordinairement les plans des diverses révolutions dont Gênes a été le théâtre.

Ailleurs, voici l'église de l'Annunziata, qui est surtout admirable par l'élégance de sa construction; elle a pour ornement les marbres les plus recherchés et les tableaux des plus grands maîtres. On y voit entre autres la fameuse Cène du Corrège. La voûte et la coupole sont couvertes de peintures et de dorures qui produisent un très bel effet. Trois nefs, soutenues par des colonnes revêtues de marbre blanc et rouge très éclatants, achèvent de répandre une solennelle majesté dans ce lieu saint. Dans la chapelle de Saint-Louis est le tom-

beau du duc de Boufflers, qui commandait à Gênes en 1746.

Passons maintenant à l'église Saint-Ambroise. Sa façade extérieure est d'une noble architecture, l'intérieur se distingue par la plus grande magnificence. Des colonnes de marbre soutiennent les terrasses, les galeries, les escaliers. Parmi les nombreuses peintures qui concourent à la décoration de cette église, on voit deux tableaux de Rubens qui représentent, l'un la Circoncision de Jésus-Christ, l'autre saint Ignace guérissant un possédé et ressuscitant des enfants. Un beau tableau de l'Assomption, peint par le Guide, offre aussi un des plus beaux ouvrages de l'école italienne.

Enfin il faut voir encore l'église de Carignan, où les ornements sont ménagés avec goût et distribués avec art. La grande coupole est soutenue par quatre piliers ornés de statues, dont deux sont dues au ciseau de Puget, fameux sculpteur français. L'une de ces dernières représente le martyre de saint Sébastien ; elle est du plus touchant effet; il y a une douleur vraie, mais courageuse et résignée, dans l'expression du visage du saint martyr : on dirait que le marbre souffre.

Les journées que M. Richard et ses deux fils consacrèrent à visiter Gênes furent très bien employées. Rien d'intéressant n'échappa à leur avide et studieuse curiosité. Tous les édifices, tous les monuments qui viennent d'être décrits, furent

tour à tour l'objet de leurs investigations. Les fortifications, le port, qui est très vaste et fermé par deux môles, l'entrepôt des marchandises, la douane, dont la principale salle est ornée de statues antiques, l'arsenal, appelé *la Darsina*, où l'on construit les galères, la place de l'*Annunziata*, qui est la plus grande de la ville, celle qu'on appelle *Piazza amorosa*, et dont les édifices sont extrêmement remarquables, suggérèrent alternativement aux jeunes voyageurs, une foule de remarques et de questions que M. Richard ne négligeait jamais de faire tourner au profit de leur instruction.

CHAPITRE II.

Turin; sa cathédrale; promenade du Valentin. — Fondation de l'hospice du Mont-Saint-Bernard. — Secours que trouvent les voyageurs. — Manière dont on y exerce l'hospitalité. — Anecdote. — Danger des avalanches. — Route du Simplon. — Les îles Borromées. — Abîmes franchis par nos soldats; touchante particularité.

Il y avait déjà plus d'un mois que M. Richard et ses deux jeunes compagnons avaient quitté Nice, et déjà on était en droit de s'y plaindre de leur négligence. A peine si deux ou trois de leurs lettres étaient parvenues à Mme Richard, qui com-

mençait à sentir le tourment de l'inquiétude. Hortense, la bonne Hortense, redoutant pour sa mère les effets de cette fâcheuse préoccupation, s'ingéniait à trouver les moyens de la distraire. Tantôt elle alléguait la difficulté des communications; tantôt elle accusait l'infidélité des postes italiennes; mais au fond de son âme, elle était elle-même fort inquiète et souffrait d'autant plus que la raison et la piété filiale lui commandaient de se contraindre.

La mère et la fille donnaient donc séparément carrière à leur imagination. Hortense se représentait son père et ses frères roulant dans un affreux précipice et y perdant la vie. Mme Richard les voyait assaillis par une troupe de bandits, et frissonnait en pensant qu'ils pouvaient avoir péri dans quelque embuscade. Toutes deux se repentaient amèrement d'avoir consenti aussi légèrement à ce malencontreux voyage.

Mais un matin un facteur de la ville ayant frappé à la porte de leur habitation, sa simple apparition vint ranimer toute leur espérance. En l'entendant, Hortense se précipite au-devant de lui, et bientôt elle revient en triomphe vers sa mère, en s'écriant :

« Maman, ma chère maman, calmez toutes vos craintes; voici de quoi vous rassurer. Il ne nous est plus permis d'accuser nos gens de négligence; nous n'avons pas non plus à trembler sur leur sort. Quelque malentendu, une sorte de fatalité

aura seul causé le retard de l'arrivée de ces lettres; car en voilà une douzaine qui nous parviennent à la fois. Regardez plutôt... Il est à présumer qu'elles sont de dates différentes et qu'elles proviennent de divers endroits. Oh! j'étais bien sûre que mon père, qui est si plein d'une tendre sollicitude pour votre santé, que mes frères, qui vous chérissent si sincèrement, ne voudraient pas manquer à leurs promesses! »

Pendant que Hortense débitait son petit commentaire, Mme Richard, faisant sauter le cachet de toutes ces lettres, acquérait la certitude que son mari et ses enfants avaient été d'une fidélité scrupuleuse à leurs engagements. Dans le paquet de lettres qu'elle venait de parcourir, il y en avait une de Turin, une de Milan, deux de Pavie; Parme, Plaisance, Mantoue, Crémone, Vérone, et plusieurs autres villes avaient été aussi les points de départ de quelques-unes de ces lettres. Enfin, la plus récente était datée de Venise.

Cette volumineuse correspondance, qui contenait des relations détaillées et circonstanciées des courses de nos voyageurs, fournit une lecture infiniment attrayante à Mme Richard et à sa fille. Celle-ci, en entendant tous ces récits pleins de choses merveilleuses, ne pouvait se défendre de regretter de n'avoir pu faire partie de la petite expédition. Elle se promettait intérieurement de tâcher d'amener insensiblement sa mère à faire le voyage de Florence assez à temps pour y rencon-

trer nos voyageurs et pour leur causer le plaisir d'une agréable surprise. Mais, en attendant, elle lut et relut avidement les belles descriptions que contenait leurs lettres.

Pour éviter les redites et les détails oiseux qui seraient sans intérêt pour nos lecteurs, nous nous contenterons d'extraire de cette correspondance les choses bonnes à connaître et à retenir, en écartant avec soin tout ce qui manquerait d'une certaine importance. Procédant par ordre de date, nous partirons de Turin.

Turin, capitale du Piémont, est une des villes les plus importantes de l'Italie. Elle est assise au pied des Alpes, dans une plaine superbe, qu'arrose un fleuve qu'on nomme le Pô. Quelques auteurs la regardent comme la plus ancienne ville de la Ligurie. Elle était autrefois défendue par un rempart en terrasse, garni de bastions et entouré d'un large fossé; mais une partie de ces fortifications a été détruite. La ville est fermée par quatre portes d'une très belle architecture; celles du levant et du midi sont revêtues de marbre, et ornées de colonnes et de statues.

Turin est la résidence du roi de Sardaigne. Cette ville est divisée en cent quarante-cinq quartiers. La rue du Pô et la rue Neuve sont surtout frappantes par leur longueur, par leur largeur, et par la symétrie des maisons, qu'on prendrait pour des édifices publics. Si toute la ville était construite dans ce goût, elle serait assurément la plus belle

et la plus commode des capitales de l'Europe. Pendant la nuit, on lâche une écluse pour entretenir la fraîcheur et la propreté dans les rues.

On compte à Turin cent dix églises ou chapelles, la plupart enrichies de marbre, bâties dans le style moderne et parfaitement éclairées. C'est la cathédrale, dédiée à saint Jean-Baptiste, qui est la plus remarquable. Le portail est orné de pilastres, mais d'une assez mauvaise architecture. Ce qu'on voit de plus frappant dans l'intérieur de cette église est un bel autel en marbre, une vaste tribune, et un orgue chargé de dorures et de bas-reliefs qui produisent de l'effet. Mais derrière le maître-autel on aperçoit la chapelle du Saint-Suaire, qui forme une autre église, que l'on peut regarder comme la plus belle de Turin. Elle offre une rotonde très élevée, environnée de colonnes groupées de marbre noir poli, dont les bases et les chapiteaux sont de bronze doré; ces colonnes soutiennent six grandes arcades qui forment les fenêtres. La coupole qui termine cette rotonde est d'une construction fort singulière; elle se compose de plusieurs voûtes en marbre, percées à jour, placées les unes au-dessus des autres, et disposées de manière qu'elles laissent voir au sommet de l'édifice une couronne de marbre en forme d'étoile, qui semble être suspendue en l'air, quoiqu'elle repose sur ses rayons. L'autel, de marbre noir, est à deux faces et porte une châsse carrée environnée de glaces. Au-dessus de cette châsse

s'élève un groupe d'anges qui soutiennent une croix de cristal. Le pavé est de marbre bleuâtre dans lequel sont incrustées des étoiles de bronze doré. Tout cet ensemble est d'une beauté vraiment majestueuse et parfaitement digne de la pieuse destination de cet édifice. Cette chapelle touche au palais du roi.

On voit aussi de beaux palais dans la ville de Turin; non pas celui du roi, dont l'extérieur est loin de répondre à la beauté des autres édifices, mais plutôt le palais des ducs de Savoie, qui se fait admirer par une façade dans le goût du péristyle du Louvre à Paris, et celui du prince de Carignan, dont le grand escalier et le salon sont dignes de remarque.

Turin possède une des plus belles promenades qu'il y ait en Italie; c'est celle du Valentin. Elle se compose de plusieurs allées plantées de grands arbres, entretenues avec beaucoup de soin et bordées de petits canaux où coulent des ruisseaux d'eau vive. A l'extrémité de la principale allée, et sur le bord du Pô, est le petit château du Valentin, bâti en 1660 par Catherine de France. Un jour de fête, et surtout dans la belle saison, il n'est rien de plus riant, de plus animé que le coup-d'œil que présente la promenade du Valentin. On y voit circuler une multitude de beaux équipages, et un peuple immense qui respire la plus franche gaîté.

Nos voyageurs ne se bornaient pas à parler de

Turin; ils entretenaient aussi Mme Richard et l'aimable Hortense des courses qu'ils avaient faites dans les environs de cette capitale. Ainsi ils se plaisaient à décrire les maisons de plaisance du roi, qui sont Mont-Callier, Rivoli, la Villa-Madame et la Vénerie. La situation de la Villa-Madame est des plus agréables; de là on découvre la belle plaine du Pô et la ville de Turin. Les jardins en terrasses sont ornés de balustrades de marbre et de statues. Rivoli et Mont-Callier sont pareillement bâtis sur un grand plan et dans des sites d'un aspect riant.

A deux milles de Turin, on aperçoit, sur une montagne d'une grande élévation, l'église de la Superga, dont la construction a dû coûter des sommes immenses, non-seulement à cause de la richesse et de la beauté qu'elle déploie, mais encore par les difficultés de porter pour ainsi dire des matériaux dans les nues. Cette église est un dôme octogone porté par huit grandes colonnes de marbre, avec des chapelles d'une élégante architecture et décorées avec beaucoup de goût.

Fortunat, qui était d'un caractère assez aventureux, aurait bien voulu que son père consentît à parcourir une partie des Alpes, de ces montagnes formidables qui, du côté de la Suisse, forment la barrière naturelle de l'Italie. Le jeune homme eût regardé comme un grand bonheur de pouvoir se vanter d'avoir gravi les neiges éternelles du Mont-Blanc, d'avoir franchi le grand Saint-Bernard, et d'avoir fait maintes autres

prouesses du même genre. Ce désir avait sans doute quelque chose de bien naturel. Les belles horreurs qu'offre la nature dans ces régions élevées devaient paraître aussi curieuses que les prodiges des arts qui s'offrent à l'admiration des étrangers dans l'enceinte des villes de l'Italie. Mais, outre les dangers qui accompagnent les voyages au milieu des précipices, il eût encore fallu se procurer des guides sûrs, s'éloigner de beaucoup du cœur de la contrée; il eût fallu par conséquent pouvoir disposer de beaucoup plus de temps qu'on n'était convenu d'en donner à cette excursion. M. Richard ne put donc consentir à satisfaire cette fantaisie de Fortunat; mais pour tempérer sa curiosité qu'il ne pouvait d'ailleurs désapprouver, il s'engagea à faire dans un autre temps le voyage des Alpes.

Mais, en attendant, Fortunat, la tête toute remplie de ses projets d'ascension sur les pics les plus élevés de l'Europe, ne négligeait aucune occasion de se procurer des renseignements positifs sur ce sujet. L'hôte chez qui nos voyageurs avaient logé pendant leur séjour à Turin avait souvent franchi les Alpes dans divers sens et à plusieurs époques de l'année. Fortunat le mit souvent à contribution sur ce point; avide de s'instruire des moindres particularités, il faisait à son hôte une foule de questions, tantôt l'interrogeant sur la hauteur et l'aspect de ces montagnes, tantôt sur la manière dont on y voyage le plus ordinairement, tantôt sur

les religieux qui desservent l'hospice du mont Saint-Bernard, et sur les chiens qui les assistent si admirablement quand il s'agit de porter secours à de malheureux voyageurs ensevelis sous les avalanches. Rien de tous ces détails n'avait échappé à Fortunat, qui tenait note exactement dans sa mémoire, et qui, fidèle à la promesse qu'il avait faite de nourrir sa correspondance de toutes les choses intéressantes qu'il pourrait recueillir, consigna son petit butin scientifique sur les Alpes dans la lettre qu'on va lire, laquelle ne fut pas une des moins curieuses de celles qui faisaient partie du paquet parvenu à Mme Richard et à Hortense.

« Ma chère maman, écrivait Fortunat, nous profitons de la permission que vous avez eu la bonté de nous donner. Nous faisons des promenades délicieuses, mais elles le seraient mille fois plus encore si nous pouvions vous avoir pour compagnes de voyage, vous et ma sœur Hortense, si bonnes toutes deux, toutes deux d'une conversation si douce et si agréable. Comme nous serions heureux de vous soutenir dans les endroits les plus difficiles, et même de vous porter dans nos bras, dont la force triplerait sous ce précieux fardeau! Qu'il nous serait doux d'écarter de vos pieds délicats les cailloux et les ronces dont les chemins sont jonchés! Mais, hélas! je ne le sais que trop, ils sont bien superflus les regrets que j'exprime, les vœux que fait mon cœur; et je dois me borner

à voyager en imagination avec vous. Il faut bien s'y résigner. — Je vais vous transporter sur les Alpes. N'allez pas croire pourtant, chère maman, que j'aie visité ces gigantesques monuments de la nature. Toutefois, je vous prie d'ajouter foi aux détails que je vais dérouler sous vos yeux; je les tiens de notre hôte de Turin, excellent homme, qui connaît les Alpes comme je connais, moi, les rues de Saint-Mandé, et qui a pris plaisir à répondre à toutes mes questions.

» Je vais donc vous entretenir des points les plus élevés de notre Europe. On appelle Alpes Pennines la grande chaîne de montagnes dont se compose le grand Saint-Bernard. Du temps de Jules César et sous Auguste, la guerre appela les Romains sur ces hauteurs presque inaccessibles; mais il était réservé à notre siècle de voir une armée entière, une armée française, franchir cette forte barrière et courir à la victoire.

» En traversant les Alpes et l'Apennin, les seuls êtres humains que l'on rencontre sont d'humbles et charitables religieux, qui ont pris la tâche toute chrétienne de faciliter aux voyageurs le passage si difficile de ces montagnes, et qui leur offrent avec un noble désintéressement un asile commode et salutaire dans leurs modestes retraites, sans leur faire partager leurs austérités. Quand on atteint le sommet du Simplon, sur les confins du Valais, en se détournant de quelques lieues, on arrive au Saint-Bernard, qui est la partie la plus élevée des

Alpes Pennines, que l'on appelait autrefois le Mont de Jupiter (*Mons-Jovis*) et que, par corruption du langage, on nomme aujourd'hui *Mont-de-Joux*. Il y avait sur la croupe de ce mont fameux, et presque inaccessible, un temple consacré au maître de l'Olympe, dont on voit encore quelques vestiges. De nombreuses inscriptions, des statues, des médailles, des instruments pour les sacrifices, trouvés dans des fouilles qu'on a faites dans ces derniers temps, attestent à la fois et la religion antique des simples habitants de ces montagnes, et la fréquentation de ce passage périlleux, dès l'antiquité la plus reculée. Ce fut là que vers la fin du xe siècle fut fondé l'hospice si secourable pour ceux qui voyagent dans ces contrées. Le vertueux Bernard, gentilhomme de Savoie, archidiacre d'Aost, se retira à cette époque dans cet horrible séjour pour sauver la vie à d'innombrables passagers. Ce fut là que, réunissant autour de lui des hommes simples, religieux, infatigables comme lui, il consacra sa vie et son immense fortune au service de ses semblables.

» Les secours précieux qu'il donna à d'infortunés voyageurs dans des périls extrêmes, sa vie pieuse, charitable et retirée, lui méritèrent une vénération si profonde que, depuis cette époque mémorable, cette sommité des Alpes s'appelle, de son nom, le *mont Saint-Bernard*. Sur cette hauteur, qui a environ deux mille cinq cent quatre-vingt-un mètres au-dessus de la Méditerranée, le

froid est si vif que le thermomètre y descend, dans l'hiver, de dix-huit à dix-neuf degrés au-dessous de glace. Très souvent les neiges s'élèvent jusqu'aux toits du couvent hospitalier, et bien des religieux périssent sous des avalanches lorsqu'ils vont au secours des malheureux surpris par l'obscurité des nuits et enveloppés dans les tourbillons. C'est au milieu de ces abîmes de glace, c'est dans ces lieux désolés, où la nature ne donne aucun signe de végétation, que de charitables cénobites, entourés de toutes les privations, sans cesse menacés des accidents les plus terribles, consacrent leurs jours à l'humanité malheureuse, réunis dans un édifice modeste, élevé par la religion en faveur des voyageurs et des étrangers. Ces bienfaisants solitaires, après avoir célébré le service divin et imploré les miséricordes divines sur leurs efforts charitables, s'occupent nuit et jour à arracher du sein des neiges amoncelées, ou du fond d'affreux précipices, les infortunés que la mort y a poussés.

» Pour se faire quelque idée de l'horreur et de l'aspect sauvage de cette habitation, il suffit de jeter un coup-d'œil sur la carte topographique des Alpes Pennines. Prenez cette carte, ma chère maman ; arrêtez vos regards sur le Saint-Bernard, ayant sur sa gauche le Véland, élevé de dix mille trois cent quatre-vingt-onze pieds au-dessus du niveau de la mer, et sur sa droite le Mont-Blanc, ce pic inaccessible, sur lequel semble s'appuyer la voûte du firmament. C'est là qu'environné de

glaces éternelles, s'offre l'heureux refuge du bon saint Bernard; c'est là que par un prodige perpétuel de la charité de ces pieux solitaires, à leurs voix, à leurs ordres, des animaux naturellement farouches, des dogues vigoureux de la plus forte race, acquièrent, par une ingénieuse et persévérante éducation, une intelligence presque surnaturelle, une merveilleuse sagacité qui, secondée par l'odorat le plus subtil, leur fait deviner, à une distance considérable, les voyageurs ensevelis sous les neiges. Ces chiens admirables les saisissent par leurs vêtements sans leur faire aucun mal, les tirent vers l'hospice, les aident à marcher, les soutiennent et leur font apercevoir qu'ils portent, attachées à leur cou, de petites bouteilles d'eau-de-vie, qui ont pour but de ranimer les voyageurs épuisés de faim et de fatigue, ou engourdis par le froid.

» On rencontre, une lieue avant d'arriver à l'hospice, deux bâtiments d'architecture gothique. L'un sert de refuge aux voyageurs surpris par la nuit ou par la tourmente; ils y trouvent quelques provisions et du bois pour allumer du feu. L'autre, entouré de glaces blanchâtres et de quelques mélèzes, arbres de deuil, est une chapelle où l'on dépose les cadavres de ceux qui périssent en traversant la montagne; car on assure que tous les ans on trouve des individus morts de froid ou ensevelis dans les neiges des avalanches. Les corps sont rangés à côté les uns des autres,

et comme ils sont préservés de la putréfaction par l'air glacial qui les entoure, les traits du visge se conservent pendant deux ou trois ans; après quoi, ces mêmes corps se dessèchent et deviennent semblables à des momies.

» L'hospice est sans contredit l'habitation la plus élevée qu'il y ait dans tout l'ancien continent. Le froid y est si intense et si perpétuel que, même au plus fort de l'été, il y gèle tous les matins. En beaucoup d'endroits la neige ne fond jamais.

» Rien n'est plus admirable, comme je l'ai déjà dit, que le régime intérieur de l'hospice du grand Saint-Bernard. Il est administré par des religieux dont les mœurs sont patriarchales et chrétiennes, ainsi que l'attestent leur dévouement de tous les instants et les services qu'ils rendent à l'humanité. Ils admettent daus leur maison tous les voyageurs, quel que soit leur nombre, quelles que soient leurs opinions religieuses ou politiques; ils les hébergent, les nourrissent et les soignent pendant trois jours, et leur donnent tous les secours dont ils ont besoin pour continuer leur route.

» Il vous sera sans doute agréable, ma chère maman, vous qui êtes si bonne, d'apprendre comment les religieux de Saint-Bernard traitent les personnes trouvées gelées sur la montagne. Ce traitement est fort simple; il consiste à rétablir par degrés la circulation du sang, qui seule peut ramener la chaleur. Une longue expérience a démontré qu'il faut baigner la partie malade dans de

l'eau mêlée de neige, jusqu'à ce que les chairs aient repris leur couleur naturelle. Cependant il arrive que cette opération très douloureuse est quelquefois sans efficacité; le seul remède alors, pour prévenir la gangrène, est l'amputation.

» En vérité, il faut que les religieux qui font le service de cette maison hospitalière, soient soutenus par un courage qui ne peut venir que du ciel. Imaginez-vous que ces hommes, dignes d'être des anges, bravent les tempêtes, s'élancent dans les neiges, pénètrent dans les entrailles des avalanches pour en arracher les victimes qu'elles viennent d'engloutir. A partir du mois d'octobre, jusqu'au premier jour de mai, un des domestiques de l'hospice, qu'on appelle *maronnier*, va chaque jour à une lieue au devant des voyageurs. Dans les grandes neiges et les tourmentes, les religieux se joignent à lui. S'ils rencontrent quelqu'un, ils s'empressent de lui donner du pain et du vin pour ranimer ses forces. Les chiens admirables dont je vous ai parlé plus haut leur servent de guides, et les secondent dans cette chasse bienfaisante qui n'a d'autre objet que de sauver des malheureux. Du reste, dans l'hospice du grand Saint-Bernard, on n'exige aucune rétribution, on ne demande rien à personne; seulement les voyageurs qui ont quelque aisance trouvent dans l'église, à la sortie de la maison, un tronc destiné à recevoir les offrandes volontaires.

» Voici quelques conseils qui peuvent profiter

aux voyageurs que leurs destinées ou leurs affaires obligent de s'aventurer dans les gorges du Saint-Bernard, chemin si périlleux à cause des avalanches qui y tombent très fréquemment. En général ces éboulements de neige tombent à grand bruit avec la rapidité de la foudre, et il est presque impossible de les éviter. Il est sage de ne se risquer dans la montagne que de grand matin, et par un temps calme et serein. On a remarqué que la chute des avalanches est beaucoup plus fréquente lorsque la neige est un peu échauffée par les rayons du soleil ou ramolie par la pluie, et que d'ordinaire l'air est beaucoup plus tranquille le matin que le reste de la journée.

» Outre le grand Saint-Bernard, dont je viens de vous entretenir, il y a aussi entre la Savoie et la vallée d'Aost le petit Saint-Bernard, qui a pris son nom d'un hospice qu'on y a bâti sur le modèle du premier. La hauteur de cette montagne est de six mille sept cent cinquante pieds.

» Il me reste présentement à vous parler de la fameuse route du Simplon, par laquelle on se rend du Valais à Milan. Le Simplon fait aussi partie de la chaîne des Alpes. Ce fut pour favoriser les opérations militaires, et les opérations politiques et commerciales entre la France et l'Italie, qu'on entreprit, en 1801, d'ouvrir cette montagne. Rien de si hardi, rien de si prodigieux que l'exécution de ce projet. Il fallut se frayer un passage à travers des rochers perpendiculaires d'une masse

énorme, et dans une vallée extrêmement resserrée et d'une épouvantable profondeur. Cette nouvelle route, qu'on ne peut comparer qu'aux beaux ouvrages des anciens Romains, et qu'on doit compter au nombre des monuments les plus remarquables de ce genre, a vingt-cinq pieds de largeur, lors même qu'elle traverse en forme de galerie, d'immenses roches de granit. La pente de cette route est si douce qu'en la descendant de l'un ou de l'autre côté du Simplon, il est inutile d'enrayer les voitures; de tous les passages des Alpes entre la Suisse et l'Italie, c'est le seul que puisse franchir aisément l'artillerie. Sur les côtés de cette magnifique chaussée règne une banquette qu'on a pratiquée pour les gens de pied, elle est garnie de barrières ou parapets, qui mettent le voyageur à l'abri de toute crainte, quoiqu'il marche presque toujours au bord du précipice; de distance en distance on rencontre des espèces de cassines où l'on peut se réfugier quand on est surpris par la tourmente. Les frais auxquels a donné lieu la confection de cette route sont incalculables. Plus de trois mille ouvriers y étaient employés chaque jour. Cent soixante mille quintaux de poudre suffirent à peine pour miner les rochers. Il s'agissait de vaincre la nature. Une prodigieuse quantité d'aqueducs qui servent pour le libre écoulement des eaux, un grand nombre de ponts, de terrasses, de murs de soutènement qui frappent et par leur masse et par leur hardiesse, complètent cet ou-

vrage immense où l'on peut dire que toutes les ressources de l'art concoururent pour triompher des plus grands obstacles, et pour rendre la route du Simplon digne de la haute pensée qui en avait conçu le plan. Ce grand travail fut achevé dans l'espace de trois ans.

» Dans le voisinage se trouvent les îles Borromées, qu'on regarde, avec juste raison, comme ce qu'il y a de plus singulier dans cette partie de l'Italie. Ces îles sont au nombre de trois : l'île Mère *(isola Madre)*, l'île Belle *(isola Bella)*, et l'île Supérieure ou des Pécheurs.

» L'île Mère ou de Saint-Victor, vue des rives du lac, semble sortir des eaux comme un bouquet de la plus riche verdure. Des lauriers, des ifs, des pins, des cyprès y étalent leurs rameaux toujours verts, qui offrent, au sein même de l'hiver, l'image d'un printemps perpétuel. L'île est au centre du lac; du côté du sud, elle a pour ornements quatre terrasses qui s'élèvent en amphithéâtre, et qui sont dominées par un édifice d'une architecture fort simple. A l'entrée de l'île, s'élève un portique de verdure formé par une rampe ombragée du feuillage de la vigne. L'aloès et les arbustes des pays chauds y croissent en pleine terre. On y voit des pintades et autres oiseaux méridionaux volant en liberté dans une forêt de lauriers, de cyprès et de pins gigantesques. Un air champêtre, des sites ravissants, de frais ombrages, les parfums de mille fleurs, des eaux mur-

murantes et limpides, voilà ce qui fait de cette île un séjour de délices.

» Un lieu plus ravissant encore, qui étonne par sa singularité, et qui atteste l'habileté de l'homme beaucoup plus que celle de la nature, c'est l'*isola Bella*, véritable lieu de féerie, où se montre, dans une foule de merveilles, les efforts puissants et les triomphes de l'art. Cette île n'était, vers la fin du XVII[e] siècle, qu'un misérable réduit rocailleux, où se rendaient quelques malheureux, pour partager entre eux la pêche qu'avait produite leur industrie. Le sol primitif était d'une stérilité complète, et presque entièrement couvert de rocs. Le chef de la maison Borromée, le comte Vitaliano, charmé de la situation de l'île, résolut de l'embellir. A force de faire couper et d'aplanir, il rendit uni le terrain, qu'il soutint par des murs d'appui; puis il bâtit une assez simple habitation sur la pointe du nord, et commença dès-lors à planter d'une manière régulière le terrain qui regardait le nord-est. Ses successeurs firent apporter des environs une immense quantité de bonne terre, pour exhausser le terrain, et, par la manière dont ils firent disposer les assises de murs qui le retenaient, ils s'y ménagèrent de vastes souterrains. Toute cette partie fut élevée ensuite, d'après des plans grandioses, sur quatre faces, ornées de huit terrasses qui, placées les unes sur les autres, et successivement avec une moindre surface, comme en amphithéâtre, furent maintenues par des murs

tapissés d'espaliers, de citronniers, de grenadiers, de jasmins et d'orangers qui embaument l'air en même temps qu'ils récréent agréablement la vue. Aux angles de chaque terrasse s'élèvent sur des piédestaux des aiguilles et des statues dans des proportions gracieuses. Sur chaque face on a pratiqué des escaliers pour communiquer d'une terrasse à l'autre. Sur le plus haut d'un mont factice placé en arrière, est une grande plate-forme couverte de dalles de granit, disposées en pente vers le milieu, où se trouve l'ouverture d'une vaste citerne destinée à recevoir les eaux pluviales. Ces eaux, mises en mouvement par des béliers hydrauliques, retombent d'une manière variée et en abondance par une énorme statue équestre et par quatre autres statues, lorsqu'il plaît au maître de faire paraître ce séjour dans toute sa pompe. Au midi, apparaissent les statues des quatre saisons. Les fleurs les plus suaves brillent dans les parterres avec toute la fraîcheur de leur feuillage : le jasmin d'Arabie, le mendi de l'Inde, la riche capucine qui le matin, dit-on, entr'ouvre avec une petite détonation son calice légèrement resserré pendant la nuit, serpentent sur le treillage. Dans les jardins inférieurs s'offrent des quinconces d'érables, des bosquets d'orangers et de grenadiers, des berceaux de limonadiers et de cédrats, surchargés en tout temps de fleurs et de fruits. Au-dessous d'une terrasse est un vaste souterrain remarquable par l'espèce de mosaïque de pierre qui revêt le sol,

les murs et la voûte. Ce travail, qui imite toutes les nuances de couleurs que peut offrir le cailloutage roulé dans la profondeur des torrents, est d'une élégance fort originale. Le mica, qui imite l'or et l'argent, le silex qui recèle du feu, les pierres de granit, forment là des coquilles, des rosettes, des cercles, des losanges et mille autres produits d'une imagination toute fantastique.

» Toutes les terrasses étagées qui composent l'*isola Bella* lui donnent la forme d'une pyramide, au-dessus de laquelle s'élève une licorne colossale, armes de la famille Borromée, du sein de laquelle est sorti le célèbre cardinal et archevêque de Milan, saint Charles Borromée, qui consacra sa vie et ses richesses à fonder des établissements de charité, et qui se distingua surtout par son généreux dévouement lors de la peste qui ravagea la capitale de la Lombardie. On voit la statue colossale de ce héros du christianisme sur une esplanade pratiquée exprès dans un coteau voisin de la ville d'Arona, patrie de ce saint homme. Ce colosse, qui est d'une bonne exécution, est en cuivre battu; il a cent douze pieds de hauteur, y compris le piédestal, qui en a quarante-six. Dans l'intérieur est un escalier qui permet de monter jusque dans la tête de la statue. Saint Charles paraît donner sa bénédiction aux habitants de sa ville natale. Arona est située sur les bords du lac Majeur, près de l'endroit où se termine la nouvelle route du Simplon.

» Adieu, ma chère maman, adieu, ma bonne Hortense; nous partons demain pour Milan; nous passerons à Verceil, ville épiscopale du Piémont, dont la cathédrale est, dit-on, fort belle; nous passerons ensuite à Novare, ville forte du Milanais. Puis, nous reprendrons la plume pour vous donner encore beaucoup de pages à lire. Vous voyez, bien que j'en aie dit un peu plus haut, que je n'ai pas peur de vous ennuyer. Il y a des auteurs souvent fort ennuyeux qui tiennent un pareil langage pour se donner des airs de modestie; mais moi je n'ai pas besoin de recourir à de pareilles précautions. Je me repose entièrement sur l'exquise bonté de votre cœur de mère.

» Je finis, parce que le courrier va partir. Soignez toujours bien votre santé et n'ayez aucune inquiétude sur la nôtre. Je vous embrasse mille et mille fois, ma chère maman, et je vous prie de remettre à ma sœur Hortense une partie de ces baisers que mon cœur lui destine.

» Votre fils très respectueux et très affectionné,

» FORTUNAT. »

Mme Richard lut avec le plus vif intérêt cette lettre dans laquelle le sentiment se mêlait si bien avec les détails instructifs. Hortense était enchantée des récits de son frère; elle n'éprouvait qu'un seul regret, celui de n'en pouvoir faire autant.

CHAPITRE III.

Milan ; l'église du Dôme. — Vertus de saint Charles Borromée. — Fermeté épiscopale de saint Ambroise. — Edifices de Milan ; ses hommes célèbres. — Fameux écho de la Casa Simoneta.

Ainsi que l'on a vu plus haut, M. Richard et ses fils avaient déjà visité plusieurs villes célèbres de l'Italie au moment où leurs lettres parvinrent toutes à la fois à Nice. Cette correspondance, dans laquelle les sentiments les plus affectueux se mêlaient sans cesse aux descriptions les plus curieuses, procura une bien douce distraction à Mme Richard ainsi qu'à son excellente fille. Hortense ne se lassait point de relire les lettres de ses deux frères qui n'avaient garde de l'oublier, même au milieu de leurs ravissements artistiques. Mme Richard n'éprouvait pas un plaisir moins vif à écouter les récits de nos trois voyageurs.

Les détails qui vont suivre seront extraits indifféremment des lettres de M. Richard, de celles de Fortunat ou de celles d'Ernest. Comme tous trois parlaient quelquefois du même objet, ce serait s'exposer à des répétitions inutiles que de vouloir ici reproduire à la lettre les relations de chacun d'eux. Suivons-les donc dans leur marche en nous

contentant de mentionner, à l'occasion de chaque ville ou de chaque curiosité, ce qui nous paraîtra le plus digne d'appeler les regards de nos jeunes lecteurs.

Arrêtons-nous d'abord à Milan, ville capitale du royaume lombardo-vénitien. Située dans une vaste plaine qu'arrosent l'Adda et le Tésin, cette ville, d'après toutes les probabilités, fut fondée par les Gaulois, qui franchirent les Alpes vers le règne de Tarquin l'Ancien. Elle devint ensuite la principale ville de la Gaule Cisalpine, et fut la résidence de plusieurs empereurs d'Occident. On pourrait sans doute taxer d'imprévoyance les fondateurs de Milan, qui établirent cette ville dans une vaste plaine trop éloignée des deux fleuves qui traversent la Lombardie; mais, l'industrie humaine a réparé cette faute au moyen des deux canaux artificiels qui font communiquer Milan avec l'Adda et le Tésin. Milan fut détruite deux fois : la première au VIe siècle par les Ostrogoths; la seconde, six siècles plus tard, par l'empereur Barberousse, qui la rasa de fond en comble. Mais, chaque fois, Milan, semblable au phénix de la Mythologie, sut renaître de ses cendres. Il n'est donc point étonnant que cette ville, qui a joué d'ailleurs un si grand rôle dans les guerres dont l'Italie fut le théâtre depuis six cents ans, ne possède presque pas de restes de monuments de l'antiquité.

Parmi les divers édifices qui font l'ornement de Milan, le plus considérable est la cathédrale

qu'on appelle le Dôme (*il Duomo*), et qui passe pour la plus belle église de l'Italie après Saint-Pierre de Rome.

Ce temple catholique est placé au centre de la ville; le vaisseau a près de cinq cents pieds de longueur, deux cent soixante-quinze de largeur, et deux cent trente-huit de hauteur sous la coupole; la hauteur extérieure de la coupole et de son couronnement est de trois cent soixante-dix pieds. L'église est soutenue par cinquante-deux colonnes qui ont quatre-vingt-quatre pieds de hauteur, y compris les chapiteaux et les bases. Ce bâtiment, commencé vers la fin du XIVe siècle, n'est point encore achevé; on y travaille toujours. La façade, qui date des derniers temps, est un somptueux assemblage de terrasses, de galeries et d'escaliers; de ce point élevé, on peut jouir de la vue d'une plaine délicieuse au bout de laquelle on découvre les Alpes faisant jonction avec l'Apennin. Le portail est orné de bas-reliefs représentant divers faits de l'Histoire sainte. On assure que le nombre des statues, tant grandes que petites, que l'architecte a prodiguées avec peu de goût pour l'embellissement de cet édifice, s'élève à quatre mille, toutes faites d'un marbre blanc qu'on tire des environs du lac Majeur. Cette profusion d'ornements ne justifierait en aucune façon le surnom fastueux de huitième merveille du monde, que des personnes peu versées dans la connaissance des beautés de l'art ont donné quelquefois à la cathédrale de Mi-

lan. Néanmoins, il faut le dire, l'ensemble de cet édifice a quelque chose de grand et d'imposant qui frappe au premier coup d'œil. L'intérieur est éclairé par des vitraux qui ne laissent arriver qu'un jour tranquille et religieux, dans lequel se reflètent mille couleurs agréables à l'œil. Mais, ce qui s'y voit de plus digne de remarque, c'est la chapelle souterraine où repose saint Charles Borromée. La châsse du saint est d'un travail qui se recommande par sa richesse et sa perfection.

M. Richard, en visitant cette chapelle souterraine, ne manqua pas d'apprendre à ses enfants une foule de traits de bienfaisance et de charité qui ont rendu la mémoire de saint Charles Borromée si chère dans le Milanais. C'est ce qui explique les honneurs pieux qu'on lui rend en plusieurs endroits, soit en lui consacrant des églises, soit en lui élevant des statues, comme celle qu'on voit dans l'*isola Bella.* Il se plut surtout à retracer l'héroïsme de sa conduite pendant l'affreuse peste qui désola Milan vers la dernière partie du XVIe siècle. Le saint archevêque était à Lodi, lorsqu'il apprit que ce redoutable fléau ravageait le diocèse de Milan. Il s'était rendu dans cette ville pour assister à la mort de l'évêque diocésain, et il avait coutume de rendre le même service à tous ses suffragants. Arrivé à Milan, il voulut y demeurer au milieu des victimes du fléau, et fit des prodiges de charité. Ce fut par une conduite aussi belle, aussi évangélique, que saint Charles Borromée ac-

quit l'amour et la vénération des peuples, et qu'il mérita d'être regardé comme le modèle des évêques et le restaurateur de la discipline ecclésiastique.

L'ancienne cathédrale de Milan rappelle un autre fait historique qu'il ne sera pas inutile de rapporter ici. Sous l'empire de Théodose-le-Grand, pendant le IVe siècle, la ville de Thessalonique s'étant révoltée contre son gouverneur, qui fut tué dans cette sédition, l'empereur, pour venger la mort de son lieutenant, fit massacrer sept mille habitants de cette malheureuse ville. Saint Ambroise, alors évêque de Milan, instruit de cette barbarie, eut le courage d'imposer une pénitence publique à l'ordonnateur de cet affreux massacre, et lui refusa l'entrée de l'église. La foi était grande et sincère dans ces premiers temps du christianisme. L'empereur Théodose, l'âme oppressée des remords de son crime et saisi d'une crainte religieuse des jugements de Dieu et des censures ecclésiastiques, partit aussitôt pour Milan.

Aussitôt après son arrivée dans cette ville, il voulut aller dans la cathédrale assister aux sacrés mystères; mais saint Ambroise, en ayant été averti, sortit à l'instant même du chœur de l'église, et marcha jusqu'au-delà du vestibule pour s'opposer à l'entrée de l'empereur. Dès qu'il le vit paraître, il s'avança quelques pas vers lui, et lui parla avec cette autorité que lui donnaient son caractère et la sainteté de sa vie.

Théodose, au lieu de s'offenser de la résistance du saint évêque, la regarda comme un remède salutaire d'un mal dont il n'avait pas connu jusqu'alors les conséquences. Il se retira dans son palais, les larmes aux yeux, et demeura huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, vivant comme un pénitent et ne s'apercevant presque pas qu'il fût empereur.

Avant de sortir de cette église, nous ferons remarquer que les sculptures de l'intérieur sont faites avec beaucoup de goût. Les statues des deux grands évêques dont nous avons parlé, saint Ambroise et saint Charles, sont d'argent et plus grandes que nature. On voit derrière le chœur une statue en marbre de saint Barthélemy, fort estimée pour l'exactitude anatomique avec laquelle sont exprimés tous les muscles.

Quelques autres églises de Milan méritent une mention particulière. Celle de Saint-Ambroise, où les empereurs recevaient autrefois la couronne de fer, est célèbre par son ancienneté. Le maître-autel de l'église de Saint-Alexandre est revêtu de lapis-lazuli, d'agates orientales, de jaspe sanguine et autres pierres précieuses. De belles peintures à fresque d'Appiani décorent l'intérieur de *Santa-Maria presso San-Celso*, dont la façade est remarquable par deux sybilles couchées sur le fronton du portail et par les statues d'Adam et Eve; cette dernière est comparable à ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait. Enfin, l'architecture

de l'église de Saint-Laurent (San-Lorenzo) est aussi hardie que singulière et présente à la vue un ensemble frappant.

Dans le voisinage de cette église s'élèvent seize colonnes qui faisaient partie des Thermes d'Hercule, construits par Maximien, collègue de l'empereur Dioclétien. Ces précieux restes de la splendeur de Milan pendant les beaux temps de l'empire romain ont survécu aux terribles catastrophes des révolutions. C'est le seul monument antique qui subsiste encore dans cette ville.

Mais dans le grand nombre d'établissements publics dont cette ville est pourvue, on ne peut passer sous silence la célèbre bibliothèque ambroisienne, fondée par le cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan et neveu de saint Charles, non plus que le palais des sciences et beaux-arts de Brera, qui est un des plus beaux édifices de Milan et dont la bibliothèque contient environ cent mille volumes. L'observatoire ou *specula* est très renommé; il est pourvu d'excellents instruments astronomiques.

Le voyageur qui veut se faire une juste idée des villes qu'il visite doit se décider à tout voir avec les mêmes yeux observateurs, les asiles de la souffrance aussi bien que les rendez-vous du plaisir et de la joie. Aussi M. Richard, après avoir mené ses enfants au fameux théâtre de la Scala, qui est d'une magnificence et d'une commodité dont seraient bien étonnés les Parisiens,

car les loges y sont grandes et meublées fort agréablement, de manière que l'on peut à l'aise y recevoir des visites et y faire la conversation comme dans un appartement, après avoir, dis-je, visité cet édifice, qui est le plus grand de ce genre à Milan, M. Richard conduisit Ernest et Fortunat au grand hôpital (*spedale maggiore*), bâtiment immense et magnifique dans lequel on reçoit tous les malades indigents, et qui est en même temps le lieu d'études d'une foule de professeurs de médecine et de chirurgie qui, en soignant les infortunés qui souffrent, viennent apprendre à joindre la pratique à la théorie.

Non loin du grand château ou ancienne forteresse, dont il ne reste presque plus rien qui puisse servir à la défense, est un beau cirque, construit par Napoléon, destiné aux courses et à la naumachie ou représentation des combats maritimes. Au milieu de dix rangs de gradins dont la circonférence est décorée, ce lieu peut contenir trente mille spectateurs.

Ajoutons à tous ces détails que Milan, par sa position, est naturellement un entrepôt général de toute l'Italie; que, de toutes les villes de cette belle contrée, elle est celle où les étrangers reçoivent l'accueil le plus engageant et le plus cordial, qu'elle donne le ton dans les autres villes de la péninsule, et qu'enfin elle copie elle-même ses modes sur celles de Paris.

Il restait encore à faire le recensement des per-

sonnages célèbres auxquels cette ville, surnommée la nouvelle Athènes, a donné naissance; mais les bornes de cet ouvrage ne nous permettent de citer que les principaux, qui sont : Cœcilius Statius, poète comique latin, contemporain et ami d'Ennius et de Térence; Valère-Maxime, historien plus recommandable pour le fond des choses que pour le mérite de la diction; le célèbre André Alciat, qui fut un des oracles de la jurisprudence; le marquis de Beccaria, dont le traité *des Délits et des Peines* est l'œuvre d'une philosophie pleine d'humanité, mais non pas toujours guidée par la sagesse; et Joseph Parini, que l'on regarde comme un des meilleurs poètes lyriques de l'Italie.

Avant de s'éloigner de Milan, M. Richard fit avec ses fils quelques excursions dans les environs de cette ville, où quelques belles et curieuses maisons de campagne sollicitent les regards des voyageurs. Celle qu'on nomme Castellazzo, située dans une plaine riante à deux lieues de Milan, est une des plus remarquables. Là sont des jardins immenses, une ménagerie, de grandes allées couvertes, des cédrats en pleine terre; les jardins sont entourés de grilles dorées; les appartements, d'une richesse distribuée avec art, étalent de tous côtés le stuc et le marbre, les chefs-d'œuvre de la statuaire et les ornements de l'architecture.

Plus près de Milan, du côté du nord, est la

maison de campagne appelée *Casa Simoneta*, où l'on a longtemps admiré un écho qui répétait autrefois un mot plus de cent fois, mais qui a perdu beaucoup de sa réputation par les dégradations ou les réparations qu'on y a faites. On rapporte que de riches Anglais eurent un jour la fantaisie de reproduire cette étonnante merveille dans leur pays. Ils ne soupçonnaient point que cette répétition des sons multipliés d'une manière si surprenante, et en dehors de toutes les règles, était le résultat d'une combinaison d'accidents produits sans dessein, qu'il n'était pas donné aux hommes de connaître, encore moins de reproduire. S'imaginant, au contraire, qu'il suffisait, pour créer un écho semblable, de copier fidèlement les constructions du sein desquelles il paraît sortir, ces insensés se mirent à l'œuvre avec l'ardeur qu'on apporte ordinairement à satisfaire un caprice. Les plans furent bientôt dressés, les mesures prises avec une scrupuleuse exactitude; les pierres furent même pesées; en un mot, rien ne fut négligé pour que la plus entière précision présidât à la reproduction du phénomène tant désiré. Qu'arriva-t-il? De retour dans leur pays, après des travaux exécutés avec la plus minutieuse attention, nos curieux Anglais eurent une maison de campagne d'une ressemblance frappante avec la *Casa Simoneta*. Leurs regards purent être enchantés; mais il n'en fut point de même de leurs oreilles. Tout était là, édifices, jardins, ac-

cidents de terrain, tout, excepté l'écho qu'ils avaient cru emporter avec eux, et qu'ils avaient laissé dans quelque coin mystérieux de la *Casa Simoneta*.

CHAPITRE IV.

Lodi; victoire de ce nom. — Pavie; bataille perdue par les Français. — Prison de l'illustre Boëce. — Richesse du territoire de Pavie. — Plaisance. — Fouilles de Velleia. — Bataille de Marengo; mort du général Desaix. — Parme; ses artistes célèbres; son théâtre, le plus beau de l'Italie. — Reggio. — Plaines de la Lombardie. — Duché de Modène. — Tour de la cathédrale de cette ville. — Crémone. — Brescia. — Bergame; mausolée du premier artilleur.

On doit bien penser que l'itinéraire de nos voyageurs ne pourrait être, à beaucoup près, aussi régulièrement tracé que la feuille de route d'un militaire voyageant à trois sous par lieue. Quand on tient à visiter avec fruit une contrée riche de monuments et de souvenirs, il est bon de savoir se passer quelquefois des grands chemins. En Italie, on peut aller presque à l'aventure et sans craindre les désappointements. De même que le botaniste, le voyageur doit, surtout dans une contrée aussi agréablement variée que celle que nous parcourons, se décider d'avance à faire plus d'un détour, à tracer plus d'un zig-zag, s'il ne veut

rien omettre de ce qu'il cherche. C'est là le véritable moyen de voyager utilement; ce fut celui auquel s'arrêta M. Richard, à la satisfaction de ses jeunes compagnons, à qui cette manière de voyager plaisait singulièrement.

Dans le voisinage de Milan, ils rencontrèrent Lodi, petite ville de la Lombardie, dont le pont sur l'Adda est devenu fameux dans ces derniers temps par une victoire qui assura à l'armée française, commandée par Napoléon Bonaparte, alors général en chef, la possession de tous les pays environnants. C'était le 10 mai 1796. De Lodi, on se rendit à Pavie, dont le nom réveille un souvenir bien différent. Ce fut près de cette ville que François Ier, qui en faisait le siége au sein d'un hiver rigoureux, fut battu complétement par les Impériaux, le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, et fut fait prisonnier avec l'élite de sa noblesse. Pourtant il faut dire à la gloire de ce prince d'une valeur toute chevaleresque, que son courage ne l'abandonna pas dans cette malheureuse circonstance, et que ce fut alors qu'il écrivit à sa mère ces mots si souvent répétés depuis : *Tout est perdu, fors l'honneur.* Ce vaillant prince n'avait voulu se rendre qu'au vice-roi de Naples. Il fut conduit dans le monastère de la Chartreuse de Pavie; c'était non loin des murs de cette maison religieuse qu'il avait été pris. Cette fameuse Chartreuse, qui a été supprimée par l'empereur Joseph II, est située à

trois milles de la ville. C'est un édifice de la plus grande magnificence. On dirait que l'architecture, la peinture et la sculpture avaient fait tous leurs efforts pour embellir le monastère et l'église; des parcs, des jardins, des canaux, des avenues contribuaient à augmenter le charme de cette silencieuse retraite.

Pavie, assise sur les bords du Tésin et dans une belle plaine, est une ville très ancienne. S'il faut en croire Pline, elle est d'une antiquité plus reculée que Milan même. Les rois lombards en firent leur capitale, lors de l'invasion des Barbares. Elle conserva ce titre jusqu'à la victoire que Charlemagne remporta, en 755, sur Didier, roi des Lombards, victoire qui mit fin à ce royaume. La décadence de Pavie date surtout du saccagement que lui fit éprouver le général Lautrec, pour venger l'affront fait aux armes françaises lors de la bataille où François Ier fut fait prisonnier.

Malgré ses malheurs, Pavie conserve encore d'assez beaux édifices. On y voit plusieurs palais remarquables par la richesse des ornements et la magnificence des galeries, tels que les palais Brambilla et Scarpa, ou par leur architecture et la beauté des jardins, ainsi que ceux de Maïno et d'Olivano. La place la plus considérable est environnée d'un grand portique. Les rues sont larges et bien alignées ; la plus belle est celle qui traverse toute la ville et qui va aboutir au pont du Tésin, dont la longueur est de deux cent cinquante pas. Ce

pont est revêtu de marbre; il est couvert, et sert de promenade aux habitants de Pavie.

On voit encore dans cette ville de hautes tours carrées, bâties de briques. C'est dans une de ces tours que l'illustre Boëce, victime des calomnies des courtisans de Théodoric, roi des Goths, accusé du crime de haute trahison dont il était complétement innocent, fut enfermé pendant six mois, en butte à divers genres de supplices. On lui serra tellement la tête avec une corde que ses yeux en sortirent; on acheva de le tuer à coups de bâton, l'an 526. Pendant sa douloureuse captivité, Boëce avait composé son beau livre *De la consolation de la philosophie*, dans lequel il parle de la divine Providence d'une manière digne d'un philosophe chrétien.

L'université de Pavie était autrefois très célèbre, et compta les jurisconsultes les plus éminents parmi ses professeurs; de ce nombre fut le savant Alciat, dont il a déjà été question. Encore aujourd'hui cette ville possède des établissements scientifiques qui méritent d'être visités, tels que la Bibliothèque, le Musée d'histoire naturelle, le Cabinet de physique et d'anatomie, et le Jardin de botanique.

Le territoire de Pavie est d'une telle fertilité qu'on l'appelle le jardin du Milanais. Il abonde en grains, en vins et en produits de toute espèce; aussi les vêtements des habitants annoncent-ils l'aisance et la richesse. Un trait caracté-

ristique qui les distingue et qui les recommande, c'est la décence que l'on remarque dans leur maintien et dans toutes leurs manières. Il ne faut pas oublier que la décence est un signe presque toujours certain des bonnes mœurs.

Plaisance, ville fort ancienne, est tout-à-fait digne de son nom. Elle est située près du confluent du Pô et de la Trébia. La salubrité de l'air qu'on y respire, l'agréable situation qu'elle occupe au milieu de plaines fertiles et ceintes de collines délicieuses, en font un séjour très attrayant. Ses rues sont larges et bien alignées; celle qui sert de cours ou de promenade est une des plus belles et des plus longues d'Italie. Le plus remarquable des édifices qui la décorent est le palais Farnèse ou palais ducal. On y montre le balcon d'où des conjurés précipitèrent Louis Farnèse après l'avoir assassiné.

L'air qu'on respire à Plaisance est d'une salubrité incontestable. Au rapport de Pline l'Ancien, dans un dénombrement des populations de l'Italie, on trouva dans cette ville six vieillards âgés de cent dix ans, un de cent vingt, et un autre de cent quarante. Plusieurs hommes célèbres ont vu le jour dans Plaisance. Les principaux sont le pape Grégoire X, de l'illustre famille des Visconti, souverain pontife aussi recommandable par sa piété que par son savoir et son amour de la discipline, à qui l'on doit le sage établissement des conclaves après la mort des papes; le cardinal

Alberoni, premier et très habile ministre d'Espagne, qui était né dans une chaumière où il se retira dans sa disgrâce; le littérateur Pallavicino, et Jean-Baptiste Porta, qui avait conçu le projet d'une encyclopédie, et qui doit être regardé comme l'inventeur de la chambre obscure, perfectionnée depuis par le physicien S'Gravesande.

Si l'on pousse la marche quelque peu au-dessus de Plaisance, on se trouve dans un endroit appelé *Campo morto*, c'est un champ de bataille où les Romains furent taillés en pièces par le général carthaginois Annibal.

Les lieux qui environnent Plaisance sont remplis du souvenir des exploits des armes françaises. La gloire militaire a quelque chose qui séduit toujours la jeunesse. Fortunat et Ernest étaient impatients de voir les champs de Marengo, dont le nom rappelle un des plus brillants trophées de la valeur de nos soldats.

Marengo est à deux lieues sud-est d'Alexandrie. Ce fut là que la victoire, une victoire décisive et surprenante, vint couronner le courage des troupes françaises et l'habileté des généraux qui les commandaient. Le brave Desaix, récemment arrivé de l'Egypte, avait le commandement de deux divisions; Napoléon Bonaparte, alors premier consul, était général en chef. Un tiers de l'armée française était hors de combat; une déroute complète était imminente, lorsque le corps sous les ordres de Desaix arrive en toute hâte. Malgré

une marche forcée de dix lieues, malgré l'artillerie de l'ennemi qui le foudroyait, il se forme en bataillons carrés, et, tournant à droite sur San-Stefano, il coupe entièrement l'aile gauche autrichienne. Au moment qui décidait du sort de cette journée, Desaix fut frappé à mort.

Tout le pays qu'on traverse depuis Plaisance jusqu'à Parme est aussi fertile qu'agréable. Des champs couverts de moissons, des vignes admirablement entretenues, des oliviers en abondance, des chemins très commodes, un pays arrosé par des rivières qui concourent à l'embellir et à le féconder : tel est l'aspect général de cette riche contrée. C'est sur cette route qu'on rencontre le village de Firenzuola, dont la situation est charmante. Dans la vallée située entre le Taro et Parme, tout respire l'aisance et le bonheur ; les paysans et les paysannes sont d'une beauté remarquable que rehausse encore l'élégante simplicité de leurs vêtements. Enfin, après avoir franchi le torrent du Taro, on trouve une chaussée de deux lieues de longueur, plantée d'arbres, qui conduit à Parme presque en droite ligne.

La ville de Parme devait à plus d'un titre arrêter, du moins pour quelques jours, les pas des trois voyageurs. Sa situation dans une belle plaine au pied de l'Apennin et sur les bords d'une petite rivière qui la divise en deux parties, est loin d'être sans charme. Cette ville date d'une antiquité reculée. Dans l'origine, elle appartint aux Etrusques;

puis, les Gaulois s'en rendirent maîtres; enfin, les Romains en firent une de leurs colonies, cent quatre-vingt-quinze ans avant l'ère vulgaire. Quand l'empire romain ne subsista plus que dans ses monuments et dans l'histoire, Parme essaya plusieurs fois, mais vainement, de recouvrer sa liberté; elle dut se résigner à son sort, c'est-à-dire à changer fréquemment de maîtres.

Les rues de Parme sont larges et bien alignées. Une grande et belle place règne au centre de la ville; de deux côtés se dessinent gracieusement des arcades sous lesquelles s'étendent de longues galeries. La coupole de la cathédrale se nomme *il Duomo,* comme celle de Milan. Les peintures de cette coupole, quoique dégradées par le temps, sont regardées comme le chef-d œuvre du Corrège; elles représentent l'Assomption de la sainte Vierge au milieu des anges et des saints. La plus belle église de Parme est la Madona della Steccata, dans laquelle on voit, au-dessus de l'autel de la Vierge, le couronnement de la mère de Jésus, peint à fresque par Michel-Ange, et au-dessous de l'orgue plusieurs tableaux du Parmesan.

En général, toutes les églises de Parme sont dignes d'être vues, à cause des richesses en peintures que les plus habiles artistes y ont déposées. C'est là que l'on doit aller pour admirer les meilleurs ouvrages du Corrège, du Parmesan et de Lanfranc. Ces deux derniers peintres étaient tous deux natifs de Parme.

La vie du Parmesan, quoique très courte, puisqu'il mourut à trente-six ans, fut pleine d'aventures et de vicissitudes. Son véritable nom était François Mazzuoli. Ses talents lui firent de bonne heure une haute réputation dans la peinture. Etant venu à Rome, il s'attacha à l'étude des ouvrages de Michel-Ange, et encore plus de ceux de Raphaël, dont il parvint si bien à saisir la manière, qu'on disait, même de son temps, qu'il avait hérité du génie de cet illustre artiste. Le Parmesan obtint par ses travaux les éloges du pape Clément VII et de l'empereur Charles-Quint, dont il avait fait le portrait de mémoire. Les principales villes d'Italie le possédèrent tour à tour. On rapporte qu'il jouissait d'une si grande considération, et qu'il était doué d'une si grande impassibilité, que pendant le sac de Rome, en 1527, des soldats espagnols entrés chez lui pour le piller, l'ayant trouvé à travailler, furent tellemeut émerveillés de son sang-froid, qu'ils respectèrent son atelier comme un sanctuaire et y établirent une sauvegarde. Plus tard, le Parmesan ayant quitté Rome, tomba au milieu d'une troupe d'Allemands qui ne le connaissaient point et qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait. Son talent à jouer du luth et sa passion pour la musique le détournaient souvent de son travail; mais son goût dominant pour l'alchimie fut surtout ce qui le rendit malheureux, et même ce qui hâta sa mort. Il altéra sa santé à force de souffler et de respirer les vapeurs dé-

létères du charbon. Il y a une grâce charmante dans la manière de peindre de cet habile maître; ses figures se distinguent par une légèreté qui semble presque aérienne; ses habitudes sont habilement contrastées; rien de plus agréable que ses airs de tête. Ses draperies sont jetées avec tant d'art, qu'on les croirait agitées par le zéphir. Son pinceau, extrêmement séduisant, réussit principalement dans les vierges, dans les enfants et dans les paysages. On désirerait quelquefois plus d'effet dans ses compositions et une étude plus attentive de la nature et des sentiments du cœur humain.

Lanfranc, compatriote du Parmesan, fut plus heureux que lui. Les papes Paul V et Urbain VIII le comblèrent de présents et d'honneurs. Il fut fait chevalier romain. Il avait un génie hardi, une exécution facile; ses draperies étaient peintes avec grâce; mais il manquait de correction et connaissait peu le clair-obscur. Le plus beau de ses tableaux est dans l'église de Parme, dédiée à tous les saints.

On ne doit pas aller à Parme sans visiter le théâtre, qui est le plus remarquable de tous ceux que possède l'Italie; il peut contenir environ neuf mille personnes. Cet édifice a trois cent cinquante pieds de long sur quatre-vingt-seize pieds de large. Le devant du théâtre est décoré d'un grand ordre corinthien comprenant toute la hauteur de la salle, qui est de soixante pieds. Les intervalles des colonnes sont occupés par des statues. Le pourtour de

la salle, qui est de forme ovale, a douze rangs de gradins, à la manière des amphithéâtres des anciens Romains. Au-dessus de ces gradins sont deux ordres d'architecture dorique et ionique, de trente-six pieds de haut, dont les entre-colonnes forment les loges. Une balustrade ornée de statues forme cette architecture. On entre dans la salle par deux sortes d'arcs de triomphe surmontés de statues. Les piédestaux de la balustrade, qui est au-devant des gradins, portent des statues de génie tenant des torches pour l'éclairage de la salle. Le parterre ou espace du milieu a vingt toises de long sur neuf de large; on pourrait l'inonder et y faire une espèce de naumachie au moyen des tuyaux de conduite qui viennent y aboutir. Comme cette salle est trop vaste, relativement à la population de Parme qui n'est que d'environ trente-six mille habitants, il y a un autre théâtre où on joue l'opéra et la comédie.

Frappés de la grandeur et de la beauté de cet édifice, Fortunat et Ernest n'en parlaient qu'avec admiration dans leur correspondance. Ce sujet leur suggérait plusieurs comparaisons dont le résultat était loin d'être favorable à nos salles de spectacle, en général si mesquines, si incommodes, et construites avec une parcimonie qui décèle une rapacité honteuse, en même temps que le plus stupide dédain pour les règles de l'art et pour les droits des spectateurs.

Avant de quitter Parme, il est bon de noter en-

core quelques traits qui la distinguent. L'imprimerie de Jean-Baptiste Bodoni, dont les presses ont longtemps rivalisé en Europe avec celles des typographes les plus célèbres, mérite un honorable souvenir, aussi bien que l'Académie des arts, qui fut instituée à l'instar de celles de Paris et de Rome, et qui est établie dans le palais ducal, assemblage de grandes masses de bâtiments sans régularité. La ville de Parme est aussi décorée de grands et beaux jardins, de fontaines et d'aqueducs, de magnifiques promenades. Dans l'antiquité, elle fut la patrie de Cassius, l'ami de Marcus Junius Brutus, et son principal complice dans la conspiration de l'assassinat de Jules César.

M. Richard, en sortant de la ville de Parme, prit le chemin de Reggio. Il voulait procurer à ses deux fils le plaisir de saluer le berceau du célèbre Arioste, le poète le plus élégant, le plus gracieux que l'Italie ait produit, celui dont la féconde et magique imagination a immortalisé le nom du fameux Roland et d'une foule d'autres paladins.

Cette ville, que l'on rencontre entre Parme et Modène, a une population de dix mille âmes. Elle est située dans une plaine très fertile, au nord des Apennins. On croit qu'elle eut pour fondateurs les anciens Toscans; le triumvir Lépide en fit une colonie romaine, que ruina le barbare Alaric au commencement du ve siècle, et qui fut rétablie par Charlemagne. On y voit quelques belles églises, entre autres celle de la Madona

della Giara, édifice sacré d'une belle architecture et orné de tableaux très estimés, parmi lesquels on cite un Christ ayant à ses pieds la sainte Vierge soutenue par deux femmes, admirable composition due au pinceau du Guerchin.

Peu après leur sortie de Reggio, nos voyageurs eurent à admirer un pont bâti sur la Secchia, ouvrage d'une construction et d'une beauté remarquables. Quatre pavillons carrés, dont deux placés à l'extrémité de ce pont, l'embellissent encore. Puis toute la riante plaine de la Lombardie se déroula devant eux. Rien n'est aussi bien cultivé que toute cette partie de l'Italie. La route est bordée de files de grands arbres enlacés de guirlandes de vignes, qui offrent un spectacle vraiment enchanteur.

C'est au milieu de cette plaine que s'élève la ville de Modène, capitale du duché de ce nom, ville fort ancienne, mais qui, par suite des dévastations successives qu'elle a éprouvées en divers temps, ne possède aucun vestige d'antiquité. Elle est très bien bâtie; dans la plupart des rues, des galeries mettent les piétons à l'abri du soleil ou de la pluie; de beaux édifices décorent la grande rue, qu'on appelle la *Strada-Maestra.* L'architecture du palais ducal est à la fois élégante et majestueuse. Cet édifice se fait d'autant plus remarquer qu'il est isolé dans une grande place et dans le quartier le plus orné et le plus fréquenté de la ville. La cour est vaste et environnée de colonnades qui

font un très grand effet. Au-dedans les ornements répondent bien à la magnificence de l'intérieur. Autrefois ce palais possédait une précieuse collection de tableaux dont il a été en partie dépouillé lors des dernières guerres d'Italie.

Comme toutes les villes situées au-delà des Alpes, Modène renferme un grand nombre d'églises ou de chapelles, riches d'ornements, de tableaux, de colonnes de marbre de différentes espèces, mais peu dignes de remarque comme œuvres d'architecture. La tour de la cathédrale, appelée la *Ghirlandina,* est de forme carrée, isolée, tout en marbre, et l'une des plus élevées de l'Italie. Au bas de cette tour on conserve le vieux seau de bois, qui fut un des trophées que les Modenais enlevèrent sur les habitants de Bologne, et qui a fait le sujet de la *Secchia rapita,* poême héroï-comique du célèbre Tassoni. L'église de San-Giorgo n'a qu'un défaut, c'est d'être trop jolie; on la prendrait presque pour une salle de bal.

Modène est la patrie d'un grand nombre d'hommes célèbres, soit dans les sciences, soit dans les arts. Les plus illustres sont le Corrège, qui, le premier, osa peindre des figures dans les airs, qui excella dans la science du clair-obscur, et entendit parfaitement l'art des raccourcis et la magie des plafonds; Vignole, dont le nom occupe une des premières places parmi ceux des plus habiles architectes; Fallope, médecin savant à qui l'on doit plusieurs découvertes utiles; Tas-

soni, poète distingué, auteur de la *Secchia rapita* dont nous avons déjà parlé; Muratori, fécond littérateur et savant historien; Spallanzani, célèbre comme physicien et comme naturaliste.

Le peintre le Corrège, qui figure en tête de cette liste des grands hommes de Modène, était né peintre et dut ses progrès plutôt à son génie qu'à l'étude des maîtres. Un jour ayant considéré longtemps dans un profond silence un tableau de Raphaël, il s'écria avec enthousiasme : « *Anch'io son pittore!* c'est-à-dire : Et moi aussi je suis peintre! » Il devint en effet un artiste du plus grand mérite.

De Modène, M. Richard et ses deux compagnons de voyage s'étaient rendus à Crémone, ville considérable entourée de fortifications, au milieu d'une plaine qu'arrose le Pô. Cette ville, qui fut fondée par les Gaulois Sénonais qui envahirent l'Italie sous la conduite de Brennus, est aujourd'hui si peu peuplée, en proportion de son étendue, qui est de cinq milles de circonférence, qu'elle semble presque déserte. Le plus remarquable de ses édifices est une tour qui passe pour la plus élevée de l'Italie à cause de son aiguille, et qui sert d'ornement à la place du Capitole; pour monter aux cloches, on compte quatre cent quatre-vingt-dix-huit marches. Le portail de la cathédrale est d'une architecture remarquable; d'autres églises méritent aussi de fixer l'attention. Crémone est la patrie du poète latin moderne Vida, à qui l'on doit un *Art poétique*, qui est souvent cité après celui d'Horace,

En revenant du côté de Milan, nos voyageurs rencontrèrent la ville de Brescia, dont les environs sont arrosés par trois rivières qui font la richesse du pays; les eaux de ces rivières, dirigées et distribuées avec intelligence, alimentent beaucoup d'usines et portent la fécondité dans les campagnes. Les machines pour filer la soie, celles à forer les canons de fusil, les meules pour les couteliers, les marteaux pour le travail du fer et du cuivre, les pilons pour écosser le riz, sont tous mis en mouvements par ces courants d'eau, ce qui multiplie à l'infini les produits de l'industrie, en diminuant considérablement le prix de la main-d'œuvre.

Brescia, autrefois colonie romaine, est située au pied des Alpes dans une campagne riante et fertile; elle a environ une lieue de tour et compte plus de quarante mille habitants. Elle subit à diverses époques les plus cruelles vicissitudes : d'abord brûlée par les Goths, puis saccagée et brûlée par Attila, elle fut bientôt après la proie des Lombards. On la voit ensuite devenir la conquête de Charlemagne. Plus tard les factions des Guelfes et des Gibelins l'ensanglantent chaque jour; elle passe tour à tour sous la domination des Visconti, des Français, des Espagnols et des Vénitiens. Dans le XVe siècle, la peste moissonne vingt-cinq mille de ses habitants. Au XVIIIe, la foudre, tombant sur la tour qui est à la porte de Saint-Mazaire, enflamme plusieurs centaines de milliers de poudre et détruit une partie de la ville, en causant

la mort d'un grand nombre de victimes. Malgré toutes ces catastrophes, Brescia est encore, après Milan, la ville la plus considérable de l'ancienne Gaule Cisalpine; elle possède de beaux édifices.

Cette ville a donné le jour à plusieurs hommes célèbres, comme mathématiciens, comme naturalistes, comme littérateurs ou comme poètes. Le comte Mazzuchelli, l'un des plus illustres enfants de Brescia, est renommé entre les biographes italiens, et s'est fait surtout connaître par l'ample collection d'inscriptions et de médailles qu'il forma lors des diverses fouilles faites dans les ruines d'antiques édifices.

Après avoir fait une halte de deux jours à Brescia, M. Richard prit la direction de Bergame, qui n'en est éloignée que de neuf lieues. Dans ce trajet, nos voyageurs eurent à traverser une campagne dont l'abondance et la fertilité répondent à l'industrie laborieuse des habitants. Une chose bien digne de remarque est la manière ingénieuse avec laquelle les eaux y sont distribuées par l'irrigation. D'abord, à l'aide de bonnes digues, on contient les rivières dans des lits assez élevés; ensuite on en tire des canaux qui vont en divers sens arroser les terres et les prés. Enfin lorsque deux canaux se rencontrent et que le niveau de leurs eaux est presque à la même hauteur, comme il faudrait creuser trop profondément l'un des deux pour le faire passer sous l'autre, ce qui rendrait souvent inutile les eaux du canal inférieur, on ob-

vie à cet inconvénient par un moyen bien simple; on fait passer le premier cours d'eau sur un pont de conduite, où il conserve son niveau naturel; puis, dessous ce pont on pratique en maçonnerie une petite cave qui, après avoir reçu les eaux du canal inférieur, d'après les lois qui font que les fluides cherchent toujours leur équilibre, les reporte au même niveau et au-delà du pont; ainsi on voit souvent les eaux de différents canaux se croiser sans se confondre, quoiqu'elles soient à des hauteurs à peu près égales.

Le territoire bergamasque, qui commence à une lieue de l'Adda, est sillonné par une foule de canaux d'irrigation du même genre. C'est un pays très peuplé et dont les habitants semblent rivaliser de zèle pour la culture du sol qu'ils possèdent.

On entre dans Bergame par quatre portes; il y a sur les murs de la ville une promenade d'où l'on jouit des plus beaux points de vue. On découvre de là la vaste plaine du Milanais, et ses coteaux, et ses bosquets, et les prairies, et les palais, et les maisonnettes qui lui servent d'ornements. Des tapis de verdure s'étendent au loin, sillonnés et fertilisés par des canaux d'irrigation qui charment encore les regards par les agréables détours qu'ils font sur ce sol riant. En montant dans la ville, le voyageur s'arrête à la cathédrale construite sur les dessins du fameux Fontana, où l'on voit des tableaux, et où l'on vénère les reliques de saint Antoine, patron de Bergame.

Dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, ou plutôt à côté de cette église, s'élève une chapelle où l'on voit le mausolée du fameux général Colleone qui, le premier, fit conduire de l'artillerie à la suite des armées. Ce monument en marbre est orné de bas-reliefs; le général y est représenté à cheval; sa statue est dorée; mais cet ouvrage se sent de la barbarie du temps où il fut exécuté.

Le bâtiment de la foire est l'édifice le plus remarquable de la ville; il date du milieu du siècle dernier. Construit en pierres de taille, il s'élève entre les faubourgs de San-Antonio et de San-Leonardo, et contient plus de six cents boutiques symétriquement disposées, avec une vaste place et une fontaine qui, par des canaux bien entretenus, répand la fraîcheur et conserve la propreté dans le quartier. La foire, qui se tient à la fin d'août et dans les premiers jours de septembre, attire un grand nombre d'étrangers à Bergame. Des cafés élégants, ornés de glaces, rassemblent les hommes et les femmes de la meilleure compagnie. Enfin, on trouve dans ce lieu tous les objets de luxe et de nécessité. Aussi le bâtiment de la foire est-il, dans son genre, le monument moderne le plus beau et le plus agréable qu'il y ait en Italie.

Dans l'église des Augustins, on montra à nos voyageurs le tombeau d'Ambroise Calepin, religieux de cet Ordre, né près du lac d'Iséo, à trois lieues de Bergame. Ce moine, aussi savant que

laborieux, composa un dictionnaire polyglotte, qui parut pour la première fois en 1503, dans un temps où les sciences étaient bien négligées. Ce dictionnaire, connu sous le nom de son auteur qu'il a immortalisé, laisse aujourd'hui beaucoup de choses à désirer. Dans un ouvrage de ce genre, on voudrait voir ce que les langues ont emprunté les unes des autres, les étymologies communes à différents mots, les figures employées par les divers peuples pour exprimer le même objet; c'est ce qu'on ne trouve point dans celui de Calepin; mais, tel qu'il est, il atteste une éruditiou étendue, un travail prodigieux, et un vif désir d'être utile aux lettres.

Bergame peut citer avec orgueil un assez grand nombre de célébrités dans les sciences et dans les arts. Bernardo Tasso, père de l'immortel auteur de la *Jérusalem délivrée,* naquit dans ses murs, ainsi que le peintre Lorenzo Lorte, l'abbé Tiraboschi, auteur d'une excellente histoire littéraire d'Italie, et Jean-Pierre Maffai, jésuite, qui avait une si grande passion pour la langue grecque, que, dans la crainte de se gâter le goût par la lecture du bréviaire, il demanda au pape la permission de le lire en grec.

C'est de Bergame que sont venus sur nos anciens théâtres les rôles d'Arlequin, dont les lazzis excitaient tant de rires.

CHAPITRE V.

Vérone; son magnifique amphithéâtre. — Histoire de Rosemonde. — Mantoue; maison du peintre Jules Romain. — Vicence. — Padoue; son immense palais. — Arqua; maison et tombeau du poète Pétrarque.

De Bergame, M. Richard et ses fils gagnèrent Vérone, en passant à Rivoli, sur l'Adige, près du lac de la Guarda, lieu célèbre par une victoire remportée par les Français sur les Autrichiens, en janvier 1797. Le lac de la Guarda a environ onze lieues de long depuis le pied des Alpes jusqu'à Peschiera, et quatre lieues dans sa plus grande largeur. C'est un des plus beaux lacs d'Italie; il abonde en excellent poisson, et ses eaux d'une extrême limpidité, sont bonnes à boire. On y a observé quelques sources d'eau chaude et sulfureuse qui s'élèvent en bouillonnant au-dessus du niveau de l'eau douce. C'est par ce lac que les habitants du Bressan et ceux du Véronais font un commerce très lucratif avec les Grisons et le pays de Trente. Ce lac a été célébré par Virgile sous le nom de Benacus. Le poète représente ce fleuve comme ressemblant à une mer en courroux au moindre vent qui l'agite, et l'on peut faire encore la même remarque aujourd'hui. Ce lac, dans sa

partie méridionale, forme une presqu'île appelée Sermione, où l'on voit quelques vestiges d'anciennes constructions, qu'on croit avoir été la maison ou la grotte de Catulle. Le mont Baldo s'élève sur ce lac; il semble en quelque sorte suspendu, et comme il est entièrement nu, il offre le plus horrible aspect. Du côté du nord, la vue est au contraire charmée par les scènes les plus riantes et les plus variées; des plantations d'orangers et de citronniers, des mines de fer, des forges et d'autres usines; partout la fertilité, le mouvement et la vie; voilà ce qui rend les rivages du lac Guarda infiniment pittoresques et attrayants.

Puis, après avoir quelque temps voyagé sur un terrain sablonneux et presque aride, parce que son inégalité s'oppose à ce qu'il soit convenablement arrosé, on arrive à Vérone, l'une des plus grandes et des plus belles villes de l'Italie, située sur les bords de l'Adige, qui la partage en deux parties presque égales, lesquelles communiquent ensemble à l'aide de quatre beaux ponts. La ville a environ deux lieues de tour; elle est très bien bâtie, grâce surtout aux carrières de marbre des environs, où l'on compte jusqu'à trente-cinq espèces de marbre. Les rues sont belles, bien pavées, avec des trottoirs extrêmement commodes pour les piétons. De très belles places embellissent cette ville, entr'autres la place d'Armes, sur laquelle figure une belle statue, représentant la république de Venise, et le Champ-de-Mars qui

sert aux évolutions militaires. Celle qu'on nomme la *piazza dei Signori* est le quartier le mieux peuplé et le mieux fréquenté.

Le plus curieux des monuments de Vérone est l'*Arena*, amphithéâtre magnifique, qui fut construit, selon les probabilités les plus certaines, sous le règne de Domitien ou sous celui de Trajan. Il pouvait contenir vingt-deux mille personnes assises; ce fut aux frais de la ville qu'il fut bâti. Il est encore dans un bel état de conservation. Les caves où l'on tenait les bêtes destinées au spectacle du combat, les gradins, les escaliers, les vomitoires, les corridors y sont entiers. Ce superbe monument est bâti de grands quartiers de marbre. En entrant dans son enceinte, on jouit d'un coup d'œil imposant; comparés à cet amphithéâtre et à ceux du même genre, nos théâtres modernes font sourire de pitié.

Nous ne parlerons point des autres monuments antiques que possède Vérone; il n'en reste que quelques vestiges, des débris de colonnes. Mais le *Museum* excite une vive curiosité; c'est là qu'on peut admirer des monuments d'antiquité aussi rares que curieux; des bas-reliefs, des autels de marbre, des colonnes miliaires, des tombeaux, des inscriptions orientales, grecques, étrusques, latines, sur le bronze, le marbre et le porphyre, telles sont les richesses qu'il renferme. Tout y est disposé avec un art admirable. Du portique du *Museum* on passe au théâtre, qui est très spa-

cieux et très beau, dont la salle, de forme presque circulaire, a cinq rangs de loges, et qui, au-dehors, est annoncé par un péristyle formé de six grandes colonnes de l'ordre ionique.

Il y a fort peu de chose à dire sur les églises de Vérone, si ce n'est qu'elles sont ornées de tableaux des meilleurs maîtres et de sculptures qui sont regardées comme des chefs-d'œuvre de l'art. La cathédrale, placée sous l'invocation de la Vierge, est un édifice de forme gothique; on y admire une *Assomption* du Titien.

Les autres édifices de Vérone que visitèrent M. Richard et ses deux fils sont : le palais épiscopal, celui du gouverneur, l'Hôtel-de-Ville et le château Saint-Pierre, qu'on nomme aussi le château de Vérone.

On présume que ce palais avait été bâti par Théodoric. Ce fut au bas de l'escalier de cet édifice que les Lombards enterrèrent Alboin, leur chef, avec son épée, Alboin, le vainqueur des Gépides et d'une grande partie des peuples d'Italie, le farouche Alboin dont le nom rappelle celui de la belle Rosemonde, dont l'histoire est un tissu de crimes et d'atrocités.

Environ cinquante mille hahitants composent la population de Vérone. Trois empereurs, Vespasien, Titus et Domitien, naquirent dans cette ville, qui s'enorgueillit encore de pouvoir compter parmi ses enfants une foule d'hommes célèbres : Pline l'Ancien, le prince des naturalistes de l'antiquité;

Catulle, poète gracieux et plein de naturel, auquel Virgile fit plus d'un heureux emprunt pour la parure de sa Didon; Vitruve, l'oracle des architectes; Cornelius-Nepos, le plus précis et le plus élégant des historiens de l'ancienne Rome; et, dans les temps modernes, Frascator, médecin habile et poète latin très distingué; César Scaliger, érudit profond et critique habile; le fameux astronome Bianchini, et Scipion Maffei, littérateur estimé, poète dramatique d'un beau talent, qui est principalement connu comme auteur d'une tragédie de *Mérope,* à laquelle Voltaire fut peut-être redevable de son chef-d'œuvre.

Dans leurs lettres qui traitaient de Vérone, Ernest et Fortunat annonçaient à leur maman et à leur sœur Hortense qu'ils avaient fait à leur intention emplette de plusieurs jolies paires de gants qu'ils espéraient leur envoyer à la première occasion. Ils ajoutaient encore, pour donner plus de prix à leur petit cadeau, que les gants de Vérone sont en très grande estime, ce qui, du reste, était parfaitement conforme à la vérité. Mme Richard et Hortense furent, comme on le pense bien, plus charmées que surprises de cette aimable attention; l'heureux naturel d'Ernest et de Fortunat leur était trop bien connu pour que rien de délicat et de prévenant pût les surprendre de leur part. Et, s'il faut dire au juste leur pensée sur le voyage dans l'intérieur de l'Italie, c'est qu'il commençait à les ennuyer singulièrement, surtout à

cause de la solitude et du vide où les avait laissées le départ de notre petite caravane. Dans les nombreux moments où cette absence se faisait plus péniblement sentir, le remède le plus efficace auquel elles pussent recourir, c'était la lecture des lettres des voyageurs; bien que lues et relues déjà bien souvent, ces relations offraient à chaque fois quelques traits qui étaient passés inaperçus jusque-là; de là une série de commentaires, de conjectures, de suppositions qui donnaient matière à d'interminables et attrayantes causeries. Finalement, la mère et la fille regrettaient bien vivement de n'avoir pu les accompagner dans leurs courses.

« Comme mes frères sont heureux! disait Hortense. Voyez tous les détails curieux qui se trouvent dans la lettre de mon petit Ernest. « Nous voilà, écrit-il, dans une cité que les Bucoliques de Virgile rendent à jamais célèbre. Figurez-vous que Mantoue est la plus forte place de l'Italie, qu'elle est située au milieu d'un lac formé par les eaux du Mincio, et qu'elle a environ une lieue et demie de tour. Cette ville est, dit-on, plus ancienne que Rome même de trois cents ans, et l'on attribue sa fondation aux Etruriens. Quand elle appartint aux Romains, elle avait voix dans les assemblées du peuple. Après la chute de l'Empire, elle éprouva la même destinée que la plupart des villes d'Italie. Elle est bien bâtie; ses rues sont larges et alignées, ses places grandes et régulières, ses fortifications en bon état. Nous avons visité tout cela en détail,

par suite de l'autorisation que nous en avait donnée le gouverneur. Ce qui fait surtout la force de cette place, c'est qu'elle est tellement engagée dans les marais, qu'il n'est possible de l'aborder que par des chaussées. On a amélioré l'air de Mantoue, qui n'était pas très sain, en desséchant une partie de ces marais adjacents, et en construisant de nouvelles fortifications, qui, retenant les eaux à un niveau plus élevé, les empêchent de se corrompre. Notre père a eu la bonté de nous faire remarquer l'utilité de ces divers travaux; sans quoi, je vous l'avoue, notre ignorance nous aurait laissés passer devant, sans même y jeter un coup d'œil.

» Nous avons vu ici plusieurs églises qui possèdent des morceaux d'art très précieux. Dans celle de Saint-Egide reposent les restes mortels du Tasse, dont le beau poème, la *Jérusalem délivrée,* nous a fait passer ensemble des heures si délicieuses. La cathédrale, construite sur les dessins de Jules Romain, et dont l'architecture tient à la fois de l'antique et du moderne, est un édifice remarquable; l'intérieur présente sept nefs en colonnes d'ordre corinthien, cannelées, supportant un second ordre de pilastres composites, dont les entre-deux forment les fenêtres et les niches. Mais on trouve généralement très fâcheux que cette église ait été défigurée par le travail qu'on y a fait pour la restaurer et par les ornements qu'on y a prodigués.

» Le plus bel édifice de Mantoue est sans contredit le palais du *Té,* ainsi nommé parce qu'il a

la forme de la lettre *T*. Il est situé dans une île, et environné de promenades; architecture, peinture, ornements, tout y est de Jules Romain. Rien n'est plus curieux à voir, sous un autre rapport, que la petite maison qu'habitait ce grand artiste, à Mantoue, où il mourut. Elle est décorée d'une architecture rustique de très bon goût; on voit sur la porte une statue de Mercure, qui, aux yeux des peuples, passe pour un saint Jean-Baptiste, ce qui nous a fait rire, Fortunat et moi, de bien bon cœur, je vous assure.

» A deux milles de Mantoue nous sommes entrés dans une petite maison de plaisance des anciens ducs, qu'on appelle la *Virgiliana;* on assure que le Cygne mélodieux de Mantoue s'y retirait quelquefois pour cultiver les Muses, et que, pour se livrer en paix à ses heureuses méditations, il s'enfonçait dans une grotte qui n'existe plus. Voilà tout ce que je puis vous dire sur la ville de Mantoue. Si vous désirez en savoir davantage, ayez la bonté de nous suivre, par la pensée du moins, jusqu'à Padoue, d'où nous comptons nous rendre à Venise.

» Arrêtons-nous, si vous le voulez bien, sur la place de Padoue, où s'élève l'ancien grand palais, dit aujourd'hui *il Salone*, parce qu'on y voit une des plus vastes pièces que l'on puisse trouver en Italie et même dans toute l'Europe. Ce grand palais est au centre de la ville, dans une longue place entourée de portiques à peu près dans toutes ses par-

ties. Cet immense édifice fut commencé en 1172; il ne fut voûté que quarante ans après; enfin, en 1306, on le recouvrit de plomb après avoir mieux assuré la voûte. Ce fut un frère ermite de l'ordre de Saint-Augustin, homme très expert en architecture, qui exécuta cette merveilleuse entreprise. Un incendie ayant consumé la voûte en 1420, le sénat de Venise la fit reconstruire. Alors on démolit deux murailles qui partageaient le *Salone* en trois parties, ce qui lui donna plus de majesté. La longueur de l'édifice est de trois cents pieds sur cent de largeur. La voûte n'est soutenue que sur de gros appuis, au nombre de quatre-vingt-dix, placés dans les murs latéraux; aux quatre côtés sont de beaux escaliers qui donnent entrée dans la salle par autant de portes. Sur chacune de ces portes est un bas-relief offrant des portraits d'hommes illustres de Padoue, tels que Tite-Live, l'admirable historien, le théologien Albert, le jurisconsulte Paolo et le médecin Pietro d'Appone. La grande salle est située parallèlement à l'équateur, de manière que, dans l'équinoxe, avant qu'on bâtît le palais prétorial, les rayons du soleil, à son lever, entraient par les fenêtres des derniers rangs vers l'orient et passaient par celles du couchant. Dans les solstices, ils entraient par les ouvertures du midi et sortaient par celles du nord. On nous a fait encore observer que les rayons solaires allaient de mois en mois frapper les signes du zodiaque peint le long des murs du *Salone* et sur lesquels le soleil donnait régu-

lièrement. On nous a expliqué sur le lieu même les causes de ce phénomène, qui a cessé, et qui tenait sans doute à des combinaisons de l'architecte. Nous avons vu aussi au *Salone* un médailler en plâtre, de Belzoni, célèbre voyageur, qui dans ces derniers temps a remonté le fleuve Niger en Afrique. Ce hardi voyageur est natif de Padoue. On aime à voir les villes s'associer ainsi à la gloire de leurs grands hommes.

» Dans le Padouan, nous avons vu le bourg d'Arqua, qui ne doit sa célébrité qu'à la maison et au tombeau du poète Pétrarque. Cette maison, qui est au haut du village, est délabrée et sert d'habitation à des paysans. Ce n'est pas sans un sentiment pénible que l'on remarque la vieille hôtesse actuelle qui fait sécher son linge là où Pétrarque reçut la visite de François Ier de Carrare. Sur les murs des chambres de cette maison sont grossièrement retracés quelques traits de la vie du poète. Il est couché sous un arbre, faisant un ruisseau de ses larmes. Ne serait-il pas digne de quelque habile artiste de l'Italie, qui en possède tant, de peindre en cet endroit une fresque élégante? Dans une petite niche, on voit empaillée la chatte blanche chantée par le poète.

» Nous ne sommes point allés à Vicence; mais un voyageur que nous venons de rencontrer nous a donné sur cette ville quelques notions qui ne sont pas inutiles à consigner ici. Vicence est célèbre par la naissance d'une foule d'ouvrages de l'architecte

Palladio, l'un de ses plus illustres enfants. Le palais public, appelé la Basilique, est une vaste et magnifique restauration qui a commencé et étendu la réputation de cet habile artiste. Sur l'une des deux colonnes qu'on voit en face de ce monument, on remarque la statue de saint Marc. Sur l'autre il y avait autrefois le lion, compagnon fidèle de saint Marc, que les vicissitudes de la guerre ont fait disparaître. Le théâtre olympique de Vicence, construit sur les dessins de Palladio, après sa mort, est un édifice noble, élégant, curieux. Les montagnes du Vicentin, notamment celle du Diable et plusieurs autres vers le sud-est, sont la plupart de nature volcanique. On y trouve des calcédoines, des grenats et autres pierres précieuses.

» Adieu, mon excellente maman; adieu, ma chère Hortense. Je vous écris cette longue lettre de Venise, où nous sommes arrivés hier soir, et dont j'aurai beaucoup à vous parler un peu plus tard. Adieu. »

CHAPITRE VI.

Florence; rencontre inattendue autant qu'agréable. — Venise; sa description; ses canaux. — L'église et le fameux lion de Saint-Marc. — Les prisons de Venise; le pont des Soupirs. — Détails de mœurs. — Promenades en gondole sur l'Adriatique. — Vénitiens célèbres.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la réception des lettres dont nous venons de donner

connaissance au lecteur. M. Richard et ses deux compagnons avaient continué le cours de leur voyage, et maintenant ils dirigeaient leurs pas vers Florence, qui depuis longtemps est toujours, en Italie, le centre des sciences et des arts, et qui est aussi la ville des fleurs, comme l'indique son nom.

Nos trois voyageurs faisaient, par le plus beau temps du monde, leur entrée à Florence; quoique fatigués du chemin qu'ils avaient fait dans la journée, sous un soleil dont les ombrages de la route ne les avaient pas toujours préservés, ils ne laissaient pas d'admirer l'élégance et le bon goût des maisons qui composaient le faubourg qu'ils longeaient avant d'arriver dans le cœur de la ville. Soudain un homme, vêtu comme une espèce de coureur ou de berger de comédie, paraît devant eux, leur présente des bouquets, et disparaît avec la légèreté du zéphire. M. Richard, Fortunat, Ernest, étaient tout ébahis de surprise. Ils ne pouvaient s'expliquer cette courtoisie, qui est fort commune à Florence à l'égard des étrangers. M. Richard aurait voulu ou rendre ces bouquets au fleuriste, ou du moins lui donner un salaire. Mais comment faire? il n'y avait plus en ce moment un seul être vivant ni devant ni derrière lui. L'homme aux bouquets s'était éclipsé comme une apparition fantastique; mais ces fleurs avaient un parfum suave et délicieux; il fallait bien se résigner à les garder.

Si M. Richard eût su que c'est une ancienne et aimable coutume à Florence, de faire offrir de

cette manière des bouquets aux voyageurs, cette circonstance l'eût arrêté sans doute d'une manière fort agréable, mais sans le frapper; car les choses les plus étranges ne surprennent plus du moment qu'on les connaît. Mais il n'en était point ainsi. Mille conjectures sur les bouquets, et sur les galants et lestes jardiniers, venaient tour à tour préoccuper agréablement nos voyageurs.

Tout à coup de grands éclats de rire qui se firent entendre derrière M. Richard vinrent couper sa phrase en deux et ne lui permirent pas de l'achever. Il se retourne; Ernest et Fortunat en font autant; ce mouvement était bien naturel. Mais une surprise autrement agréable, autrement saisissante que celle des bouquets, les attendait en ce moment.

« Suis-je bien éveillé? s'écria Fortunat; est-ce elle que je vois ici? ne serait-ce pas quelque vision chimérique?

— Voilà maman, voilà Hortense! disait Ernest, ah! quel bonheur! Mais quoi? sommes-nous donc revenus à Nice? »

Et dans le temps que ces paroles s'échangeaient, la mère, les fils, le père, la fille, dans les bras les uns des autres, confondaient leurs embrassements, et se témoignaient mutuellement le plaisir qu'ils avaient à se revoir sans songer encore à demander ou à expliquer comment cette rencontre avait lieu.

Les premiers moments ayant été donnés à l'ef-

fusion des sentiments les plus affectueux, peu à peu l'émotion du plaisir fit place à un calme qui n'était pas non plus sans charme, et de part et d'autre on procéda d'une manière moins confuse aux questions et aux réponses que les uns et les autres étaient impatients de se faire.

« Je vous croyais toujours bien tranquilles à Nice, dit M. Richard à sa femme et à sa fille. A coup sûr, je suis enchanté de vous trouver à Florence, et surtout de voir sur vos joues la fraîcheur et les roses de la santé. Mais je ne reviens pas de mon étonnement; comment avez-vous pu vous déterminer à faire seules ce voyage?

— Les raisons ne nous manquaient pas, répondit en souriant Mme Richard : d'abord votre absence et le désir de nous rapprocher de vous; puis le rétablissement complet de ma santé, et aussi le désir bien naturel de connaître au moins une des principales villes de l'Italie; enfin une occasion superbe qui s'est offerte à nous pour faire le voyage de Florence, occasion que je me serais bien gardée de laisser échapper, parce qu'elle nous promettait sécurité, agrément, commodité; voilà les motifs qui m'ont engagée à venir vous attendre à votre passage à Florence, afin de vous ménager une douce surprise.

— Mais cependant, ma bonne amie, si par hasard il nous avait pris fantaisie de changer notre itinéraire, tu t'exposais à en être pour tes frais de surprise.

— Papa, interrompit Hortense, nous étions parfaitement tranquilles là-dessus. Il était impossible que vous fissiez un voyage en Italie sans passer à Florence. On ne se prive pas d'un pareil plaisir sans une impérieuse nécessité.

— Cela est vrai, reprit le père; mais ne pouvions-nous pas arriver ici à votre insu, et passer outre sans savoir que nous étions si voisins les uns des autres? Cela eût été bien fâcheux, mais cela pouvait aisément arriver.

— Impossible! mon ami, impossible! répondit M[me] Richard; j'avais pris mes mesures en conséquence, j'étais instruite, jour par jour, de vos marches, de vos contre-marches.

— Vous aviez donc une police à vos ordres et à nos trousses! dit M. Richard en ricanant de toutes ses forces.

— Une police, si vous voulez, et même une police bien organisée et qui nous a servis à souhait. Je vais vous dévoiler ce mystère. On croira facilement (les mères surtout) que j'ai cherché depuis votre départ toutes les occasions de savoir le plus exactement possible de vos nouvelles. A Nice même, notre hôte qui, comme vous savez, entretient pour son commerce de soie des relations suivies avec la plupart des villes importantes de l'Italie, obtenait régulièrement tous les renseignements que je désirais par l'entremise de ses correspondants domiciliés dans les localités où vous vous arrêtiez. De cette façon, je me trouvais à

*

même de contrôler les nouvelles que vous me donniez de vos santés. A Florence, nous sommes logés chez un autre négociant, ami intime de notre hôte de Nice, qui a bien voulu mettre la même obligeance et le même empressement à nous tenir au courant de vos allées et de vos venues, soit pendant votre séjour à Venise, soit pendant les petites stations que vous avez faites dans les autres villes de ce point de la péninsule italique; de sorte que nous savions très positivement que vous deviez arriver ici aujourd'hui. L'heure ne nous était pas connue; mais peu importait; nous vous attendions au passage, vous ne pouviez nous échapper.

— C'est un bien joli bouquet que vous nous ménagiez là, ma chère maman, dit Fortunat en pressant Mme Richard dans ses bras.

— C'est vrai, nous en avons la preuve en main; mais je serais bien embarrassé de dire à qui nous devons une telle galanterie. L'homme qui nous a fleuris, ne nous a pas donné le temps de le demander, car il n'a fait que paraître et disparaître.

— Le fleuriste n'a fait que ce que nous lui avions recommandé, interrompit Hortense en prenant le bras de Fortunat; il était payé pour cela. Nous voulions, maman et moi, pour nous amuser un moment, profiter d'une coutume de ce pays avant de nous jeter dans vos bras. »

Nos voyageurs avaient besoin de se reposer un peu et de faire quelques réparations à leurs toilettes. Mme Richard et Hortense les conduisirent dans

une habitation peu éloignée, située dans une très heureuse exposition et réunissant tout ce qui peut contribuer à rendre la vie agréable. Adossée pour ainsi dire à un coteau verdoyant à peu de distance de l'Arno, cette habitation se trouvait préservée du bruit et du mouvement de la ville sans en être éloignée. Comme l'arrivée de nos voyageurs avait été prévue, rien ne manquait de ce qui était nécessaire pour les recevoir. Rien ne manqua non plus au bonheur de cette excellente famille quand elle se vit réunie dans le même appartement.

Dans la soirée, lorsque le soleil eut à peu près disparu de l'horizon, Hortense proposa d'aller respirer le frais dans un beau jardin dont les émanations suaves venaient embaumer l'appartement où ils étaient rassemblés. Son avis fut goûté à l'unanimité, et l'on se précipita avec gaîté vers la porte qui conduisait au jardin.

« J'irai d'autant plus volontiers avec vous, dit Mme Richard, que j'espère bien que vous allez nous solder l'arriéré de la relation de votre voyage. Car, depuis Venise, et Venise exclusivement, nous avons été sévrées absolument des récits que vous nous aviez promis.

— Il ne faut pas nous en vouloir, ma chère maman, repartit Fortunat; nous avions tant d'objets divers à visiter qu'il nous était presque impossible de trouver le temps de les décrire, si vous voulez me prêtez quelque attention, je vais satisfaire votre curiosité. »

Un tertre riant, garni d'une pelouse qui ressemblait à un tapis ou plutôt à des coussins de velours vert, et ombragé de plusieurs orangers odoriférants, fut choisi par M. Richard comme un endroit extrêmement commode pour la séance que Fortunat venait d'annoncer. Les deux jeunes gens s'empressèrent de faire asseoir leur maman et leur sœur, de manière qu'elles se trouvassent le plus douillettement possible. M. Richard prit place entr'elles deux. Fortunat, l'orateur de la troupe, s'assit un peu au-dessous, afin qu'on pût saisir ses paroles sans peine. Quant à Ernest, n'ayant rien à entendre qui fût nouveau pour lui, il ne se pressa point d'imiter cette attitude de repos. Il venait d'ailleurs de faire capture d'un superbe papillon de nuit, dont les ailes étaient peintes des plus belles couleurs; cette distraction ne pouvait manquer de l'absorber quelques instants. Cela n'empêcha nullement Fortunat de commencer en ces termes :

« J'ai d'abord à vous entretenir de Venise, et ma tâche ne commence pas par la partie la plus aisée. Aucune autre ville de l'Europe ne peut donner une idée de Venise. Quand on la voit pour la première fois, on est étonné du spectacle singulier qu'elle présente. Elle est entièrement bâtie sur pilotis, dans les lagunes qui sont une espèce de lac séparé de la mer par des bancs de sable, et se compose de plus de cent trente îles, grandes et petites, très rapprochées les unes des autres,

séparées par des canaux et réunies par plus de trois cents ponts dont quelques-uns sont assez beaux. L'inconvénient de la plupart de ces ponts, c'est que, n'ayant qu'une seule arche et étant sans parapet, les étrangers qui auraient quelques courses à faire pendant la nuit seraient exposés à tomber dans l'eau, à moins de prendre beaucoup de précautions.

» Le plus beau de ces ponts est sans contredit celui du Rialto. Il est formé d'une seule arche qui a quatre-vingt-neuf pieds d'ouverture sur vingt-quatre de hauteur. Le Rialto est d'une forme et dans une situation extrêmement pittoresque. Il est composé de gros blocs de marbre ou de pierre d'Istrie. Les extrémités viennent hardiment reposer sur de fortes culées où sont sculptées quatre figures en bas-relief; d'un côté la Vierge et l'ange Gabriel; de l'autre saint Marc et saint Théodore.

» D'un autre côté les rues, quoique assez propres et pavées de pierres, sont très étroites, parce qu'on a eu besoin de ménager le terrain; aussi les boutiques et les appartements du premier étage sont en général fort obscurs. Les divers détours, qui résultent d'un si grand nombre de rues, font de Venise une espèce de labyrinthe dans lequel un étranger ne peut faire deux pas sans guide. Malgré ces défauts, il y a quelque chose de grand et d'imposant dans la structure singulière de cette ville; il semblerait qu'elle sorte du fond des eaux.

» Ainsi bâtie, Venise ne reçoit et ne peut rece-

voir dans son enceinte ni chevaux ni voitures. Tout le service se fait par le moyen de canaux qui sont sillonnés en tous sens et à toute heure par une infinité de gondoles qui abordent tout près des maisons. Ces canaux, lorsqu'ils sont bordés de quais, forment des rues fort agréables et d'un aspect opulent. Le canal *Grande*, comme on dit dans la langue du pays, partage la ville en deux parties presque égales et ressemble à une très belle rivière; de superbes palais s'élèvent de chaque côté sur ses bords. Ces édifices, construits presque tous sous la direction du célèbre Palladio, sont dans le goût des monuments de l'architecture grecque antique; chacun de leurs étages est soutenu par des colonnes d'un ordre différent. Quoique tous ces palais sortent de l'eau, ils sont cependant de la plus grande solidité. On assure que c'est parce que les pilotis, d'ailleurs enfoncés très profondément, sont conservés par une sorte de gluten qui est le produit du dépôt des eaux de la mer.

» Venise, dans une pareille position, semblerait exposée à chaque instant à être submergée par les eaux de la mer qui l'environne; mais elle est préservée du fléau de l'inondation par un banc de sable situé à quelque distance de la ville, et aussi par une langue de terre qui sépare les lagunes d'avec la pleine mer, et que l'on a garnie d'un long et très gros mur en pierre d'Istrie, qui s'étend presque à deux lieues. Ce mur est un ouvrage

digne des Romains de l'antiquité. On appelle cet endroit le *Lido di Palestrina.*

» La place de Saint-Marc à Venise fut le premier objet de notre curiosité en entrant dans cette ville. Il est vrai de dire que cette place mérite bien cet empressement, tant par sa beauté que par la singularité et la diversité des objets qu'elle offre aux regards. Elle est beaucoup plus longue que large et formée par trois corps de bâtiments. L'intérieur de cette place est pavé de grandes dalles d'une pierre graniteuse piquetée, avec des intervalles remplis de pierre d'Istrie d'un grain très dur. Les édifices à gauche de la place réunissent tous les ordres d'architecture, soit ancienne, soit moderne. La tour du Campanile ou clocher est si haute que l'on prétend qu'elle dépasse en élévation les tours de Vienne et de Strasbourg. Ce qui donne lieu à la surprise, c'est que cet édifice n'ait jamais dévié de sa ligne perpendiculaire, quoiqu'il ait ses fondations dans un sol vaseux et qu'il ne soit affermi que par des pilotis. Toute cette construction, commencée en 888 (je me rappelle cette date à cause des trois 8), a été l'ouvrage de plusieurs siècles. Elle est en briques recouvertes en pierres; la tour est cannelée dans toute sa hauteur et finit en arcades soutenues par des colonnettes de marbre. Au-dessus de cette partie est un balcon qui règne à l'entour. Là s'élève une pyramide dont la base est ornée de sculptures. De ce balcon, où nous avons eu la

permission de monter tous les trois, on jouit de la vue la plus délicieuse, surtout lorsque le ciel est serein; alors une nuance de bleu barbeau, souvent teinte de nuages argentins, se marie agréablement à l'horizon avec le vert des eaux de la mer. De ce point élevé, on a sous ses pieds toute la ville, les places, les canaux, les palais, les gondoles et les vaisseaux qui font route de tous côtés. Les lagunes forment le cadre de ce premier tableau; puis, plus loin, se développent, comme de vastes amphithéâtres, les montagnes du Tyrol, celles de la Dalmatie, de l'Istrie, qui dominent les vastes plaines du Padouan et celles de la Lombardie.

» Sur une place voisine, qu'on appelle la Piazzetta, s'élèvent deux colonnes de granit très hautes et distantes l'une de l'autre d'une trentaine de pas. Au sommet d'une de ces colonnes figure le fameux lion de Saint-Marc, emblème national et public de l'ancienne puissance de la république de Venise. Notre père s'est rappelé avoir vu ce lion de Saint-Marc, il y a environ 20 ans, sur l'esplanade des Invalides à Paris. Il avait été transporté là comme trophée de nos conquêtes en Italie.

» L'église de Saint-Marc est près de là. C'est une masse de bâtiments calqués sur le modèle de toutes les églises anciennes. Il y a dans la construction du vestibule ou portique un mélange gothique et grec qui se retrouve dans l'intérieur,

Cinq arcs formant voûte et ornés de deux rangs de colonnettes, dont huit de porphyre, frappent d'abord les regards. Au-dessus règne une galerie avec balustrade; puis s'élèvent cinq autres arcs, mais à plein cintre, soutenus par d'autres colonnettes de porphyre. Sur ces arcs, on distingue des mosaïques, des guirlandes, des sculptures et des statues de prophètes. Au plus haut de l'arc du milieu est un saint Marc, accompagné d'un lion en bronze doré; au bas, les fameux chevaux, aussi de bronze, que l'on dit être l'ouvrage d'un artiste de l'antiquité, et qui furent amenés à Paris, sous l'empereur Napoléon, pour orner l'arc de triomphe du Carrousel. Ils étaient attelés au char doré qu'on voit sur la plate-forme de cet arc de triomphe. L'invasion étrangère en France reprit ces chevaux précieux et les reconduisit à Venise, d'où on les avait enlevés.

» Sur la cime de tout l'édifice se prolongent cinq dômes couronnés de croix grecques; ils répondent aux coupoles de l'intérieur, revêtues de mosaïques sur un fond d'or. La seconde partie de l'église est la nef, où l'on entre par cinq portes d'airain ornées de bas-reliefs. Il y a trois chaires octogones dans l'église. C'est dans l'une d'elles, qu'on appelle *bigonzo*, que paraissait autrefois le doge ou chef de la république pour se montrer au peuple après son élection.

» Pour en finir sur l'église Saint-Marc, je dirai qu'elle est d'une richesse surprenante. Les mar-

bres les plus délicats et les plus rares, l'argent, l'or, les pierreries précieuses, les diamants y brillent de toutes parts. On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître qu'il y a dans cette église prodigalité d'ornements.

» Sur la même place de Saint-Marc s'élève aussi le palais ducal, où résidait le doge et où se tenaient tous les conseils. C'est un vaste édifice qui, bien que gothique, ne manque pas de magnificence. On y entre par huit portes, dont quatre sur le canal, deux dans l'église, une sur la grande place et l'autre sur la *Piazetta* ou petite place. Il est environné de portiques ouverts, soutenus par des colonnes de marbre. La porte principale conduit à une grande cour dans laquelle nous avons admiré plusieurs bas-reliefs et quelques statues antiques de marbre. Après avoir monté l'*escalier des géants*, qu'on appelle ainsi parce qu'il a pour principal ornement les statues de Mars et de Neptune de grandeur colossale, on entre dans de vastes galeries où l'on voit, de distance en distance, des figures de lion à gueules ouvertes, où, sous l'ancienne république, chacun pouvait mettre des dénonciations anonymes contre tout citoyen; c'était l'une des choses les plus redoutables du gouvernement établi alors à Venise. Les diverses galeries mènent à des salles qui portent chacune un nom analogue à leur destination, et sont décorées en général d'nne prodigieuse quantité de tableaux des plus habiles maîtres.

»Nous nous retrouverions encore sur cette verte pelouse demain au lever de l'aurore, si j'entreprenais de dénombrer tous les chefs-d'œuvre que renferme Venise : superbes façades, tableaux de prix, groupes en marbre, tombeaux, statues, enfin tout ce que l'architecture, la sculpture et la peinture ont produit de plus admirable.

» Pourtant je ne dois pas passer sous silence l'arsenal, reste précieux d'une grande puissance; il occupe une île située à la partie orientale de Venise. C'est une enceinte fortifiée d'environ trois cents toises de longueur, et destinée à contenir l'artillerie et les vaisseaux. On y voyait autrefois jusqu'à deux mille cinq cents ouvriers occupés à la construction. Là étaient rassemblés tous les éléments d'une marine redoutable : chantiers, bassins, ateliers pour les cordages et voiles, fonte de canons et fabrique d'armes pour cinquante mille hommes. Une porte donnant sur la mer sert à l'entrée et à la sortie des vaisseaux, et deux tours carrées défendent cette porte. Au milieu de l'arsenal s'élève une haute tour où l'on plaçait les sentinelles.

» Les juifs, qui sont assez nombreux à Venise, habitent un quartier à part, qu'on appelle le *Ghetto*. Ils y ont leurs synagogues, et font, comme presque partout, un commerce fort étendu. Leur quartier est toujours fermé pendant la nuit.

» J'appellerai maintenant votre attention sur un sujet d'une autre nature. Ce sont les *puits* et

les *plombs* de Venise, qui ont été cités si souvent. Nous ne les avons pas visités; cela eût exigé trop de formalités : mais des Vénitiens bien informés nous en ont parlé d'une manière digne de foi. Les puits étaient vraiment des cachots infects où on ne tardait pas à tomber malade, si on y séjournait quelque temps. Pour arriver dans ces prisons éternelles, il fallait passer par le sinistre *Pont-des-Soupirs*. Les *plombs*, où de nos jours a gémi le poète Silvio Pellico, étaient la partie la plus élevée du palais ducal, dont la couverture est en plomb, et dans laquelle les détenus subissaient leur peine, sans que jamais la santé d'un seul, même après une réclusion de dix ans, ait été altérée par le fait seul du séjour sous ces plombs. Il y avait, dit-on, un courant d'air suffisant pour corriger l'effet de la chaleur. Enfin, on nous assure que ces terribles plombs sont aujourd'hui des appartements fort agréables, et qu'un président du tribunal d'appel de Venise disait, après les avoir occupés, qu'il souhaitait à beaucoup de particuliers de n'être jamais plus incommodément logés. Il paraît qu'il en est ainsi de nos jours; mais si autrefois, sous les premiers inquisiteurs, on confinait un condamné sans air sous ces plombs, il est très présumable qu'il y trouvait la mort en aussi peu de temps que dans les *puits*,

» Je n'ai rien à vous dire des théâtres, si ce n'est qu'après Naples, Venise est l'endroit de l'Italie où la musique est la meilleure; ni du car-

naval, qui était autrefois, dit-on, la fête la plus brillante et la plus bruyante du pays; mais le changement de gouvernement, en plaçant Venise sous la domination autrichienne, a bien changé, par contre-coup, la physionomie du carnaval vénitien; avec la liberté s'est envolée la gaîté qui présidait du temps de la république, à cette fête en quelque sorte nationale.

» Un des véritables plaisirs de Venise, c'est la promenade en gondole, au clair de la lune, sur l'Adriatique. Quelquefois on fait de la musique sur ces légères embarcations, et les concerts des voix et des instruments s'élèvent comme des parfums dans les airs. Lorsqu'une sérénade se fait entendre dans une barque, les autres gondoles ne sont pas longtemps à la rejoindre; il en vient d'abord une, puis une seconde, puis une autre, enfin toutes celles qui humaient le frais dans les canaux voisins. Même les gondoliers dont les barques sont vacantes, se mettent à cingler vers l'esquif mélodieux en criant : *Musica! musica!* d'un air aussi affamé que les Israélites appelant la manne dans le désert. En moins de dix minutes, une flottille se forme autour des musiciens; toutes les rames font silence, et les barques se laissent couler au gré de l'eau. Tantôt un hautbois soupire si doucement, que chacun retient sa respiration, de peur d'interrompre sa plainte mélancolique. Tantôt un violon se met à pleurer d'une voix si triste et avec un frémissement tellement sympathique, que, sans

y penser, on laisse couler ses larmes. Puis la harpe fait entendre des sons harmonieux qui semblent descendre du ciel et promettre aux âmes souffrantes sur la terre toutes les consolations et les caresses des anges. Ou bien le cor arrive, comme du fond des bois, et chacun se sent transporté en entendant ses joyeuses fanfares. Enfin tous ces instruments viennent à se marier ensemble, et leur passage semble laisser dans l'air une chaleur magique qui charme et qui attire.

» Cette symphonie nocturne, presque aérienne, est d'un effet que mes expressions ne pourraient jamais rendre. C'est d'ailleurs un coup d'œil fait pour réaliser les plus beaux rêves, que cette file de gondoles silencieuses que le zéphir pousse doucement sur le vaste et magnifique canal de Venise. Au son des plus suaves, des plus ravissants motifs des opéras en vogue, chaque ondulation de l'eau, chaque léger bondissement des rames, semble répondre avec affection au sentiment de chaque phrase musicale. Debout sur la poupe, les gondoliers, dans leur attitude hardie, se dessinent dans l'air bleu comme de légers spectres noirs derrière les groupes des promeneurs qu'ils conduisent. Si la lune alors éclaire ce tableau fantastique, en s'élevant peu à peu sous la voûte étoilée, elle a aussi l'air d'écouter et d'aimer cette musique délicieuse. A droite et à gauche du canal, les palais, les uns plongés dans une mystérieuse obscurité, les autres étincelants des reflets argentés de

l'astre des nuits, prêtent les pompes de leurs magnifiques décorations à cette scène déjà si ravissante. Cette file immense de constructions féeriques, que n'éclaire pas d'autre lumière que celle des astres, a un aspect de solitude, de repos et d'immobilité qui parle à l'âme. Les minces statues qui se dressent par centaines dans le ciel, semblent des génies mystérieux chargés de protéger cette muette cité.

» Mais je m'aperçois que je me laisse aller un peu trop à retracer mes impressions : revenons au positif. Avec de semblables moyens d'enchantement, on conçoit que Venise ait pu produire une foule de grands artistes. Sous le rapport de la peinture, elle n'a, dit-on, rien à désirer; son école passe pour l'emporter sur les autres par le coloris et la force de l'imagination. Les chefs de cette école sont le Titien, le plus parfait coloriste que l'on puisse citer; le Tintoret, qui étonne par l'enthousiasme de son génie; Paul Véronèse, si remarquable par la belle ordonnance de ses tableaux, par l'ingénieux enchaînement de ses groupes, par la science avec laquelle il distribue la lumière dans ses compositions. Quant à la sculpture, le nom d'Antonio Canova, dont les chefs-d'œuvre font l'ornement de tous les musées de l'Europe, doit satisfaire la fierté vénitienne. Cet habile statuaire était né à Possagno dans les états de Venise.

» Voilà ce qui m'a le plus frappé pendant notre séjour à Venise. Je crois bien n'avoir rien omis

d'essentiel, soit quant aux monuments, soit pour ce qui concerne le site de cette ville singulière, soit pour les principaux usages qui la distinguent. Maintenant je vais passer à d'autres sujets.

— Un moment, un moment! interrompit Ernest, qui, depuis quelques instants, avait pris place sur le gazon à côté de son frère. Il me semble que tu as traité un peu trop rapidement l'article des gondoles et des gondoliers, qui jouent le rôle le plus piquant à Venise. Permets-moi d'ajouter ici un petit supplément qui n'est pas sans intérêt.

— Eh bien! mon ami, dit aussitôt M. Richard, puisque tu as si bonne volonté, réserve cela pour demain au soir, lorsque nous serons revenus de nos excursions dans cette ville; nous aurons le plus grand plaisir à t'entendre; mais aujourd'hui, la soirée s'avance, le vent fraîchit, ta maman pourrait être incommodée. Tu dois d'ailleurs avoir autant besoin de repos que nous, si demain tu veux être gaillard et dispos. »

En même temps, M. et Mme Richard se levant donnèrent le signal de la retraite. Hortense, qui aurait pourtant bien voulu entendre encore parler de la belle Venise, se résigna de bonne grâce, quoiqu'elle n'eût pas envie de dormir, et tous ensemble, bras dessus bras dessous, reprirent le chemin de la maison.

CHAPITRE VII.

Gondoliers de Venise. — Ferrare; tombeau de l'Arioste et prison du Tasse. — Bologne. — La Fontaine du Géant. — Les deux tours inclinées. — Bologne, patrie d'une foule d'hommes célèbres. — Ravenne; tombeau du Dante. — Imola. — Forli. — Césène. — Rimini. — République de Saint-Marin.

Le lendemain, après le dîner, toute la famille se rendit au jardin et prit position sur la jolie pelouse. Dès qu'Ernest en eut obtenu la permission, il commença en ces termes le récit qu'il avait promis la veille.

« Une race qui mérite particulièrement l'attention du voyageur à Venise, c'est celle des gondoliers. On dit qu'ils ont bien dégénéré, qu'ils ne conservent plus, sous leurs vestes de drap et leurs chapeaux ronds, la moindre trace de l'élégance qu'ils avaient aux temps merveilleux de la république. C'est possible; mais on retrouve encore chez eux cet esprit incisif, pénétrant et subtil, qui les distinguait autrefois. Ils sont d'une finesse mielleuse qui cache une causticité mordante et même de l'astuce. La prudence est toujours le caractère général des gondoliers. Chez eux on se querelle beaucoup plus souvent qu'on ne se bat. Ils sont forts pour s'injurier, mais il est bien rare

qu'ils en viennent aux mains. Que deux barques se rencontrent et se heurtent à l'angle d'un mur, par la maladresse ou l'inattention de ceux qui la conduisent, les deux gondoliers attendent en silence le choc qu'il n'est plus temps d'éviter. Leur premier regard est pour la barque; quand ils se sont assurés l'un et l'autre de ne s'être point endommagés, alors ils commencent à se toiser, pendant que les barques se détachent et se séparent, et la discussion commence de la manière la plus amusante. Nous avons eu maintes fois le plaisir d'observer ce curieux manége. C'est d'abord une kyrielle d'injures plus piquantes les unes que les autres. A mesure que les champions s'éloignent l'un de l'autre, la discussion s'anime et va toujours en croissant. Quand ils ont mis un ou deux ponts entre eux, les menaces commencent.

Les gondoliers au service des particuliers portent dans la belle saison des vestes rondes de toile anglaise imprimée, à grands ramages de diverses couleurs. Le costume d'un gondolier élégant se compose d'une veste fond blanc à dessins perses, d'un pantalon blanc, d'un ceinturon rouge ou bleu, et d'un bonnet de velours noir dont le gland de soie retombe sur l'oreille. Les jeunes gens du bon ton endossent quelquefois ce costume, et se donnent le divertissement de conduire une petite barque sur les canaux; nous avons vu de ces élégants venir sillonner le canal au bas de la maison que nous habitions; ils naviguaient avec une ra-

pidité prodigieuse. Il y a de ces dilettanti qui porteraient un défi aux plus habiles gondoliers de profession. Ils lancent leur esquif comme une flèche; un cavalier bien monté ne pourrait les suivre sur un rivage parallèle. Leur grand tour de force est de lancer la barque à pleines rames, de l'amener jusqu'à l'angle d'un pont, et de s'arrêter là tout à coup au moment où la proue va toucher le but. C'est un jeu adroit et courageux, dans lequel le gondolier, en équilibre sur la pointe de sa mince barque, semble à chaque instant près de se briser avec elle, et vingt fois dans un quart d'heure triomphe du danger.

Le gondolier de profession ne possède que son pantalon, sa chemise et sa pipe, quelquefois un petit caniche noir qui nage à côté de la gondole avec l'agilité d'un poisson. Le gondolier porte la madone de son canal, ou *traguet*, tatouée sur la poitrine avec une aiguille rouge et de la poudre à canon. Il a son patron sur un bras, et sa patronne sur l'autre. Le premier venu ne peut point lui commander à toute heure de nuit et de jour, comme à nos cochers de fiacre. Il ne reconnaît qu'une autorité, celle du chef de son traguet, simple batelier comme lui, mais élu par un libre vote approuvé par la police. Quand il n'est pas de service au traguet, le gondolier gagne librement sa journée, et quand une ou deux courses lui ont assuré de quoi manger et fumer jusqu'au lendemain, il s'endort, le ventre au soleil, sans se soucier de

ce qui pourrait survenir. Souple, flatteur et mendiant à jeun, il se moque de celui qui lui marchande son salaire comme de celui qui le paie généreusement. En général ces gondoliers sont ivrognes, bavards et familiers; ils sont honnêtes et respectent scrupuleusement un foulard, un parapluie appartenant à leurs pratiques, aussi bien que tout paquet scellé, que toute bouteille cachetée; mais si vous laissez à leur portée quelque bouteille entamée ou du tabac, ils ne peuvent résister à la tentation et deviennent ce que nous appelons *chipeurs;* ils se mettront à boire votre vin et à fumer votre tabac avec la tranquillité d'un homme à qui sa conscience ne reproche rien. En vérité, ce sont de drôles de gaillards que ces gondoliers de Venise, et ils ne sont pas une des moindres curiosités de cette ville. C'est pourquoi j'ai cru devoir ajouter ces particularités au récit de Fortunat, qui, pour tout le reste, m'a semblé de la plus intéressante exactitude. A présent, je le prie de reprendre la parole dont il se sert si convenablement.

— Ernest, tu t'en tires assez bien toi-même, ce me semble, répondit aussitôt Fortunat; et si tu veux continuer sur le même ton, je m'estimerai heureux de t'avoir pour suppléant et d'être ton auditeur.

— Oh! mon cher Fortunat, répondit Ernest, cela ne ferait plus mon compte. J'ai pu m'engager à parler gondoles et gondoliers, parce que, ayant



Le Pont du Rialto à Venise.

Pag. 120.

beaucoup jasé, beaucoup questionné sur ce sujet, je me sentais capable de glaner encore quelque chose après toi; mais, pour ce qui est de la géographie, pour ce qui est de l'histoire et de la chronologie, ce sont des domaines qui t'appartiennent, et je ne veux pas m'exposer témérairement à m'y égarer. En bon frère, épargne-moi cette confusion, et charge-toi de retracer ici l'itinéraire que nous avons suivi jusqu'à Florence. Parle, je suis tout oreille.

— Très bien, Ernest, très bien, mon ami dit Mme Richard en lui adressant un regard où se peignait la satisfaction. Je ne doute pas que tu n'eusses encore, comme tout à l'heure, le don de nous intéresser; mais il est toujours louable d'être modeste et de rendre sincèrement hommage au mérite des autres. Allons, Fortunat, nous t'attendons.

— Vos éloges, ma chère maman, répartit Fortunat, me causent quelque embarras. Plus que personne, je sens toute mon insuffisance; mais du moins j'ai de la bonne volonté, et je vais en faire preuve.

« A notre départ de Venise, nous prîmes la direction de Rovigo, petite ville située sur une des branches de l'Adige, et bâtie sur les ruines de l'ancienne Adria. Les chemins sont assez mauvais dans cette localité, mais on est dédommagé par le beau spectacle qu'offre la campagne environnante, où la force de la végétation est telle, qu'on ne

peut concevoir les phénomènes qu'elle produit dans cette contrée. De Rovigo, une route de treize lieues, dans laquelle il nous a fallu passer le Pô dans une barque, nous a conduits à Ferrare.

» Cette ville, dont la fondation remonte au ve siècle, fut l'une des plus belles et des plus florissantes villes de l'Italie. Le poète Arioste en a fait dans ses vers le plus brillant éloge; mais aujourd'hui il ne reste à Ferrare que des vestiges de sa magnificence, de sa population et de son commerce. La population de cette ville, qui, dit-on, était de cent mille habitants, est actuellement réduite de plus des trois quarts. La domination des ducs de la maison d'Este fut longtemps la principale cause de la prospérité de Ferrare, parce que ces princes aimaient et protégeaient les beaux-arts et encourageaient libéralement l'agriculture, art si utile aux peuples.

» Les édifices publics et particuliers de Ferrare sont beaux, les rues droites et larges, surtout celle de Saint-Benoît, qui a mille toises de longueur. Les églises possèdent des peintures du Guerchin, de l'Espagnolet, de Bononi, de Benedetto di Garafolo.

» Au milieu de la ville est un château, ancienne résidence des ducs de Ferrare; il est entouré d'eau et flanqué de quatre grosses tours. Près de ce château est le palais des nobles, au devant duquel s'élèvent deux statues de bronze sur des colonnes très hautes. Ces statues représentent deux ducs de

Ferrare. Ferrare est encore rempli de souvenirs poétiques. C'est à Ferrare qu'est le tombeau de l'Arioste, dont Reggio de Modène était la patrie. Ce tombeau est dans l'église du couvent des bénédictins. On conserve aussi dans cette ville une chaise et une écritoire de cet ingénieux poète. Ce fut à Ferrare que le Tasse, illustre poète, natif de Sorrente dans le royaume de Naples, éprouva les cruelles infortunes qui causèrent son trépas. Le duc Alphonse, qu'il avait immortalisé dans sa *Jérusalem délivrée,* le tint longtemps enfermé comme fou dans l'hôpital Sainte-Anne. La santé du poète acheva de se ruiner dans cette prison ; il ne traîna plus dès-lors qu'une vie triste et languissante, et mourut en arrivant à Rome où le souverain pontife Clément VIII, lui préparait un triomphe solennel. On nous a montré aussi à Ferrare la maison qui avait autrefois appartenu au poète Guarini, qui, en qualité de secrétaire d'Alphonse II, duc de Ferrare, fut chargé de plusieurs missions dans différentes cours de l'Europe. Ce fut dans cette maison que fut représentée pour la première fois la fameuse pastorale *il Pastor fido* (le berger fidèle), dont les beautés fines et délicates contrebalancèrent les défauts choquants. Guarini était né à Ferrare, qui est également la patrie du célèbre cardinal Bentivoglio et de Riccoboni, renommé comme acteur et comme auteur.

» Comme dans notre tournée nous avions déjà vu Modène, nous laissâmes cette ville à notre

droite et poussâmes directement vers Bologne, qui n'est qu'à dix lieues de Ferrare, et où nous nous rendîmes par la nouvelle route, qui est magnifique, surtout à mesure que l'on approche de Bologne. Alors le sol commence à s'élever au-dessus du niveau de la mer, et la campagne offre tous les signes de la plus heureuse fécondité. Là le saule, l'aulne, le frêne bordent des champs chargés d'épis et de gras pâturages ; là des troupeaux d'une superbe venue paissent l'herbe des prairies ; plus loin des maïs élèvent jusqu'à vingt palmes (1) leurs têtes orangées. Plus loin, de longs alignements de pastèques et de melons couvrent la terre de leurs beaux fruits, et la vigne marie son feuillage et ses grappes d'une couleur purpurine à la plupart des arbres qui concourent à la beauté et à la richesse du territoire bolonais.

» Bologne s'étend au pied de l'Apennin et à peu de distance du Reno. C'est une des plus anciennes villes de l'Italie, et elle en fut longtemps l'une des plus considérables. Elle a une demi-lieue de diamètre et compte soixante-douze mille habitants. On y peut entrer par douze portes, qui aboutissent à autant de rues très belles, dont les maisons sont bâties ou revêtues de pierres de taille, avec des portiques à arcades, de sorte que l'on peut parcourir la ville à pied sec, sans avoir

(1) La palme est une mesure dont on se sert communément en Italie; elle est de huit pouces trois lignes et demie; c'est à peu près l'étendue de la main.

à craindre les injures du temps ni les voitures.

» Bologne est une des villes d'Italie les plus riches en tableaux et en statues; ces objets d'art ornent deux cents églises environ, dont quelques-unes sont d'une très belle architecture. Le palais de la seigneurie *(Palazzo publico)*, où siégent les différents tribunaux, a son entrée principale sur la grande place. Ce palais est très vaste et magnifiquement orné. On voit sur la porte deux statues, l'une de Boniface VII et l'autre de Grégoire XIII; le buste du pape Benoît XIV est au-dessus du grand escalier. Bologne fait partie des États de l'Église.

» En face de la porte d'entrée du palais dont je viens de parler, est la fontaine du Géant, décorée par Jean de Bologne, et l'une des plus belles d'Italie.

» L'université de Bologne fait époque dans l'histoire du renouvellement ou plutôt de la renaissance des études; fondée au v[e] siècle par l'empereur Théodose, elle reçut encore un nouveau lustre de la protection de Charlemagne. On y enseignait toutes les sciences; les jeunes gens y accouraient de tous les points de l'Europe, et l'on y compta jusqu'à douze mille étudiants. Le bâtiment est vaste et orné de peintures à fresque. Le théâtre anatomique est parfaitement disposé, et les connaisseurs y admirent deux figures en bois qui représentent deux écorchés et sont regardées comme des chefs-d'œuvre.

» La curiosité la plus extraordinaire de la ville de Bologne, celle que nous avons voulu voir avant toute autre chose, ce sont deux tours qui semblent sur le point de tomber l'une sur l'autre, et qui sont ainsi depuis des siècles. La moins haute, que l'on nomme la Garisende, a cent trente pieds romains; on lui a donné ce nom du noble Bolonais qui la fit construire. Cette tour a une inclinaison extérieure de neuf pieds, tandis que l'inclinaison intérieure est d'un seul pied. Cette tour est bâtie à côté de la tour des Asinelli, qui a trois cent soixante-seize pieds de hauteur. On y arrive par quatre cent quarante-quatre marches, après lesquelles on rencontre un escalier de bois qui s'élève en spirale. Au haut de l'escalier on trouve une cloche qu'on ne met en branle que dans les plus grands dangers ou à l'occasion de quelques cérémonies extraordinaires; ces deux tours, penchant ainsi hors de leur aplomb, sont vraiment effrayantes à voir, quelle que soit d'ailleurs leur solidité. J'aurai occasion de reparler de ces sortes d'inclinaisons lorsque je mentionnerai un phénomène à peu près semblable que nous avons vu à Pise.

» Peu de villes ont plus que Bologne à se glorifier d'avoir vu naître des hommes distingués. Cinq papes, dont Benoît XIV, sont nés dans ses murs, ainsi que cent cardinaux. Au nombre de ses plus illustres enfants, on compte le grand naturaliste Aldrovandi, Malpighi, anatomiste et physicien du premier ordre, l'habile mathématicien

Scipion Ferraro, Manfredi, à la fois poète, astronome et ingénieur. Le nombre des artistes habiles nés à Bologne est très considérable; il serait même assez difficile de les nommer tous sans en omettre aucun; je m'en tiendrai aux plus renommés. Ce sont d'abord les trois Carrache, Louis, Augustin et Annibal; le premier, peintre savant et gracieux; le second, homme de génie, dessinateur pur, bon coloriste; enfin le troisième, supérieur aux deux autres, et familier avec les plus sublimes beautés de son art. Après ce trio admirable, viennent l'Albane, dont tous les tableaux ont un charme et une grâce qui sont en quelque sorte devenus proverbes; le Guide, qui a excellé dans tous les genres de peinture; le Dominiquin, qui eut peu de rivaux pour la vérité de l'expression, et le Guerchin, dont le pinceau est plein de noblesse et de fierté.

» De Bologne à Ravenne la distance est peu considérable. Cette dernière ville est d'une haute antiquité. Elle est dans le voisinage d'une petite rivière et à deux lieues de la mer; son port était autrefois un des meilleurs de la mer Adriatique. Aux VIIe et VIIIe siècles, Ravenne fut la résidence des exarques, qui gouvernaient pour les empereurs d'Orient. Elle était alors une des villes les plus florissantes de l'Europe. Mais la mer s'étant retirée et l'ayant privée de son port, elle se vit déchoir de son antique splendeur, et les révolutions l'achevèrent. Quand elle fut mise sous la dépen-

dance du pape, elle était à demi ruinée et presque entièrement dépeuplée.

» Ravenne a conservé plusieurs monuments qui attestent son ancienne grandeur. Sa cathédrale, où se trouvent quatre rangs de colonnes de marbre de l'Archipel, est le plus remarquable. Dans la petite rue des Franciscains est le tombeau du Dante Alighieri, célèbre poète du XIII[e] siècle, qui mourut à Ravenne en 1321. Ce tombeau est, pour une imagination poétique, le premier des monuments de Ravenne et l'un des plus illustres tombeaux de la terre. Comme on nous l'a fait remarquer, la dépouille du poète semble, comme lui, avoir eu ses catastrophes. Environ deux années après la mort de ce grand homme, qui était exilé de Florence, sa patrie, Guido de Polenta, qui lui avait offert généreusement un asile et décerné de pompeuses funérailles, ayant été chassé de Ravenne, le corps du Dante faillit être déterré de l'église des frères mineurs. Cent soixante ans s'écoulèrent jusqu'au moment où le podestat de Ravenne, Bernard Bembo, lui fit élever un mausolée au nom de la république de Venise. Ce monument, qui tombait en ruines, a été rebâti dans l'état actuel, il y a un peu plus d'un demi siècle, par le cardinal Valenti Gonzaga. Il est fâcheux, pour la ville de Florence, qu'elle ait tardé plus de cinq cents ans à élever une sorte de monument expiatoire à celui qui fut sa première gloire et dont le nom brillera toujours du même éclat.

» Je ne vous parlerai pas d'Imola, que nous avons laissée de côté, et qui d'ailleurs n'est tristement renommée que par le souvenir des horreurs qu'y exerça le cruel César Borgia. Il n'en a pas été de même de Faenza, une des plus belles villes de la Romagne, et que nous avons voulu au moins traverser. Vous savez, ou vous ne savez pas, que cette ville est en quelque sorte célèbre dans toute l'Italie à cause de la belle vaisselle en terre cuite qu'on y fabrique, et à laquelle on donne chez nous le nom de faïence. Ce fut, raconte-t-on, un Italien qui, se trouvant à Nevers, et voyant de la terre propre à faire de la même vaisselle, y établit la première faïencerie qu'il y ait eu en France. Faenza, ville industrieuse, commerçante et située dans une campagne fertile, est la patrie du célèbre mathématicien Torricelli, qu'on peut regarder comme le véritable inventeur du baromètre, instrument si utile à la physique et à l'astronomie.

» Puis nous allâmes à Forli, jolie ville dont tous les environs sont plantés d'oliviers, et qui fut la patrie du poète latin Cornélius Gallus et du célèbre anatomiste Morgagni. A quatre lieues plus loin nous rencontrâmes Césène, où passe le Savio sous un superbe pont construit dans ces derniers temps.

» Césène est bâtie sur un terrain inégal au pied d'une haute montagne. La grande place est décorée d'une fontaine qui jette une prodigieuse quantité d'eau. Les vins et le chanvre que produit le ter-

ritoire de cette ville font sa principale richesse. A peu de distance de Césène, nous vîmes la petite rivière de Pisatello, qui n'est autre que le célèbre Rubicon d'autrefois. Ce fut sur les bords de cette rivière que Jules César s'arrêta et délibéra s'il devait la traverser pour s'opposer au parti de Pompée. Quand il eut passé sur l'autre rive, il prononça ces paroles conservées par l'histoire : « Le sort en est jeté. » Ces mots renfermaient la destinée de la république de Rome. Le Rubicon était la limite qui séparait l'Italie de la Gaule Cispadane. Ce qui donnait plus d'importance à ce passage, qui n'était rien par lui-même, était la défense que le sénat avait faite, par un décret solennel, à tout général ou officier ramenant quelque troupe, de franchir cette borne sans déposer ses armes et ses étendards, sous peine d'être regardé comme un ennemi de la patrie.

» La route qui conduit de Césène à Rimini est très belle. Les six lieues que nous eûmes à faire ne furent pour nous qu'une agréable promenade. Rimini, ville très ancienne, s'élève au pied de l'Apennin, dans une plaine assez fertile. On y voit des traces d'un ancien port que la mer, en se retirant, a laissé à sec. Le port que cette ville possède aujourd'hui ne peut guère être commode que pour des barques de pêcheurs.

» Si l'on entre à Rimini par la porte Saint-Julien, le premier objet qu'on aperçoit est un pont magnifique construit sous les empereurs Auguste

et Tibère, dans le même lieu où se réunissaient les deux voies consulaires Flaminia et Emilia. A la sortie de la ville par la porte Romaine, on passe sous un arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste. C'est le monument le mieux conservé de tous ceux de cette époque de l'histoire romaine. Il est bâti, ainsi que le pont, d'une pierre blanche de l'Apennin, qui est aussi belle que le marbre. L'ensemble de cet arc de triomphe est d'une riche architecture; on y admire cet air de grandeur et de majesté qui caractérise les ouvrages des anciens. La plupart des églises de Rimini sont revêtues de marbres qu'on a retirés de l'ancien port. La principale de ces églises est bâtie sur les ruines d'un temple de Castor et Pollux. Celle de Saint-François est un bel édifice du xve siècle; elle fut construite sur les dessins d'Alberti, célèbre architecte de Florence, et nous y vîmes des tombeaux, des statues et des bas-reliefs d'un grand prix. Sur la place du marché est un piédestal qu'on dit être la tribune d'où Jules César harangua son armée avant le passage du Rubicon.

» Mon frère et moi nous désirions vivement saluer Pesaro, qui, comme vous savez aussi bien que moi, a vu naître l'Orphée de notre temps, Rossini, l'auteur de *Guillaume Tell*, de *Moïse*, d'*Othello* et d'une foule d'autres chefs-d'œuvre dramatiques; mais cette ville n'a rien offert à notre curiosité.

» Il ne tenait qu'à nous, où plutôt à la volonté

de notre père, d'aller directement à Rome en sortant de Rimini. Nous n'avions qu'à passer par Fano, Ancône, Lorette, Macerata, Tolentino, Foligno. En faisant une soixantaine de lieues, nous arrivions dans la métropole du monde catholique, dans la ville éternelle. Mais cette route, qui ne manque pas d'objets de curiosité, n'est point commode, soit lorsqu'elle côtoie les bords de la mer Adriatique, soit lorsqu'elle traverse les montagnes de l'Apennin. Il nous fallait d'ailleurs, avant d'aller à Rome, explorer la Toscane et Florence que nous avions laissées de côté, et comme le temps ne nous manquait pas, attendu que nous avions bien profité de celui qui s'était écoulé depuis notre départ, notre père décida que nous ferions une espèce de contre-marche, avant de songer à faire notre pèlerinage au tombeau de saint Pierre.

» Nous ignorions, ma bonne mère, continu[a] Fortunat en embrassant Mme Richard, nous ignorions, dis-je, que nous allions nous rapprocher de vous, et avoir le bonheur de vous presser dans nos bras. Sans cela, nous aurions trouvé bien longs et bien ennuyeux tous les circuits, toutes les allées, toutes les venues auxquels nous avons pris tant de plaisir avant de nous rendre dans la capitale de la Toscane. Car nous n'avons songé à faire notre entrée dans Florence qu'après en avoir exploré tous les environs, à peu près comme un général qui, avant de s'emparer d'une place forte, veut examiner et connaître tous les points qui l'entou[rent]

rent, afin d'être assuré de n'avoir point à craindre de surprises. Ce n'est pas que nous ayons exactement obtenu le même résultat, ce dont nous aurions été bien fâchés, je vous le jure; les surprises ne nous ont pas manqué en arrivant dans cette ville, et nous prions Dieu qu'il veuille bien ne nous en ménager que de pareilles.

» Maintenant que nous allons reprendre notre course, suivez-moi; je vais tâcher de vous la rendre la plus rapide et la moins fatigante possible. Faisons halte un moment à Saint-Marin, petite ville que l'on trouve à quatre lieues de Rimini. Cette ville, siége d'une république d'environ cinq mille habitants, est située sur une montagne. Cette montagne et quelques éminences qui l'avoisinent forment toute l'étendue de son territoire qui n'a pas au-delà de deux lieues de diamètre. On fait remonter la fondation de Saint-Marin au IIIe siècle. Un maçon de la Dalmatie, nommé Marin, après avoir travaillé pendant trente ans aux réparations du port de Rimini, se retira sur une montagne pour y vivre dans la solitude. Malgré le soin qu'il prit de cacher les austérités qu'il y pratiquait, le bruit de la sainteté de sa vie se répandit; bientôt il eut des disciples et des imitateurs. Une princesse à qui la montagne appartenait la donna au solitaire Marin en toute propriété, et ce vénérable cénobite y fonda, non un monastère, mais une république dans laquelle il voulait qu'on conciliât les principes de l'Evangile avec les devoirs de la société.

» La petite république de Saint-Marin ne brille point dans les annales des peuples, mais elle s'est conservée depuis quinze siècles au sein de la paix et du bonheur, tandis qu'autour d'elle de grandes villes et de puissants Etats ont subi tous les malheurs qu'entraînent à leur suite les guerres et les révolutions.

» Voici quelques détails sur la situation intérieure de la petite république de Saint-Marin. Son système de gouvernement se compose d'un conseil des soixante qui forme le corps législatif; de deux capitaines qui ont le pouvoir exécutif; d'un conseil de douze magistrats, dont les deux tiers se renouvellent chaque année, et qui est comme un corps intermédiaire entre les capitaines et le conseil des soixante; d'une cour de judicature élue annuellement par le conseil des soixante. L'administration, restreinte à deux lieues de diamètre, ne peut présenter rien de bien important; d'ailleurs elle est réglée sur des principes propres à prévenir tout sujet de plainte et de mécontentement de la part des étrangers limitrophes et des citoyens eux mêmes. L'impôt est toujours réparti avec une équité scrupuleuse, et toujours moins en raison de l'usage et des antécédents que proportionnellement aux besoins publics qui tendent à diminuer d'année en année; il est calculé surtout de manière qu'il n'y ait pas lieu de laisser accumuler la dette de l'Etat au-delà des moyens qu'il peut avoir de l'éteindre. Quant à la milice,

tous les citoyens capables de porter les armes sont déclarés défenseurs des lois, sauf cependant quelques restrictions. Il faut posséder pour combattre. Il y a à Saint-Marin un livre d'or qui contient les noms des patriciens nationaux, c'est-à-dire des nobles, ainsi que des patriciens étrangers qui veulent inscrire le leur. On nous a dit que l'empereur Napoléon avait consenti volontiers à y écrire le sien dans le cours de ses brillantes expéditions en Italie. L'inscription sur ce livre d'or donnait autrefois des priviléges pour entrer dans l'ordre de Malte. Un des principaux revenus du territoire, est la vente des *animali neri*, espèce de petit cochon noir qu'on élève sur les versants de la montagne. Le seul embarras que Saint-Marin éprouve quelquefois est la privation du sel; mais les habitants vont s'en approvisionner à Venise.

» Telle est la plus ancienne république de l'Europe, et aussi la plus petite. Elle ne doit sans doute qu'à son exiguité même cette longue durée. En effet, la sagesse qui la caractérise et qui la rend respectable aux yeux de toutes les puissances à qui elle né saurait porter le moindre ombrage, serait bientôt troublée si son territoire venait à s'étendre progressivement, et sa population à s'accroître en proportion. Que Dieu continue à protéger la petite république de Saint-Marin, en la maintenant telle qu'elle est! C'est le vœu le plus raisonnable qu'on puisse faire en sa faveur.

» Actuellement, nous laisserons sur notre

gauche le duché d'Urbin, province dans laquelle est enclavée la république de Saint-Marin.

— Actuellement, interrompit M. Richard, il est onze heures; nous avons passablement exercé nos jambes aujourd'hui; nous en aurons encore besoin demain; un peu de repos nous est donc à tous nécessaire.

— Eh bien! dit Fortunat, prenons la route de notre chambre à coucher. »

CHAPITRE VIII.

Sienne.— Description des bords de l'Arno.—Pise; son cimetière; sa tour penchée; réflexions sur les causes de cette inclinaison. — Livourne et Lucques. — Pistoie.

Dans la soirée suivante, Fortunat reprit sa narration où il l'avait laissée :

« Commençons à présent à tourner autour de Florence. Il nous faut escalader la ville de Sienne, qui est située sur la cime d'une montagne environnée de collines sur lesquelles on dirait qu'elle s'appuie. Elle est exposée à tous les vents qui chassent les exhalaisons de la terre que lui envoient les marécages de Saturna. La ville a environ cinq milles de circuit. Parmi les monuments qu'on s'arrête à regarder, on distingue surtout la tour de

Mangia, haute de deux cent soixante-dix pieds. Elle fut construite dans le XIVe siècle pour servir d'horloge; près de cette tour est le palais de justice, isolé, bâti en pierre au premier étage, et complété pour le reste par la brique. La cathédrale, bâtie en marbre noir, est pavée en mosaïque; la place *del Campo;* une bibliothèque peinte à fresque, par Raphaël; le palais *dei Signori;* un hôtel de ville gothique, la citadelle, de charmantes promenades, font, tout ensemble, de Sienne une ville fort curieuse à voir et très agréable à habiter. Cette ville était le siége d'une république, comme la plupart des villes importantes d'Italie. Son territoire forme la Toscane méridionale.

» Je voudrais vous peindre les bords de l'Arno, tels qu'ils sont réellement; je vous ferais un tableau ravissant. Au surplus, il vous sera facile de suppléer à mon impuissance; ne connaissez-vous pas déjà Florence, qui occupe le centre de ce superbe bassin arrosé par l'Arno? Ce fleuve, qui prend sa source dans les Apennins, traverse la partie la plus productive et la plus agréable du territoire de la Toscane. Les bourgs répandus çà et là, le long de son cours, ont un caractère de grandeur et une élégance de formes qu'on ne trouve point ailleurs. Sur ces rives enchantées, on voit, par essaims, de jeunes paysannes revêtues de linge blanc comme la neige et d'un corset de soie, la tête couverte d'un chapeau de paille orné de fleurs des champs. La principale occupation de ces villageoises est de

tresser ces nattes délicates dont on fait les chapeaux de paille de Florence, et qui sont une des grandes richesses du pays. Chaque jeune fille se procure pour quelques sous la paille dont elle a besoin; elle s'applique à tresser aussi fin que possible, et vend elle-même, et à son profit, les nattes, fruit de son adresse et de son travail industrieux; l'argent qu'elle en retire forme à la longue sa dot. Le père de famille n'exige des femmes de sa maison qu'une certaine portion des travaux rustiques, que celles-ci font faire par des hommes de la montagne qu'elles paient sur le produit de leurs nattes. Elles gagnent trois fois davantage à tresser leur paille, et de plus, comme la coquetterie est assez naturelle à toutes les conditions, elles ont aussi le plaisir de conserver à leur teint sa fraîcheur, et à leurs doigts l'agilité qu'exige la finesse de leur travail. On prendrait ces villageoises élégantes pour des bergères de comédie, plutôt que pour des paysannes, tant elles ont de grâce dans leurs manières et dans leur langage. La paille dont elles se servent est celle d'une espèce de froment sans barbe, coupé avant sa parfaite maturité, et dont la végétation s'élève à une hauteur extraordinaire sans prendre ni couleur ni grosseur, c'est-à-dire s'étiole, en terme de botanique, par suite de la stérilité du sol dans lequel on le sème ordinairement. La récolte de deux arpents de terre suffit pour fournir toute la paille que consomme en Toscane la fabrication des chapeaux.

» C'est sur les bords de l'Arno, dans une belle plaine à deux lieues de la mer, que l'on rencontre Pise, l'une des plus curieuses villes d'Italie, et la seconde de la Toscane. Quelques écrivains, lui donnant une origine mythologique, prétendent qu'elle fut fondée par Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie. Tout porte à croire qu'il faut rabattre un peu de cette antiquité, et se ranger à l'opinion de Tite-Live, qui regarde Pise comme une des douze principales villes d'Etrurie; elle fut déclarée colonie romaine sous le règne d'Auguste. Après la chute de l'Empire, on la voit s'ériger en république, devenir une puissance formidable par ses forces maritimes, ses conquêtes et son commerce; elle comptait alors treize mille quatre cents familles, et elle fit construire de superbes édifices qui attestent encore sa gloire et sa grandeur passées. Les guerres des Guelfes et des Gibelins commencèrent à l'affaiblir; mais ce qui porta le coup le plus funeste à sa puissance, ce fut la rivalité victorieuse de la république de Gênes, qui finit par ruiner son commerce. Alors elle devint la proie de quelques tyrans qui la gouvernèrent sous le titre de comtes. Enfin, après différentes alternatives de servitude et d'indépendance, elle tomba définitivement au pouvoir des Médicis, souverains de la Toscane, qui parvinrent à l'affaiblir au point qu'elle ne fut plus en état de secouer le joug. Ce dernier coup anéantit l'importance de Pise. Sa population, qui avait été de cent cinquante mille habitants,

s'est abaissée jusqu'au nombre de dix-huit mille qui semblerait encore moindre à cause de l'étendue de la ville.

» C'est en vérité bien dommage qu'il en soit ainsi ; car Pise est un séjour qui joint la magnicence à l'agrément. Sa position, comme je l'ai dit, est des plus favorisées; ses anciens édifices sont de la plus grande beauté. On y voit rassemblée une immense quantité de marbres étrangers. Pendant leurs courses maritimes, les Pisans purent se procurer ce que les ruines de l'ancienne Grèce offraient de plus curieux en ce genre.

» Les rues de Pise sont larges, droites et pavées de grandes dalles, mais elles sont désertes par la raison que j'en ai donnée tout à l'heure. La ville est divisée en deux parties égales par l'Arno, bordé de quais magnifiques, qui forment, avec trois grands ponts, la plus agréable perspective. Le plus beau de ses trois ponts, celui du milieu, est en marbre; c'est sur ce pont que tous les ans, au mois de juin, des jeunes gens de l'une et l'autre partie de la ville se livrent une espèce de combat, dont on fait remonter l'origine aux jeux olympiques, établis à Pise par ses fondateurs.

» C'est un bien bel édifice que la cathédrale de Pise, qui fut bâtie, si je ne me trompe, au XIe siècle, et dédiée à l'Assomption de la Vierge. Nous y avons vu trois portes de bronze d'un travail si riche et si achevé, qu'on nous a dit qu'on les avait prises pour celles du temple de Jérusalem. L'é-

glise a cinq nefs, soutenues par soixante-quatorze colonnes, dont quelques-unes sont de marbre vert antique ou de porphyre, et paraissent avoir fait partie d'antiques édifices. Des peintures et des sculptures des plus habiles maîtres, une chaire tout en marbre, les dorures et les ornements de la voûte, la richesse et la variété du pavé, concourent à embellir cette église déjà si belle sous le rapport de l'architecture.

» A peu de distance de la cathédrale de Pise, nous avons été saisis d'un sentiment profondément religieux en entrant dans le *Campo Santo,* autrefois le cimetière des Pisans, superbe et immense cloître rempli de tombes et de mausolées de marbre, dont plusieurs sont admirables. Au centre de ce cloître est un jardin dont le sol passe pour être de la terre sainte que les Pisans rapportèrent, du temps des croisades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre avait, dit-on, une propriété remarquable; elle dévore un cadavre en une heure, d'autres disent en vingt-quatre heures. On peut croire, sans pour cela constater le miracle, que cette propriété, qui s'est perdue avec le temps, provenait d'une grande quantité de chaux, qui, mêlée avec la terre, lui donnait cette action si corrosive. La cour destinée à servir de cimetière pour les hommes distingués du pays, a quatre cent cinquante pieds de longueur, et est environnée d'un vaste portique. Les murailles sont ornées de peintures anciennes, attribuées à de cé-

lèbres peintres. Parmi les tombeaux, on distingue celui de Béatrix, mère de la comtesse Mathilde, celui d'Algarotti, élevé aux frais de Frédéric II, roi de Prusse, et celui de l'illustre chirurgien Vacca, dû au ciseau de Thorwaldsen, sculpteur très habile de notre temps.

» Il y a à Pise encore d'autres édifices de tout genre qui méritent d'attirer les regards; mais il n'en est aucun qui soit aussi singulier que le *Campanile torto*. C'est cette fameuse tour de Pise, dont je vous ai dit que je vous entretiendrais, lorsque je vous ai parlé des tours de Bologne.

» Cette tour est sans doute remarquable par le grand nombre de colonnes dont elle est décorée, mais beaucoup moins que par l'inclinaison considérable qu'elle présente sur le plan de l'horizon. Elle fut élevée dans le courant du XIIe siècle, et toutes les chroniques, ainsi que les auteurs, s'accordent à lui donner pour architecte Bonanno, pisan. Cet élégant édifice, quoique peu décoré d'ornements de sculpture, ne laisse pas de mériter une place distinguée parmi les productions singulières de l'art de cette époque. Il présente huit galeries construites les unes au-dessus des autres, et soutenues par deux cent sept colonnes surmontées de chapiteaux appartenant à des époques différentes, comme les colonnes elles-mêmes, dont la plus grande partie a été réparée et adaptée à la nature de cette construction. La tour a cinquante-un pieds huit pouces environ de dia-

mètre, y compris les colonnes, et cent soixante-quatorze pieds cinq pouces de hauteur. On pense que les chapiteaux des galeries supérieures ont peut-être appartenu à un temple de Bacchus. Quant à l'inclinaison de la tour qui est de douze pieds et neuf pouces environ, on rapporte diverses opinions qui peuvent intéresser la curiosité, non-seulement des artistes et des savants, mais encore des simples voyageurs. Les uns disent que ce serait une idée étrange de considérer cette inclinaison comme le résultat d'un plan de l'architecte, qu'elle s'explique naturellement par la supposition que l'édifice était bâti sur un fond marécageux et mobile, et que le sol ayant cédé d'un côté sous le poids, l'édifice entier se sera incliné du même côté. Des savants ajoutent que si l'architecte avait eu réellement le dessein de lui donner cette inclinaison, satisfait de cette apparence, il aurait suivi la ligne d'aplomb dans la construction de l'intérieur et dans celle de l'escalier, et les pierres posées parallèlement à l'horizon ne tendraient pas, par l'effet même de cette inclinaison, à s'ensevelir dans la terre, comme cela se voit du côté qui a cédé. On croit néanmoins possible que s'étant aperçu de l'inclinaison de l'édifice lorsqu'il était déjà à plus de la moitié de sa hauteur, et ayant jugé qu'elle ne pouvait plus faire de progrès, l'architecte ait pris le parti de continuer la tour dans la même direction. Dans ce cas, la moitié supérieure de la tour aurait été

continuée sur le plan de l'inclinaison, pour éviter l'effet désagréable qu'eût produit un changement de direction vers le centre; aussi voit-on que les trous des échafauds, qui y sont encore et qui deviennent pour cette question des autorités respectables, ont été pratiqués parallèlement à l'horizon, et tendent plutôt vers la ligne d'aplomb que vers le plan incliné. Cette réflexion prouverait de la part de l'architecte, un raisonnement profond, dont la justesse est confirmée par la solidité de l'édifice depuis six siècles et demi. Comme au bas de la tour de Garisende à Bologne, si l'on s'approche de la tour de Pise, du côté où elle penche, et si l'on regarde par un temps d'orage les nuages qui passent rapidement en l'air dans un sens opposé, on croit qu'ils vont abattre la tour.

» Du haut de cette tour on jouit d'une vue magnifique; mais si l'on vient à regarder en bas, et qu'on fasse descendre perpendiculairement un plomb par le moyen d'une ficelle, on est tout étonné, effrayé même de voir ce plomb s'éloigner de plus de treize pieds de la base de la tour.

» La température de Pise est si douce, qu'à peine s'y aperçoit-on de l'hiver; cependant l'air y est malsain dans les grandes chaleurs, surtout pour les étrangers. On se retire alors à Florence ou dans les montagnes.

» Ayant mentionné jusqu'ici les hommes les plus célèbres nés dans chacune des villes dont j'ai parlé, il serait choquant de ne pas signaler

Pise comme étant la patrie de l'illustre Galilée, de celui qui, le premier, démontra que la terre tourne autour du soleil.

» Je me hâte de terminer. Nous étions bien près d'entrer à Florence, car je n'ai plus qu'à parler de Livourne et de Lucques, deux villes toscanes qui intéressent puissamment chacune à sa manière.

» Dans le voisinage de Livourne est une forêt de liéges ou chênes verts, dans laquelle on voit par intervalles des fourrés très épais de grands myrtes domestiques, qui répandent au loin une odeur fort agréable, et servent de retraite aux bêtes fauves réservées pour la chasse du grand-duc. Des jardins potagers occupent presque entièrement l'espace qui est entre Livourne et la forêt.

» Livourne, ville maritime, est le siége principal du commerce de la Toscane. Le port est sujet à des attérissements, auquel on rémédie par le moyen de pontons qui servent à en retirer le sable et les immondices. Il est d'ailleurs très bien fortifié, et l'on y voit des vaisseaux de toutes les nations. Non loin de la ville et du côté du nord-est est une tour bâtie sur des rochers que la mer environne. C'est sous le canon de cette tour qu'on fait faire la quarantaine aux vaisseaux qui viennent du Levant. Une ville commerçante comme Livourne, exposée aux influences pestilentielles par les communications qu'elle entretient avec les pays où cette désastreuse endémie règne souvent,

avait besoin d'un lazaret. Le gouvernement de la Toscane, toujours prévoyant et paternel, en a établi trois, propres aux différents genres d'infection qu'on suppose à ceux qui viennent de contrées suspectes. Le plus récent et le plus beau est celui qu'a fait construire l'archiduc Léopold, qui peut être regardé comme le second fondateur de Livourne.

La prospérité de cette ville a commencé sous les Médicis, qui la fortifièrent dès sa naissance, et y attirèrent beaucoup de Grecs, en leur offrant des priviléges considérables. Ces princes n'oublièrent rien de ce qui pouvait accroître le commerce et la population de Livourne. Enfin, dans le XVII[e] siècle, on fit construire cette partie de la ville qu'on appelle la Nouvelle-Venise, à cause des canaux qui la traversent, et sur lesquels les marchandises sont transportées depuis les chaloupes jusqu'aux portes des magasins. C'est ainsi que Livourne, qui d'abord n'était qu'un village, est devenue une des villes les plus considérables de la Toscane et compte aujourd'hui soixante mille habitants. Ce qui contribua le plus à l'accroissement de la population, ce fut l'asile qu'on y accorda aux Juifs chassés de l'Espagne et du Portugal. Cette nation forme aujourd'hui environ le quart de la population.

Lucques est une ville d'un genre différent. Elle est située à cinq lieues de la mer, et son antiquité est si reculée, qu'on ignore l'époque de sa

fondation; la plaine sur le milieu de laquelle elle est située est entourée d'une ceinture de coteaux riants et fertiles. De beaux remparts plantés de grands arbres forment autour des promenades très agréables, en sorte que, vue de loin, elle ressemble à un bois de haute futaie au milieu duquel s'élèverait un clocher. Au-dessus de la porte était écrit en lettres d'or le mot *libertas*. L'intérieur est assez bien bâti, quoiqu'il n'y ait aucun édifice d'une certaine importance; les maisons sont fort élevées, et les rues pavées de grandes pierres, ce qui contribue à y entretenir la propreté. Les principales curiosités qu'offrent ses églises sont quelques tableaux du Titien, du Guide et du Tintoret.

» Le palais du gouvernement (*Palazzo pubblico*) est le bâtiment le plus remarquable de la ville. Il a deux façades extérieures et un balcon soutenu par deux colonnes d'ordre dorique qui sont d'assez bon goût; on tendait en velours cramoisi tous les appartements de ce palais, lorsqu'on voulait donner une fête splendide. Ce même palais renfermait de belles peintures, et un arsenal qui était autrefois bien fourni d'armes.

» Les restes de l'ancien amphithéâtre de Lucques subsistent encore, et se voient distinctement dans l'endroit où sont les magasins de sel; on y reconnaît la circonférence extérieure, quoique défigurée par les bâtiments modernes qu'on y a construits.

» La principauté de Lucques, qui était autrefois une république, n'a que dix lieues de long sur huit de large. Ce petit pays produit des mûriers, des olives, des citrons. On y voit de riantes prairies, de beaux troupeaux, de fertiles vallées, et l'industrie y exploite des carrières de marbre. Il se fait à Lucques un commerce assez considérable de soie et d'huile. Ce fut à la sagesse de son gouvernement que ce petit Etat dut sa prospérité et son abondance. On peut comparer son territoire à un jardin bien entretenu, tant l'agriculture y est en vigueur. Les montagnes qui l'entourent sont presque toutes plantées de vignes, de châtaigniers, de mûriers.

» Lucques est une ville où l'on aime les sciences et les arts; ses habitants ont en général l'esprit cultivé. Quatre papes, deux empereurs et plusieurs savants y ont reçu le jour.

» Enfin, je terminerai cette revue rapide en mentionnant Pistoie, qui se trouve à peu près à égale distance de Florence et de Lucques, et où l'on croise la route qui mène d'un côté à la première de ces villes et de l'autre à la seconde. Pistoie fut autrefois une ville très considérable tant qu'elle jouit de sa liberté et se gouverna par ses propres lois; mais, malgré ses efforts, elle fut, comme la plupart des autres villes d'Italie, réduite à passer sous la domination de maîtres divers, et c'est de cette époque que date sa dépopulation. Il est peu de villes où les rues soient

aussi belles et aussi larges qu'à Pistoie ; les palais y sont magnifiques.

» De Pistoie à Florence, il n'y a que huit lieues. Il nous semblait, en faisant ce trajet, qu'une aimant secret, bien plus puissant que la curiosité, nous attirât dans cette capitale de la Toscane. Un bonheur très grand nous y attendait à notre insu; je suis dispensé d'en dire davantage : vous savez tout le reste. »

Quand Fortunat eut fini de parler, on fit quelques tours de promenade, pour jouir de la fraîcheur et de la beauté des doux rayons de la lune; puis on se retira, en se promettant pour le lendemain une bonne promenade.

CHAPITRE IX.

Description de Florence. — Richesse, élégance, somptuosité de ses édifices. — Panthéon des grands hommes. — La loge des Lances. — Galerie de Médicis. — Délicieuses maisons de plaisance. — Le vent qu'on nomme le *Sirocco;* ses effets pernicieux.

Depuis que la famille Richard était réunie à Florence, elle avait bien rempli les journées à visiter les différentes merveilles que cette belle cité renferme dans son sein. La vue de tant d'objets divers intéressait si puissamment nos jeunes voyageurs si désireux de s'instruire, elle absorbait

leur attention à un tel point qu'ils ne s'apercevaient aucunement de la fatigue qui devait en résulter pour eux. Sitôt qu'ils avaient vu, examiné, admiré un monument, une galerie de tableaux, ils demandaient aussitôt à continuer leurs courses, sans songer à se procurer un moment de repos. Heureusement que M. Richard était là pour tempérer l'ardeur d'Ernest et de Fortunat, qui souvent auraient entraîné leur sœur Hortense dans des excursions déraisonnables. Mais, pour arrêter nos jeunes étourdis, il suffisait de leur dire que leur maman était bien fatiguée, ou bien qu'ils allaient lui causer de l'inquiétude; soudain ils modéraient leur impétuosité et rentraient dans l'ordre de la meilleure grâce du monde.

La famille Richard, comme on doit facilement le croire, ne négligea rien de ce qui compose les nombreuses beautés de Florence. C'était chaque jour nouvelle surprise, nouvelle admiration. Pour que nos jeunes lecteurs puissent avoir une idée de cette belle et ancienne ville, nous allons faire la récapitulation de toutes les notions historiques qu'ils recueillirent dans leurs entretiens avec plusieurs Florentins instruits, qui se plurent à leur faire les honneurs de leur belle cité.

Florence, au pied de l'Apennin, dans une charmante vallée qu'arrose l'Arno, d'une forme presque ovale, éminemment remarquable par la magnificence et la régularité des édifices, mérite à bien des égards d'être appelée *Florence la Belle*,

ainsi que l'ont surnommée un grand nombre de voyageurs.

Comme Florence est très étendue, au premier abord elle ne paraît pas fort peuplée; aussi dit-on quelquefois qu'il ne faudrait la faire voir aux étrangers qu'un jour de fête solennelle ou un dimanche. Ses places sont décorées de fontaines, de statues et autres monuments publics. Ses rues sont larges, presque toutes tirées au cordeau, et pavées de grandes pierres de taille. La porte San-Gallo, par laquelle on entre en venant de Bologne, est fort belle; on y voit un arc de triomphe élevé en l'honneur de l'empereur François Ier, lorsque, n'étant encore que grand-duc de Toscane, ce prince fit son entrée à Florence, en l'année 1739.

Passons aux édifices. Arrêtons-nous en contemplation devant la cathédrale, qui a le nom de *Santa-Maria del Fiore*. Cette église a quatre cent vingt-six pieds de largeur, et trois cent soixante-trois pieds de hauteur, en comptant jusqu'au sommet de la croix; ainsi elle est une fois et demie aussi grande que Saint-Paul de Londres. Du milieu s'élève un superbe dôme octogone qui a cent quarante pieds d'un angle à l'autre. Seul, le dôme de Saint-Pierre de Rome surpasse en hauteur le dôme de Florence, mais ne l'égale ni en grâce, ni en légèreté. Cette église, construite par Brunelleschi, quoique faite avant le renouvellement du bon goût, n'est pas dans le genre gothique et barbare du XIIIe siècle. Elle est toute incrustée, dans

l'intérieur, de marbre noir et de marbre blanc. Cette réunion de ces deux couleurs si contrastantes est une allusion aux factions des Noirs et des Blancs; c'était un avis donné par l'architecte à ses concitoyens qu'il engageait à vivre en harmonie les uns auprès des autres, comme ces marbres de couleur différente qui leur offraient un exemple si sage.

La méridienne que l'on voit sur cette cathédrale est le plus grand instrument d'astronomie qu'il y ait au monde. C'est dans cette église que s'assembla, au XV[e] siècle, le conseil œcuménique où se rendirent Eugène IV et l'empereur Jean VIII Paléologue. et où se fit la réunion des églises grecque et latine.

Le campanile qui s'élève du côté du dôme est une tour de deux cent cinquante-deux pieds de haut sur quarante-trois en carré, tout incrustée de marbre noir, rouge et blanc, et qui fut bâtie sur les dessins de Giotto. Charles-Quint la trouvait si belle, qu'il disait en plaisantant qu'il fallait la mettre dans un étui.

A peu de distance de la cathédrale, s'élève l'église de Saint-Jean, célèbre sous le nom de Baptistère. Chaque face est portée sur deux superbes colonnes; l'église entière s'appuie sur seize, ce qui forme au centre un espace immense où, du milieu de la voûte, une seule ouverture donne passage à une lumière religieuse et solennelle qui se répand dans le temple. Cette belle église est

fermée par trois portes de bronze travaillées avec tant d'art que Michel-Ange les appelait les portes du paradis. Elles sont l'ouvrage d'André Pisano et de Laurent Ghiberti. Les bas-reliefs représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et sont d'une élégance exquise. C'est là qu'on baptise tous les enfants qui viennent au monde à Florence.

L'église Sainte-Croix a cela de particulier qu'elle renferme les tombeaux des hommes les plus célèbres de la Toscane, entre autres ceux de Michel-Ange, de Galilée, de Machiavel, le profond politique, d'Alfieri, le grand poète dramatique. C'est une sorte de Panthéon (1) ou de Wesminster (2) pour la Toscane.

On doit encore citer les églises Saint-Laurent, Sainte-Marie-Nouvelle, l'Annunziata, Saint-Marc. Non loin de l'église de Sainte-Marie-Majeure est un groupe de Jean de Bologne, représentant Hercule terrassant le centaure Nessus et lui brisant la tête d'un coup de massue. Le tout est d'un seul bloc de marbre blanc, élevé sur un grand piédestal. Quoique ce groupe mythologique soit placé d'une manière choquante dans le voisinage

(1) Du temps du paganisme, on appelait *Panthéon* un temple consacré à tous les dieux. Dans les temps modernes, on a quelquefois donné ce nom à une église devant servir de sépulture aux grands hommes. Cet usage n'a pas pris faveur.

(2) C'est dans l'abbaye de Westminster que sont les tombeaux des plus illustres personnages de l'Angleterre.

*

d'un temple chrétien, on ne peut cependant s'empêcher d'admirer la force et l'expression qui font le principal mérite de ce chef-d'œuvre.

On compte à Florence cent soixante statues, soit dans les rues, soit sur la façade des palais. La place du Vieux-Palais se distingue surtout par ce genre de décoration. Il n'est point de place dans tout l'univers qui puisse lui être comparée sous ce rapport. Cette place, qu'on appelle aussi *Piazza del Gran-Duca*, à cause de la statue équestre de Côme I[er] qui fut le premier grand-duc de Florence, a d'un côté la façade du vieux palais, et de l'autre l'entrée de la célèbre galerie de tableaux dont Florence est fière à si juste titre. Dans cette même place est une fontaine, entourée d'un grand bassin de marbre, que Jean de Bologne a décorée d'un Neptune de stature colossale, de nymphes et de tritons en bronze. La tour du vieux palais, édifice haut de deux cent soixante-neuf pieds, possède une horloge de nuit, ou cadran, où l'heure et les points qui indiquent les quarts sont seuls éclairés, de manière que de la place et des rues voisines on peut voir quelle heure il est pendant l'obscurité.

Le vieux palais est un édifice imposant, sinon par la beauté de l'architecture, du moins par sa grandeur. Successivement les plus célèbres artistes ont embelli ce palais, dont les fondations furent commencées dans le XIII[e] siècle, à peu près en même temps que celles de la cathédrale et par

le même architecte, Arnolfo di Lapo. Le vieux palais fut le théâtre d'une foule d'événements importants de l'histoire florentine. On plaçait au-dessus de la porte de cet édifice les armes des pays avec lesquels la république contractait des alliances, et l'on enlevait ces armes quand la guerre était déclarée entre Florence et l'un de ces pays.

Dans l'intérieur de la cour de cet édifice on voit une fontaine de porphyre, surmontée d'un enfant en bronze qui tient un poisson, ouvrage du statuaire Verocchio. Sur les colonnes on retrouve des ornements de fleurs et de fruits, à la manière arabe, et qui serpentent depuis la base jusqu'au sommet. C'est ce qu'un voyageur français appelle un *délire d'ornements.* Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'intérieur de ce palais est une salle immense servant à donner des fêtes publiques; elle a cent soixante-deux pieds de long sur quatre-vingt quatorze de large; on y voit peintes les actions les plus glorieuses pour la ville de Florence et la maison de Médicis; au fond de la salle s'élève une estrade ornée de statues, les six groupes qui décorent les côtés sont d'un très bel effet.

En face du vieux palais est un immense portique couvert, qui fut construit sous la république pour y réunir en certaines circonstances le peuple florentin. Avant la construction de cet édifice, il y avait à Florence une *ringhiera* (ou balcon) où l'on proclamait les décrets, où l'on introduisait les

gonfaloniers ou chefs de la république et les princes, où l'on remettait le bâton de commandement entre les mains des généraux. Cette *ringhiera* était découverte et exposée aux intempéries de l'air; aussi quelquefois était-on obligé de différer la publication de certains actes publics, ou de priver le peuple d'assister à cette cérémonie. Pour éviter cet inconvénient, le gouvernement de la république crut qu'il était convenable d'étendre la place et de faire construire une immense *loggia* ou portique ouvert, très près du palais. André Orgagna, célèbre architecte du XIV siècle, fut chargé de cette construction, qui est fort belle. Trois arcs spacieux posent majestueusement sur quatre pilastres ornés avec magnificence; on dirait que ce monument est du temps d'Auguste. Les trois vertus théologales, sculptées en demi-relief sont d'Orgagna; les quatre vertus cardinales sont dues à Jacques di Piero. Au total, la *loggia* est un monument singulier dont les proportions générales tiennent au système des anciens, mais dont les ornements sont gothiques. On monte à cette espèce de tribune par des marches qui entourent la base de l'édifice. Parmi les statues qui garnissent le fond, on voit l'*enlèvement des Sabines*, de Jean de Bologne; le *Persée*, de Benvenuto Cellini, et la *Judith*, de Donacetto.

Le grand Léopold a voulu embellir sa *loggia* en y faisant porter les statues des six prêtresses de Romulus, qui faisaient partie des ornements

de la *villa* Médicis à Rome. Deux beaux lions placés à l'entrée du portique lui donnent encore un aspect plus imposant.

Pendant la construction de cet édifice, en 1364, les Florentins, ayant remporté une glorieuse victoire sur les Pisans, il fut ordonné qu'il serait fait une entrée solennelle de l'armée victorieuse, suivie des prisonniers de guerre ; ceux-ci étaient entassés, ainsi que des ballots de marchandises, sur des charriots. On poussa la bassesse jusqu'à leur faire payer un droit de dix-huit sous par tête à la porte de San-Friano, comme s'ils étaient des animaux destinés à l'approvisionnement de la ville ; ensuite on les jeta dans les prisons. C'était un trait de lâcheté et de vengeance bien peu digne du caractère florentin ; aussi ce crime politique fut-il hautement improuvé par une grande partie de la population. Les femmes de Florence, en grand nombre, se présentèrent en foule devant les prisons pour porter aux prisonniers captifs des vivres, des secours et des consolations. Cependant le malheur des Pisans prisonniers n'était pas à son comble ; ils furent contraints de devenir maçons, et on les employa à bâtir la partie de la *loggia* qui n'était pas achevée, et que l'on continuait sur les dessins d'Orgagna.

On a depuis donné à cette construction le nom de *loggia dei lanzi* (loge des lances), parce que, sous le grand duc Côme Ier, il avait fait placer une garde suisse qu'on appelait *lanzi* ou lansquenets,

Maintenant cet édifice sert de retraite aux Florentins pendant la grande chaleur; et, comme on l'a déjà fait remarquer, on y voit des portefaix étendus sur les gradins qui étaient jadis réservés aux premiers hommes de l'État. Ainsi vont les choses de ce monde; tout change, tout dégénère dans les ouvrages de l'homme; les œuvres de Dieu sont seules d'une nature immuable comme lui-même, lorsque telle est sa toute-puissante volonté!

Pénétrons actuellement dans la célèbre galerie de Florence ou de Médicis. On ne saurait imaginer l'innombrable quantité de trésors artistiques qu'elle renferme. C'est la collection la plus célèbre, la plus riche, la plus nombreuse qu'on connaisse en statues antiques, en bronzes, en médailles et en tableaux précieux, sans parler d'autres curiosités de la nature ou chefs-d'œuvre de l'art. La galerie même de Rome lui est inférieure.

Ce vaste bâtiment est en général de bon goût, bien que les connaisseurs y reprennent quelques défauts. Les curiosités de toute espèce sont placées dans trois grands corridors et dans vingt salles auxquelles on donne le nom de *Gabinetti*. Dès le vestibule, on rencontre les portraits de tous les Médicis qui ont rempli de chefs-d'œuvre cette galerie. Les Médicis semblent se tenir tous ensemble, comme pour mieux faire aux étrangers les honneurs de leur palais et des restes de leur puissance. On voit dans la galerie une suite pres-

tigieuse de statues antiques, de bustes et de groupes, le fameux groupe de *Niobé*, la *Vénus de Médicis*, les *Lutteurs*, l'*Amour et Psyché*, statues antiques; l'*Adonis* et le buste de *Brutus*, par Michel-Ange, sont les morceaux d'élite que présente la statuaire; la *Vierge*, de Michel-Ange, le tableau le plus frais et le plus fixé de ce grand-maître; des peintures de Léonard de Vinci, de Daniel de Volterra, du Corrège, du Parmesan, des Carrache, de Rubens, de Lanfranc, de l'Albane, du Titien et de l'incomparable Raphaël, servent de dignes pendants aux chefs-d'œuvre de la sculpture. En parcourant une collection aussi merveilleuse, on ne peut sortir d'une extase que pour tomber aussitôt dans une autre extase.

Florence, qui compte à peu près cent cinquante-deux églises, toutes plus belles les unes que les autres, quoiqu'elles ne soient pas toutes achevées, possède aussi de nombreux palais. On est frappé de la magnificence du palais Corsini, qui est très riche en tableaux. Le palais Ricciardi mérite d'être vu; il fut la résidence du premier des Médicis; la galerie de ce palais est vraiment digne d'admiration; la voûte a été peinte par le célèbre Jordano. On peut encore citer les palais Strozzi, Capponi, Salviati, Ruccellaï, Mozzi, et surtout le palais Pitti, séjour habituel du grand-duc de Toscane, édifice colossal, très élevé, très étendu, où l'œil ne rencontre au-dehors aucun ornement, et que l'on croirait d'une seule pierre. Ce palais

communique à la galerie et au vieux palais par une allée couverte ou corridor qui a deux cent cinquante toises de long. Il est situé sur une grande place qui le laisse à découvert. Les appartements en sont décorés de la manière la plus somptueuse. On voit aussi là des tableaux en grand nombre et des plus célèbres artistes. Le jardin de ce palais est du côté du midi; il a plus de cinq cents toises de long et offre la plus grande variété. De grandes allées, de petits bosquets, des parterres de fleurs et des gazons champêtres, des pavillons, des grottes, des statues concourent à l'embellissement de ce séjour. Au midi du palais Pitti est le *Muséum* de Florence, qui contient tout ce qui intéresse l'histoire naturelle dans ses diverses parties. Des galeries sans fin étalent des richesses dont on peut avoir une idée au cabinet d'histoire naturelle qui orne et complète pour ainsi dire le magnifique Jardin des Plantes de Paris. Il serait impossible de décrire l'élégance des appartements, l'ordre et la distribution qui y règnent. Non seulement tout est admirablement placé pour être bien vu, mais encore tout se montre, tout vous appelle : ici les herbiers enrichis de fleurs et des plantes les plus curieuses des cinq parties du monde; là des oiseaux dont le plumage semble avoir mis à contribution la palette du plus habile peintre; plus loin des variétés de papillons qui montrent sur leurs ailes étendues des trésors éblouissants. Dans d'autres salles, ce sont des

poissons de mer d'une monstrueuse grandeur ou des quadrupèdes rares et curieux.

Tels sont en abrégé les divers monuments que visitèrent successivement les membres de la famille Richard. Il leur fallut plusieurs jours pour parcourir et examiner toutes ces merveilles. L'admiration des jeunes gens ne se lassait point; mais il n'en était pas de même de leur corps. Quand il n'y eut plus rien à voir, ils furent bien obligés, malgré leur désir de courir encore, de se résigner à quelque repos. Il semblait qu'ils eussent tous le torticolis, tant ils s'étaient fatigués à hausser le cou pour mieux voir; ils ne pouvaient presque plus ployer les genoux, à force d'avoir tendu leurs jarrets pour se mettre à la hauteur de quelques tableaux ou trop élevés, ou de trop petites dimensions pour être bien vus de loin.

Mais Fortunat, Ernest, Hortense, retenus à la maison, n'étaient pas disposés à y rester cloués sur leurs lits. Plusieurs personnes de Florence venaient rendre visite à leurs parents; c'était pour eux autant d'occasions de questionner et de s'instruire de toutes les particularités intéressantes qu'offre l'histoire de cette ville. Ils aimaient surtout à s'entretenir des grands hommes qu'elle avait vus naître. Ceux qui s'étaient illustrés dans les sciences et dans les arts, étaient principalement l'objet de leur curieuse admiration : c'étaient Améric Vespuce, dont les voyages et les décou-

vertes au Nouveau-Monde lui permirent d'enlever au célèbre Génois Christophe Colomb l'honneur de donner son nom à la quatrième partie de notre globe; Machiavel, historien énergique et grand politique; le Dante, qu'il suffit de nommer; Michel-Ange, architecte, sculpteur, peintre et poète; Léonard de Vinci, peintre immortel et ami d'un roi de France (François I[er]); Lully, qui fut l'Orphée de son temps; Guicciardini ou Guichardin, historien souvent consulté; l'architecte Servandoni et beaucoup d'autres moins illustres, mais dont les travaux ne furent pas sans gloire pour leur patrie.

Quand Fortunat eut fait passer son torticolis, lorsque Ernest eut donné congé absolu à sa courbature, quand enfin les jambes de leur sœur Hortense eurent tout-à-fait oublié leur fatigue, tous trois ensemble se firent conduire à la maison de Michel-Ange. Ils éprouvaient un vif désir de faire un pélerinage à ce sanctuaire des beaux-arts. En entrant dans cette maison consacrée par le génie, ils furent saisis d'un respect presque religieux. Ils se rappelèrent avec émotion tous les chefs-d'œuvre dont ce grand artiste avait embelli sa patrie; ils se retracèrent cette foule de palais, de temples et d'autres monuments sur lesquels est empreinte sa main créatrice. Ils purent se convaincre par leurs yeux du cas et de la haute estime que l'on professe à Florence pour les hommes d'un mérite

éminent. Sur les murs de cette maison de Michel-Ange sont retracées par les plus habiles pinceaux les belles actions de sa vie.

Les hôtes de la famille Richard étaient pleins de prévenances et d'attentions; ils proposèrent à nos voyageurs de les conduire dans les plus belles maisons de plaisance du grand-duc; l'offre fut acceptée de grand cœur et sans opposition. On visita ainsi tour à tour le *Pratolino*, qui a un jardin enchanteur; la *Villa impériale*, qui est le séjour favori du prince. Pour se rendre dans cette dernière habitation princière, on sortit de la ville par la porte Romaine, et l'on entra dans une belle allée de chênes verts et de cyprès. Au bout de cette allée, qui a environ un mille de long, nos petits héros rencontrèrent une grande pièce de gazon en demi cercle, environnée d'une simple balustrade; aux deux côtés de l'entrée sont des figures de marbre, l'une représentant un *Atlas* assis portant un globe, l'autre *Jupiter* lançant la foudre. La situation de cette maison de plaisance est ravissante; le bâtiment est considérable et distribué commodément. L'extérieur est d'une élégante simplicité; au-dedans, il y a une petite cour décorée d'ordres dorique et ionique, avec des ovales en forme de niches, où sont des bustes de très bon goût. Le jardin semble une immense corbeille de fleurs; il est environné d'un bel espalier de citronniers. Les allées du parterre sont pavées de petits cailloux noirs et blancs rangés

en compartiments. On descend un escalier pour aller voir une grotte composée de coquillages et de rocailles. Au fond de cette grotte il y a une nymphe en marbre et debout; au-dessus de sa tête, on fait aller un jet d'eau en soleil tournant qui produit un si joli effet qu'on croit voir la tête de la figure à travers un éventail de nacre.

M. Richard, en parcourant ces lieux dignes d'être comparés aux créations féeriques de l'Arioste, s'extasiait sur cet état permanent de prospérité qui semble être le partage de Florence et de ses environs, et il faisait remarquer que la plus grande partie de ces avantages n'étaient dûs qu'à la sage et paternelle administration des princes qui depuis longtemps règnent dans cette belle contrée. Si Florence a conservé son ancienne splendeur, si sa population n'a point eu à subir de décroissance, comme la plupart des autres villes d'Italie, c'est qu'elle a eu constamment pour maîtres des hommes humains et éclairés, qui ont encouragé les arts, protégé le commerce et garanti la liberté de chacun.

Les deux plus grands ennemis que Florence ait à redouter sont les vents et les inondations, qui nuisent singulièrement à sa riche culture. Le vent du sud-est, qu'on nomme *Sirocco,* brûle les herbages, les feuilles et les tiges faibles; les animaux et les hommes languissent en aspirant les vapeurs brûlantes que les vents apportent sur la Toscane. D'un autre côté, les eaux qui descen-

dent de l'Apennin ravagent les champs, déracinent et renversent tout, couvrent les campagnes de graviers et de sables qui les rendent longtemps stériles.

Cependant le moment approchait où Mme Richard et Hortense devaient reprendre la route de Nice, tandis que M. Richard se dirigeait vers Rome, suivi et le plus souvent précédé de ses intrépides éclaireurs; mais le plaisir de se trouver ensemble faisait qu'on ne se pressait pas. Une course à la célèbre abbaye de Vallombreuse vint encore retarder le départ, comme on va le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Visite à l'abbaye de Vallombreuse. — Détails sur ce monastère. — Anecdote sur le poète Milton.

Fortunat, en entendant parler de l'abbaye de Vallombreuse, se rappela avoir vu l'éloge de ce monastère hospitalier dans les poëmes de l'Arioste et de Milton. Il fut bien étonné d'apprendre que ce lieu de prières, situé dans une vallée ombreuse, comme l'indique son nom, n'est éloigné de Florence que de six lieues. De ce moment, le désir de voir par ses yeux ce couvent célèbre s'empara de lui si puissamment, il en parla avec

tant de chaleur que bientôt M. et Mme Richard, Hortense et Ernest ne parlèrent plus eux-mêmes que de Vallombreuse. De cette manière, le petit voyage qu'il fallait faire pour se rendre chez les bons pères de l'abbaye fut promptement résolu et organisé, et ne tarda pas à être mis à exécution.

Toute la famille, accompagnée de quelques personnes de Florence, se mit en marche par un temps superbe. On suivit les plaines riantes du val d'Arno : des allées sinueuses que recouvre un tapis de gazon, de mousse et de fleurs, et qui s'élèvent par des degrés insensibles, conduisirent presque imperceptiblement notre petite caravane sur les coteaux verdoyants de l'Apennin, parsemés de palais, de villages et de maisons de campagne, où l'yeuse, l'olivier, la vigne, des bouquets de chênes et de châtaigniers répandent l'ombrage et la fraîcheur. A divers intervalles, les pèlerins et pèlerines suspendaient leur marche, tantôt pour admirer un torrent écumeux qui se précipitait avec fracas du sommet de la montagne, tantôt pour reposer leurs regards satisfaits sur ces asiles champêtres de la piété, une chapelle, une église dont le clocher élancé dans les airs réfléchissait les rayons éblouissants du soleil au milieu de ces solitudes profondes; et la troupe ne fut retirée d'une rêverie dans laquelle les avait tous plongés la beauté touchante de ces lieux, que par la cloche de vêpres, qui appelait les religieux au service du soir. La paix de la conscience, qui pa-

raissait sur leur front, passa dans les âmes de nos voyageurs. Quelques-uns des religieux venaient des champs qu'ils avaient cultivés, et des forêts voisines où ils avaient aidé des bûcherons à des abattis de bois pour le chauffage et pour la construction ; les autres sortaient de différentes écoles, où ils avaient consacré leurs soins à l'instruction de nombreux élèves des diverses villes d'alentour. A la vive joie qui brillait sur le visage des écoliers et à la sérénité qui se montrait sur les traits de leurs maîtres, il était facile de voir que ceux-ci étaient heureux d'enseigner, comme ceux-là d'apprendre et de profiter de leurs leçons. Plusieurs de ces respectables cénobites quittaient lentement leurs bibliothèques, où ils s'étaient livrés à des travaux non moins utiles que ceux de l'agriculture et de l'éducation, à ces recherches savantes qui devaient étendre les lumières et qui ont rendu si recommandable l'Ordre de Saint-Benoît.

M. Richard et toute sa compagnie se rendirent à l'église; l'orgue harmonieux se faisait entendre. La mélodie était attendrissante; les religieux chantaient les vêpres. Il y avait quelque chose de profondément touchant dans cette pieuse psalmodie. Le voile mystérieux de la nuit commençait à se dérouler; l'astre du jour s'était retiré derrière l'Apennin; les ténèbres de la vaste église dissipées par les flambeaux allumés sur les autels, les voûtes sépulcrales où reposaient les cendres des

cénobites et que l'on foulait sous les pieds, l'esprit de prière et d'adoration qui respirait dans les chants de ces bons religieux, leur vêtement simple et dont la forme semblait appartenir à l'ancien monde, tout se réunissait pour pénétrer l'âme de respect, d'une douce mélancolie, d'une ardente piété. Les chants cessèrent, mais non la religieuse émotion qu'ils avaient fait naître dans le cœur de nos curieux visiteurs. Les moines abandonnèrent la nef en silence; mais à mesure qu'ils semblaient s'enfoncer sous les ailes de l'église, leurs robes de deuil et leurs têtes ensevelies sous leurs couvre-chefs les faisaient ressembler à autant d'esprits bienheureux, ou à de célestes apparitions.

Le repas du soir attendait les étrangers; le père *Foresteraio* (c'est le nom par lequel on désigne celui des pères qui reçoit les voyageurs) les introduisit dans le réfectoire où des frères lais leur servirent un repas frugal, simple et fortifiant, sans aucun luxe, également éloigné d'une fastueuse somptuosité et d'une austère parcimonie. Le banquet hospitalier fini, les solitaires ayant pris amicalement congé des nouveaux hôtes qui leur étaient venus, se retirèrent dans leurs cellules pour y goûter quelques instants de repos et de loisir. Alors ce fut avec une impatiente curiosité que Fortunat, Hortense et Ernest adressèrent au père *Foresteraio,* dont l'air, l'aménité, le langage poli annonçaient un homme qui avait vécu dans la société la plus choisie, une foule de questions aux-

quelles il répondit avec infiniment de complaisance.

« Un don inappréciable que notre abbaye de Vallombreuse a fait à l'Angleterre, dit le bon religieux, c'est le beau poême de Milton, son immortel *Paradis perdu.* Ce grand poète séjourna longtemps au milieu de nous. C'est ici, dans cet admirable pavillon formé par la nature, que son génie contemplatif, loin du fracas du monde, loin du tumulte des passions qui l'agitèrent plus tard, vit éclore ses pensées créatrices et germer tous les trésors qu'il renfermait dans son sein. Ce ne sont pas tant ces pelouses fleuries, ces frais gazons, ces troupeaux heureux qui bondissent dans nos plaines, et tout ce que ces verts bocages, où croissent spontanément le jasmin, les roses et les lis, offrent de charmes sous un climat brûlant, qui enflammèrent l'imagination de l'Homère anglais, que cette obscurité silencieuse, que ces palmiers qui ombragent nos coteaux, ces fières montagnes qui, se détachant avec âpreté de notre humble vallée, portent leur tête orgueilleuse jusqu'au ciel, défendent à l'ennemi de l'homme tout accès vers le tranquille séjour de la religion et de l'innocence ; tels sont les grands traits que le spectacle sévère et majestueux qui a pu frapper vos regards paraît avoir dessinés dans la pensée de Milton, et qui forment le beau idéal du séjour céleste où il place à leur naissance les héros de son poême. »

Ici, le bon bénédictin, plaçant sous les yeux de ses hôtes la carte topographique de Vallombreuse, les invita à la comparer avec le tableau du *Paradis perdu*.

« Quiconque a bien lu, reprit-il, cet admirable poëme, et promène des regards attentifs sur cet amphithéâtre agreste et magnifique, ces taillis ténébreux qui s'y obscurcissent de toutes parts, ce rempart de verdure impénétrable aux feux ardents du soleil, sur ces bosquets incultes et leur luxe sauvage, doit y voir, trait pour trait, la peinture fidèle du jardin de Dieu. N'est-ce pas ici que le cèdre s'élance? n'est-ce pas là que le frêne altier et l'ormeau pyramidal semblent, par leurs branches fastueuses et leur feuillage touffu, interdire à des regards téméraires le passage de cette enceinte sacrée! Voyez plus près de vous, ajouta-t-il en adoucissant la voix, voyez ces ruisseaux rapides qui se précipitent en bruissant du haut de ces monts d'albâtre pour arroser au bas du vallon ces prairies herbeuses et ces tapis de fleurs, ne représentent-ils pas à votre pensée les eaux cristallines du riant Eden, qui déployaient avec mollesse sur un lit de sable d'or les nappes transparentes de leur onde? Ne sont-ce pas les mêmes tableaux? Ne retrouvez-vous pas entre Eden et Vallombreuse une telle ressemblance, qu'on est forcé d'avouer que la magnificence, la solennité religieuse de cet asile, le tranquille bonheur qu'y avait goûté le grand poète, lui inspirèrent la des-

cription enchanteresse et toutes les beautés de son paradis? »

Cependant la nuit s'était emparée par degré de tout l'horizon, et les fatigues de la marche que nos voyageurs avaient faite le long des rives de l'Arno les avertissaient qu'il était temps de goûter les douceurs du repos. Déjà la lune embellissait le firmament et des légions d'étoiles scintillaient sur un fond d'azur. La famille Richard et les autres personnes qui l'avaient accompagnée firent avec le bon religieux, dans la salle même du réfectoire, la prière du soir; puis celui-ci leur souhaita un sommeil heureux et tranquille, *felice notte,* et leur promit pour le lendemain tous les détails qu'ils pourraient désirer.

CHAPITRE XI.

Éloge de Vallombreuse. — Camaldoli. — Magnifique point de vue.

Au point du jour (car on voulait mettre à profit les heures de la journée), tout le monde, c'est-à-dire nos voyageurs, avaient déjà secoué les pavots du sommeil. Ernest avait eu de la peine à se décider à ouvrir les yeux : on dort si bien dans le jeune âge ; mais Fortunat, en lui disant qu'on irait courir dans les bois sans lui, s'il voulait continuer à dor-

mir, l'avait fait sauter en bas de son lit aussi précipitamment qu'un homme qui serait surpris par un incendie. Toute la troupe était donc prête. Il y avait déjà longtemps que les religieux étaient sur pied. Un repas matinal attendait nos gens au réfectoire; ils y trouvèrent le père *Foresteraio*, qui se fit un plaisir de poursuivre l'entretien de la veille.

« L'abbaye de Vallombreuse que j'ai le bonheur d'habiter, dit-il en levant avec reconnaissance ses regards vers le ciel, fut fondée par saint Gualbert, sous la règle primitive de saint Benoît.

» L'ordre de saint Benoît, dont les religieux se nomment Bénédictins, et tous les autres ordres qui en naquirent sous diverses dénomination, les Camaldules, les Bernardins, les Célestins, les Dominicains, les Augustins, tous ces ordres, dis-je, n'ont qu'une même origine, une base unique : la règle de saint Benoît, diversement modifiée par des constitutions différentes, suivant les nations, les gouvernements et les temps. Ce qui les distingue des ordres auxquels saint François a prescrit une pauvreté absolue, c'est que les ordres de saint Benoît ont une propriété commune et indépendante, dont ils font un usage généreux.

» Je n'ai pas la prétention de vous faire ici l'histoire des ordres religieux. Je suis cependant bien aise, je l'avouerai, d'avoir l'occasion de vous entretenir de la grandeur et de l'utilité du nôtre. Il n'est pas jusqu'aux moines du mont Carmel qui n'aient

pour guide la règle de saint Benoît. C'est à notre ordre aussi que se rattachent les Théatins, les Hyéronimites, les Oratoriens et bien d'autres congrégations qui se consacraient à l'éloquence de la chaire, au service de l'humanité et à l'éducation de la jeunesse. Il est un ordre surtout qu'une circonstance bien honorable rend particulièremennt intéressant ; je veux dire celui des Célestins. On remarque, en effet, que le fondateur de cet ordre fut le pape Célestin, qui descendit par humilité du trône pontifical, reconnu dans ce temps pour le premier trône de l'Europe, et qui se retira dans un couvent où se réunirent des hommes distingués par leurs lumières, leurs rang, leur fortune, qui embrassèrent la règle de saint Benoît. Mais ce qui ajoute à cette remarque un nouvel intérêt, c'est que c'est de l'ordre des Célestins qu'est sorti cet excellent pape, le noble Chiaramonte (Pie VII) qui, de nos jours, a illustré la chaire apostolique par son invincible fermeté, égale à sa patience, par son admirable longanimité, cet esprit de mansuétude, toutes les vertus évangéliques avec lesquelles il a fait tête à la persécution la plus obstinée. »

Ici le bon père, un peu par esprit de corps, un peu par goût, et sans doute aussi par complaisance, se plut à désigner les congrégations qui avaient fait le plus d'honneur aux Bénédictins.

« Et d'abord en Italie, dit-il, vous trouvez le monastère du mont Cassin, que vous visiterez certainement, la congrégation de Sainte-Justine à Pa-

doue, celle de Saint-Georges à Venise. Mais si je veux jeter un regard sur votre pays, sur votre belle France, j'y vois la célèbre abbaye de Cluny, la congrégation de Saint-Maur, le corps le plus savant de l'Europe, la Grande-Chartreuse de Saint-Bruno, qui sont tous d'antiques monuments des services importants que les Bénédictins ont rendus aux sciences, à la religion, à l'état social. Pardonnez-moi, mes chers hôtes, si je tombe quelquefois dans des redites. On nous accuse amèrement d'aimer la dépense, le luxe et la bonne chère; mais c'est un reproche bien injuste et bien gratuit; on veut ignorer que la parcimonie ne nous est pas moins interdite que la somptuosité; on devrait savoir que notre *règle* nous impose l'obligation d'exercer envers tous ceux qui abordent notre cloître une hospitalité constante et désintéressée, suivant le précepte du saint Apôtre : *N'oubliez pas d'être hospitaliers, car quelques-uns ont reçu des anges sans le savoir*. Le prétendu luxe de notre ordre n'est que l'observation stricte des bienséances; il consiste à recevoir nos hôtes selon leur rang. L'abbé entretient une table décemment servie; des appartements meublés avec simplicité et avec goût, ornés de bibliothèques; des chefs-d'œuvre des beaux-arts et des monuments de l'antiquité, sont alloués dans notre monastère aux personnages illustres, savants et religieux, qui nous honorent de leurs visites et qui peuvent demeurer chez nous tant qu'il leur plaît. »

Le bon père, qui avait le don d'intéresser non-seulement les grandes personnes, mais même Hortense, Fortunat et Ernest, pour qui ces détails étaient tout-à-fait nouveaux, allait continuer la justification de son ordre respectable, lorsque l'arrivée d'un étranger à Vallombreuse fit suspendre cette conversation.

Peu après, le père *Foresteraio* revint, et adressant la parole à nos jeunes gens :

« Pardon, mes jeunes amis, leur dit-il, vous êtes venus ici pour voir notre maison religieuse et toutes ses dépendances, et moi, je vous retiens ici avec mes causeries.

—Vos causeries, mon père, répondit Hortense, sont bien instructives; elles ont aussi bien du charme; on ne se lasserait pas de les entendre.

— Je vous remercie, Mademoiselle, de votre charitable indulgence, mais je n'en sens pas moins mon indiscrétion. Toutefois, je vais tâcher de réparer mes torts; je vais vous donner un guide qui va vous conduire sur tous les coteaux escarpés que vous voyez d'ici et qui couronnent en quelque sorte notre couvent. Je regrette de ne pouvoir être moi-mème votre conducteur, mais les soins du monastère réclament ici ma présence. »

En même temps il présenta à ses hôtes un frère lai qu'il avait chargé de les conduire à Camaldoli et au monastère de Lavernia.

« Partez, partez tout de suite, ajouta-t-il, si vous désirez être de retour avant le soir. »

En peu de temps, des allées couvertes guidè-

rent M. Richard et toute sa suite vers un ermitage où tout portait à la méditation ; la simplicité des meubles, l'admirable beauté des tableaux, la perspective du fleuve dont les flots agités blanchissaient ses rives, l'aspect de rochers menaçants qui se projetaient au-dessus, les splendeurs de la belle Florence, tout enfin se réunissait pour enchanter les regards; aussi nomme-t-on ce délicieux ermitage *il Paradisino*. De là montant sans relâche les hauteurs de l'Apennin dans un trajet de dix à douze milles, ils arrivèrent à Camaldoli, puis au désert sacré.

C'est dans cette retraite profonde, loin du monde et du bruit, que quarante Bénédictins de Vallombreuse séjournent tour à tour pendant deux ans, vivant uniquement de laitage, d'œufs et de légumes; chacun d'eux ayant une chambre à coucher, un cabinet d'étude, un oratoire et un petit jardin, Le supérieur fait perpétuellement sa demeure dans cet asile heureux ; il ne dirige l'abbaye-mère que par un prieur auquel il délègue les ordres nécessaires. Les Camaldules joignent à l'observance de la règle de saint Benoît les austérités de la vie érémitique, imitant en ce point les anachorètes du Liban ou de la Thébaïde ; chaque vendredi leurs repas se composent seulement de pain et d'eau. La prière, le culte divin, la méditation des saintes Ecritures, d'édifiantes conversations, l'amitié, l'agriculture, l'abbatis des arbres dans les forêts, forment leurs occupations habituelles.

C'est surtout de Camaldoli qu'on découvre les

deux mers qui baignent la Péninsule. Ce n'est cependant que dans les jours sereins qu'on peut jouir de ce magnifique spectacle de la Méditerranée et de l'Adriatique. En ce lieu, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, le froid est extrêmement vif et pénétrant. Les ermites voient alors leurs cellules et leurs toits ensevelis sous les neiges, tandis que les loups, les ours et bien d'autres animaux féroces vont cherchant leur proie, et hurlent jour et nuit autour de l'enceinte murée du couvent.

A peine nos voyageurs eurent-ils atteint cette solitude romantique qu'ils éprouvèrent un bien-être intérieur. Au milieu de ces vastes salles de verdure, ils voyaient le beau soleil qui se cachait dans les flots vers la fin de la journée. On leur apprit alors que saint Romuald, né à Ravenne, d'une famille ducale, consacra, vers le commencement du XIe siècle, ses talents, sa fortune et ses belles années à la fondation de ce pieux ermitage. C'est là que se rendirent d'âge en âge des princes, des savants, des hommes vertueux, qui, las des vanités du siècle, formèrent une heureuse communauté de fidèles, et virent presque tous leur carrière se prolonger bien au-delà du terme assigné généralement aux mortels. Le fondateur, entre autres, saint Romuald, vécut cent-vingt ans, jouissant d'une haute réputation de sagesse et du rare bonheur d'avoir rallumé le feu de la piété autour de lui.

Lorsque nos voyageurs eurent parcouru ces pieuses sollitudes, où le torrent invisible des années semble avoir suspendu son cours, ils reprirent le chemin de Vallombreuse, où Mme Richard était restée, sa santé, toujours délicate, ne lui permettant pas de faire pédestrement des courses aussi fatigantes. Ernest, Fortunat, Hortense, après l'avoir embrassée aussi tendrement que s'il se fût agi du retour d'un long voyage, s'empressèrent à l'envi de lui raconter en détail et les diverses scènes de la nature qui s'étaient déroulées à leurs regards, et les hautes vertus dont ils avaient été témoins.

Le lendemain, M. Richard, sa femme, ses amis de Florence et ses enfants, prirent congé du père *Foresteraio* qui n'avait cessé de les combler tous d'attentions et de prévenances. Cet excellent religieux reçut avec une sorte de reconnaissance qui se voit peu dans le monde, les remercîments sincères de chacun; il y répondit par des paroles douces et affectueuses, et voulut reconduire lui-même ses hôtes ou plutôt ceux de la communauté jusqu'à la sortie de l'abbaye de Vallombreuse. Touché de tant de bonté, M. Richard n'en parlait qu'avec admiration, et, quand il fallut s'éloigner, jetant un dernier regard sur le monastère, il déclama avec effusion quelques vers de l'Arioste que nous traduirons ici pour nos jeunes lecteurs.

« Vallombreuse, tel est le nom d'une abbaye riche, belle, vraiment religieuse, et sachant ac-

cueillir avec courtoisie quiconque lui demande l'hospitalité. »

CHAPITRE XII.

Rome. — Catacombes; conjectures sur leur destination primitive. — Digression sur les autres catacombes d'Italie; l'Oreille de Denys à Syracuse.

Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées, depuis que M. Richard et ses deux intrépides compagnons étaient arrivés à Rome; car, immédiatement après la visite à l'abbaye de Vallombreuse, Mme Richard et sa fille, après avoir fait de nouvelles recommandations, avaient repris la route de Nice, tandis que les voyageurs prenaient la direction de la capitale du monde chrétien. Il y avait donc, dis-je, à peine vingt-quatre heures que ceux-ci avaient planté leur tente sur le bord du Tibre, lorsque le noble Romain chez qui ils étaient logés, entra dans leur chambre et leur demanda, avec une courtoisie prévenante, s'il pouvait leur convenir de profiter d'une très belle occasion pour pénétrer dans les anciennes catacombes. Fortunat avait la langue levée pour répondre un *oui* fortement accentué; mais il se retint en adressant à son père un regard qui contenait une prière. Aussi,

M. Richard s'empressa-t-il d'accepter, en témoignant toute sa gratitude à son hôte.

La société qui se rendait aux catacombes était assez nombreuse ; après s'être muni de briquets de toutes les façons, d'allumettes et de bougies, on se mit en marche fort gaîment pour ces lieux funèbres.

Le nom de catacombes vient de deux mots grecs qui signifiient *près des tombeaux*. Il y a diverses opinions sur la première destination et même sur l'origine de ces souterrains. Les uns croient qu'ils ont été d'abord des carrières, d'où l'on tirait la pouzzolane qui servait à la construction des premiers édifices de Rome. D'autres pensent que les catacombes sont les sépultures originaires des Romains. Il est certain que la première manière d'enterrer a été de mettre les corps dans des caves ; la coutume de les brûler n'est venue qu'ensuite, parce qu'on a désiré rapporter les cendres des guerriers morts loin de la patrie. Les catacombes ont donc pu servir de cimetières anciennement.

Il est probable aussi que les chrétiens, sous les persécutions des premiers siècles de l'église, ont trouvé les catacombes en cet état, c'est-à-dire contenant d'anciens tombeaux, et vides dans les autres parties. C'était là, sans nul doute, qu'ils se réfugiaient pour la célébration de leurs mystères. L'empereur Dioclétien ordonna un jour que, quand une société de chrétiens qui fréquentait les catacombes de la voie Solaria y aurait été réunie, on

élevât un mur horizontal à l'entrée de l'ouverture, pour y enfermer ceux qui y seraient rassemblés. Après Constantin, les papes bénirent ce lieu de douloureux souvenirs, et l'on présume que ce fut alors qu'on commença à y peindre divers sujets de l'*Ancien* et du *Nouveau-Testament.*

Quoi qu'il en soit, les catacombes sont un objet de curiosité pour la plupart des voyageurs qui sont à Rome. Les nôtres, ainsi que les curieux qui marchaient avec eux, pénétrèrent, la torche à la main, dans ces vastes souterrains, dont on ne parle qu'avec une sorte d'effroi. D'abord, Ernest et Fortunat, saisis d'une secrète frayeur à la vue de ces longues voûtes sépulcrales, se serraient l'un contre l'autre, comme pour se fortifier mutuellement; mais, peu à peu, l'exemple de M. Richard et des autres personnes qui s'arrêtaient, de distance en distance, pour déchiffrer sur les murailles des inscriptions quelquefois à demi effacées par le temps, leur raffermit le cœur, et, bannissant toute crainte, ils ne tardèrent pas à faire comme les autres. Cependant, ils évitaient avec soin de s'isoler du reste de la société, de peur de s'égarer; car, chemin faisant, leur père leur avait raconté plusieurs aventures tragiques arrivées à des personnes qui, égarées dans cet effroyable labyrinthe, y avaient péri, sans secours, de faim et de désespoir.

Ces cavités sans communication avec l'air extérieur, excepté par des ouvertures placées quel-

quefois à trois cents pas l'une de l'autre ou plus éloignées, sont de la largeur de trois à quatre pieds, rarement de cinq et de six; elles sont hautes de huit à douze, souvent de trois et de quatre, en forme d'allées et de galeries rentrant les unes dans les autres par des carrefours assez fréquents. Il n'y a en général ni maçonnerie, ni voûte, la pierre dont elles sont formées, et qu'on nomme Pouzzolane (1), se soutenant d'elle-même. De temps en temps on rencontre des espaces plus grands, appelés *cubicula*, ou chambres. On ne peut douter que ces cavités n'aient servi de cimetières. On creusait dans les parois de ces deux côtés d'allées toute la longueur nécessaire pour introduire les corps ; c'était à peu près une longueur de six pieds dans l'intérieur sur deux pieds de hauteur. L'ouverture n'était que de quatre pieds, et on la fermait d'une seule brique d'un pied et demi, ou de deux pieds de haut sur quatre de large, assujettie avec du ciment. On plaçait ainsi quelquefois jusqu'à cinq ou six corps les uns au-dessus des autres; les cavités qui sont petites étaient celles où l'on déposait des enfants et des femmes. On voit des cimetières dans les catacombes, où il existe deux ou trois étages de ces allées. On descend dans les premières par des

(1) Cette pierre tire son nom de Pouzzoles, ville de la Terre de Labour, près de Naples, où elle est très commune. C'est une espèce de sable, produit volcanique d'un grain assez gros.

ouvertures qu'on nomme *foramina;* on trouve ensuite d'autres ouvertures qui mènent aux allées inférieures, où règne une autre suite de tombeaux.

Les noms des morts se trouvent quelquefois sur l'urne ou le sarcophage, ou bien sur les dalles qui en forment l'ouverture. Quelquefois aussi on y voit une branche de palmier avec le monogramme (1) du Christ. Mais les emblêmes du paganisme s'y trouvent aussi fréquemment, ce qui prouve que ces sépultures étaient indistinctement consacrées au peuple et aux citoyens de tous les cultes.

Les personnes composant la petite caravane souterraine dont la famille Richard faisait partie, visitèrent les galeries les plus remarquables qui forment les catacombes : les souterrains du Vatican, où l'on trouve une grande quantité de sarcophages en marbre de Paros; les catacombes de la villa Pamphili, de Saint-Sébastien, et celles de plusieurs voies romaines, où l'on rencontre différentes chambres ornées de sarcophages en marbre et en porphyre, des urnes de diverses formes, des inscriptions grecques et latines en noir, en rouge et en lettres d'or; enfin, des peintures d'une époque plus récente.

Il se trouvait dans la petite troupe un Anglais d'un âge déjà mûr, et dont la conversation attestait

(1) Un monogramme est une sorte de chiffre qui contient les lettres des noms de quelqu'un entrelacées en un seul caractère.

beaucoup d'instruction et particulièrement l'expérience des voyages. Il apprit à ses jeunes compagnons, qui ne lui épargnaient point les questions, selon leur habitude, que les catacombes de Rome ne sont ni aussi belles ni aussi grandes que celles de Naples, surtout celle de Saint-Janvier, dont l'entrée est dans l'église de ce nom. Ces dernières présentent trois étages de galeries les unes au-dessus des autres; mais les tremblements de terre ont détruit et renversé les étages inférieurs. On y a trouvé, comme à Rome, un grand nombre de monuments en marbre et d'inscriptions grecques et latines. « Mais les plus grandes et les plus remarquables, ajouta l'Anglais, sont sans contredit celles de Syracuse, qui sont situées près de la fameuse caverne appelée Oreille de Denys. Elles sont les mieux conservées et peut-être les plus propres à donner une idée juste de ces lieux. Elles forment comme une ville souterraine, avec ses grandes et ses petites rues, ses carrefours et ses places, taillés dans le rocher à plusieurs étages, et creusés, selon toute apparence, pour servir de sépulture; elles diffèrent en cela des autres excavations de la même ville, qui ne furent évidemment que des carrières. Ces catacombes, dites de *Saint-Jean*, n'ont pu que difficilement se prêter à l'extraction des pierres, leurs issues n'étant ni larges ni faciles. A l'entrée de ces souterrains s'élève une chapelle dédiée à saint Marcian, construite dès les premiers temps de l'Église. Quelques ornements,

qu'on rencontre en divers endroits, ont été ajoutés postérieurement, et se réduisent à quelques mauvaises peintures grecques des derniers temps de l'empire, faites sur un enduit, de lettres grecques et latines, ou de symboles de martyrs, peints dans l'intérieur des tombeaux. Les catacombes de Syracuse n'ont point en général l'aspect lugubre des autres cavités de ce genre; il y règne une tranquillité mystérieuse qui annonce le sanctuaire du repos.

« Quel est donc le lieu qu'on appelle l'*Oreille de Denys?* interrompit Ernest, qui avait prêté aux paroles de l'Anglais la plus grande attention.

— Je vous le dirai volontiers, reprit l'étranger, car j'ai longtemps et souvent parcouru la Sicile. Ce qu'on appelle l'*Oreille de Denys* est une fameuse grotte qui fait partie des ouvrages extraordinaires qu'on voit aux environs de Syracuse et qu'on appelle *Latomies.* Cette grotte a été creusée dans l'angle d'un rocher; c'est une caverne profonde et sombre qui a été taillée dans un roc très dur, avec une habileté et une difficulté extrêmes. On y arrive par un précipice escarpé, et l'entrée ressemble au portail de quelque ancienne cathédrale. Le devant du rocher est revêtu de plantes grimpantes qui y croissent naturellement. On ne peut s'avancer dans cette cavité obscure qu'à la clarté des flambeaux.

» A droite de l'entrée et près du haut de la caverne, il y a une petite chambre; son ouverture

est à la surface extérieure du rocher. On ignore si un passage secret y conduisait autrefois; mais à présent elle n'est accessible que par des échelles et par des cordes que l'on descend du bord du précipice. On dit qu'un trou fut percé jadis entre cette chambre et la caverne, par ordre de Denys, tyran de Syracuse, qui, suivant la tradition, se plaçait dans le premier réduit pour entendre les conversations des prisonniers entre eux. Le tympan ou le foyer du son était précisément en face de la chambre.

» On remarque une rainure singulière à la voûte du rocher; elle se prolonge de ce point jusqu'à l'extrémité de la caverne; elle est taillée avec le plus grand soin et très lisse; mais elle n'est pas unie et suit toutes les ondulations du rocher; on suppose que cette rainure servait de conducteur aux sons. Le plan général de la caverne est analogue à la forme et à la symétrie de l'oreille humaine, et c'est de là que vient le nom qu'elle porte depuis un temps immémorial.

» L'écho de cette caverne est étonnant. Le chuchotement le plus faible y peut être entendu partout. Dans la conversation ordinaire, le son de la voix est renvoyé en intonations fortes. Quelqu'un placé à l'extrémité intérieure de la caverne déchire-t-il doucement un morceau de papier, malgré la longueur et les sinuosités du passage, le son est entendu distinctement de ceux qui se tiennent en dehors de l'entrée. Si l'on tire un coup

de pistolet, le bruit égale celui que produirait la décharge d'un gros canon de quarante-huit.

» Il n'est pas douteux que cette caverne a été disposée de manière à augmenter et conduire le son; mais il n'est pas aussi certain qu'elle ait été arrangée pour donner à Denys, qui en fournit le plan, la possibilité d'entendre de la petite chambre les conversations de ses prisonniers; car on dit que si deux personnes ou un plus grand nombre parlent à la fois, il n'en résulte qu'un bruit confus; cela est vrai pour la partie extérieure de la grotte, mais cela ne l'était pas peut-être au moins assez sensiblement, pour devenir un inconvénient pour l'oreille placée à l'orifice de la petite chambre. Le tyran soupçonneux peut n'avoir eu pour habitude que d'emprisonner très peu d'individus à la fois, et seulement ceux qui lui étaient le plus suspects; or, comme probablement ils ne parlaient pas toujours tous à la fois, et qu'au moins il était naturel qu'ils conversassent sans s'interrompre mutuellement, l'oreille de Denys pouvait recueillir assez des discours qui lui parvenaient pour se faire une idée du caractère, des plans et des griefs de ses ennemis. Voilà, mes petits amis, tout ce que je puis vous dire de cette fameuse oreille de Denys. J'ajouterai que s'il eût été meilleur prince, ce roi n'aurait pas eu une pareille méfiance; d'ailleurs, il y a un proverbe qui dit que celui qui écoute aux portes entend rarement son éloge. »

L'Anglais se tut après cette maxime. Nos jeunes gens, enchantés des notions qu'il venait de leur donner, le remercièrent de sa bienveillante complaisance; on sortait alors du souterrain : la compagnie se sépara, et M. Richard et les siens rentrèrent dans la maison où ils étaient logés.

CHAPITRE XIII.

Arezzo; ses hommes illustres. — Gui d'Arezzo, sa révolution dans l'art musical. — Cortone. — La vallée de Chiana. — Pérouse. — Foligno. — Spolette; pont le plus élevé de l'Europe. — Cascade de Terni. — Civita-Castellana, ancienne capitale des Falisques.

Afin de profiter, ainsi que nos héros, de l'occasion de visiter les catacombes, nous avons passé légèrement sur leur départ de Florence et brusqué leur arrivée à Rome. C'est une lacune qu'il nous faut combler.

En partant de la capitale de la Toscane pour se rendre dans celle de la catholicité, M. Richard prit la route d'Arezzo, qui n'est pas tout-à-fait la plus courte, mais qui est plus commode et plus variée que celle de Sienne, que l'on connaissait déjà.

Pour aller de Florence à Arezzo, on traverse encore une partie de la belle plaine arrosée par

l'Arno, et où la culture et la population florentine se montrent dans toute leur élégance. Les sites les plus attrayants, les villages les plus animés se rencontrent à chaque instant sur cette route. On passe une rivière appelée la Chiana, qui donne son nom à une vallée que l'on regarde comme le grenier de la Toscane, à cause de sa fertilité; puis on arrive à Arezzo, ville antique, dont les monuments offrent le style étrusque et l'élégance florentine. Cette petite ville a produit plusieurs hommes célèbres. Mécène, le protecteur et l'ami d'Horace et de Virgile, et dont le nom est devenu depuis un éloge si rarement mérité par les grands, avait reçu le jour à Arezzo. Pétrarque, le tendre Pétrarque, dont les vers ont illustré la fontaine du Vaucluse, était natif de cette ville, ainsi que le bénédictin Guido d'Arezzo, qui fut le restaurateur de l'art musical chez les modernes, et même le créateur, si l'on en croit quelques-uns.

Non-seulement Guido ou Gui d'Arezzo passe pour l'inventeur de la gamme, mais on dit qu'il imagina les points qui servent à la noter, qu'il établit l'usage des portées, des clefs, de la main harmonique, de la méthode de solfier, du contrepoint et des instruments à touche. Cependant on lui a contesté la plupart de ces découvertes; on dit même qu'il en parle dans ses écrits comme de choses déjà répandues universellement. Quelle part de gloire doit lui appartenir? Dans le siècle

où il vivait, au XIe siècle, il régnait une grande incertitude dans l'enseignement de la musique ou plutôt du plain-chant; aucune méthode ne paraît avoir existé avant lui, ou du moins il n'y avait point de corps de doctrine. Gui d'Arezzo inventa la gamme, au moyen de laquelle il imagina une nouvelle méthode de plain-chant beaucoup plus simple, beaucoup plus facile que l'ancienne, et qui ouvrit une nouvelle route à l'art musical qu'il allait faire renaître. Le succès extraordinaire qu'obtint en peu de temps cette méthode fit regarder Gui comme un prodige. Le pape Jean XX l'appela près de lui, fut émerveillé d'apprendre de lui à chanter, sans savoir la musique, tous les hymnes de l'église, et se plut à le combler d'honneurs. Mais Gui d'Arezzo, fatigué du monde où son mérite lui avait suscité beaucoup d'ennemis, quitta Rome et revint mourir dans son couvent de Pomposa, près de Ravenne.

D'Arezzo, M. Richard gagna Camuccia, laissant à gauche et à peu de distance de la route la ville de Cortone, autrefois l'une des douze principales villes des Etrusques, dans laquelle on voit plusieurs monuments antiques, des restes de bains ornés de mosaïques, et les ruines d'un temple de Bacchus. Cortone est célèbre par l'Académie étrusque qui y fut établie au commencement du siècle dernier, et qui possède une belle bibliothèque et un riche musée. La plaine qui s'étend depuis le pied de la colline sur laquelle cette ville

est bâtie jusqu'à la vallée de Chiana, est un des plus beaux théâtres de l'industrie humaine. La nature en avait fait un lac; la main de l'homme y a fait verdoyer des prairies, en a rendu le climat très salubre, et a ménagé tous les éléments de bonheur à ceux qui l'habitent.

La vallée de Chiana qu'on laisse à droite présente le même phénomène. Plus loin s'étend le lac de Pérouse, autrefois fameux sous le nom de Trasimène, et sur les bords duquel le célèbre Annibal, habile général carthaginois, remporta une victoire signalée sur les Romains commandés par le consul Flaminius. On montre aux voyageurs deux endroits différents où l'on dit que fut le champ de bataille; l'un est dans une petite plaine appelée *Sanguinetti*; l'autre est près d'un village nommé *Ossaja,* où l'on a trouvé beaucoup d'ossements.

A trois lieues plus loin s'élève Pérouse, sur une éminence au pied de laquelle passe le Tibre; cette ville est ceinte de grandes murailles; ses larges rues sont bordées de palais antiques, et ses vastes églises montrent leurs dômes à une grande distance. Elle a pour ornement une grande quantité de jardins couverts à la fois de fleurs, de fruits et de treilles, et arrosés par des canaux d'eau vive. Au bas de la montagne de Pérouse, on passe le Tibre sur le pont Saint-Jean, et l'on se trouve dans une vallée qui est un des plus beaux et des plus riches pays de l'Italie. Dans

cette délicieuse vallée on aperçoit, isolé au milieu des champs, un édifice de la plus noble architecture, c'est l'église Notre-Dame-des-Anges, la métropole de l'Ordre Saint-François. La vue de ce temple frappe l'imagination; sa solitude et sa grandeur impriment dans l'âme un sentiment religieux. La ville d'Assise est à quelque distance sur le penchant de la montagne. Assise est la patrie de saint François, le célèbre instituteur des Franciscains; il y vint au monde, dit-on, dans une étable, et marqué d'une croix à l'épaule.

Avançons dans ces riantes campagnes. Voici Foligno, ville industrieuse, agricole et commerçante, où l'on admire un tableau de Raphaël représentant la Vierge dans sa gloire. Voici la rivière du Clitumne, dont Virgile a célébré les heureux rivages. Voici encore Spolette, ville très ancienne, dont les habitants eurent la gloire d'arrêter Annibal vainqueur, et le forcèrent à se retirer avec une perte considérable; cette retraite eut presque l'air d'une fuite, et c'est en mémoire de cet événement qu'il y a à Spolette une porte qu'on appelle *di fuga* (de la fuite). Un pont de six cents pieds de long et de trois cents pieds de haut traverse le Maroggio, torrent impétueux qui roule ses eaux entre la ville et la montagne. Un aqueduc très considérable sert encore à conduire de l'eau du milieu de la montagne de Luco dans la ville de Spolette. Cet aqueduc passe sur un des côtés du pont. On ne sait si ces ouvrages éton-

nants par leur étendue et par la prodigieuse élévation du pont, le plus haut qu'il y ait en Europe, sont du temps des Romains ou des Goths. Spolette conserve plusieurs restes de son ancienne magnificence; on y voit des ruines de plusieurs temples. Mais les édifices publics de cette ville ont beaucoup souffert par suite du tremblement de terre qui eut lieu en 1767.

Après avoir gravi la Somma, qui est la montagne la plus élevée de cette partie des Apennins, on arrive à Terni, appelé autrefois *Interrama,* ville aussi ancienne que Rome, dont elle fut ensuite une des colonies, et qui s'honore d'avoir été la patrie de l'empereur Tacite, qu'illustrèrent de hautes qualités bien rares dans le rang suprême, et du célèbre historien du même nom, dont la plume énergique, dont la pensée profonde nous a laissé des chefs-d'œuvre qui l'ont fait surnommer le Michel-Ange de l'histoire. Cette ville est une des plus jolies de l'Italie; elle est remarquable par ses antiquités, par une portion d'amphithéâtre avec de vastes souterrains, quelques débris d'un temple d'Hercule et d'un temple du Soleil.

Mais faisons halte un moment avec nos voyageurs devant la célèbre cascade de Marmora, formée par le Velino, qui se précipite dans la Néra d'une hauteur de mille soixante-trois pieds romains (1). Cette cascade est située dans les en-

(1) Le pied romain fait un peu plus de 11 pouces de France.

virons de Terni, où elle attire un grand nombre d'étrangers; elle fait sa chute avec fracas par un canal que Marc-Antoine-Curius-Dentatus fit creuser dans le roc, l'an 480, pour donner un écoulement aux eaux du lac Lucus, qui souvent inondaient les environs de Rieti.

Cette chute est véritablement une des plus belles de l'Europe; elle offre un coup d'œil étonnant et pittoresque lorsqu'on la contemple d'en bas, où l'on a pratiqué des chemins très faciles. Cependant la plupart des voyageurs vont la voir de la hauteur, parce que le chemin est plus commode. Le bruit des eaux annonce à une grande distance la cascade qui se compose de trois chutes différentes. La première a trois cents pieds romains de haut, et les eaux tombent si violemment sur les rochers, qu'une grande partie se réduit en vapeurs qui remontent au sommet de la cascade. Le reste forme une seconde chute, puis une troisième; enfin ces eaux se réunissent à la Néra, et blanchissent d'écume toute cette profonde vallée. L'eau du Velino, qui traverse le lac Lucus avant d'arriver à la cascade, contient beaucoup de terre calcaire en dissolution, et laisse un sédiment, non seulement sur les roches où elle tombe, mais encore dans le lit de la Néra. Cette circonstance a fait donner à la chute le nom de cascade de Marmora, ou *delle Marmore*. Le roc a été percé à l'endroit où s'opère la chute; on peut faire quelques pas à l'abri de tout danger, le long d'un

petit corridor étroit, et l'on voit alors le torrent d'eau qui se précipite : c'est un des spectacles les plus effrayants de la nature. Quand il gèle, une partie de l'eau reste suspendue en stalactites; au lever du soleil, elles forment comme autant de masses de brillants qui éblouissent les yeux par l'éclat mille fois répété de toutes les couleurs de l'iris. Les peintres ont travaillé à l'envi sur ce beau phénomène de la nature; mais il est bien difficile d'apprécier le mouvement, la vie, les accidents qui animent cette scène. Malgré toutes ces difficultés, Fortunat, qui avait quelques bonnes dispositions pour le paysage, pria M. Richard de lui donner le temps de prendre une vue de la cascade, qu'il destinait à sa sœur Hortense, ce que son excellent père, qui encourageait ces prévenances et ces attentions fraternelles, lui accorda de bien grand cœur, comme on n'en saurait douter.

Entre Terni et Narni, sur les bords de la *Néra*, s'étend un vallon d'environ cinq lieues de largeur, et partagé en prairies couvertes de verdure, en champs bien cultivés, en nombreuses plantations de mûriers, de peupliers, d'arbres fruitiers de toute espèce, au milieu desquels des bosquets odoriférants d'orangers, de citroniers et d'oliviers apparaissent de distance en distance, et contribuent à rendre cette campagne délicieuse; ce séduisant vallon est encadré par des coteaux plantés de vigne.

Tout le pays que nous venons de parcourir se nomme l'Ombrie; mais quand on arrive à Otricoli, que l'on quitte les Apennins, on entre dans la Sabine; le pays change d'aspect, la campagne n'est plus qu'un triste désert; on n'y voit plus que quelques troupeaux qu'on y fait pacager, et qui en sont les seuls produits. Rome s'étendait autrefois, du moins par ses faubourgs, jusqu'à Otricoli, qui en est éloigné aujourd'hui de treize lieues et demie. Il y avait dans toute cette étendue une suite de si beaux monuments que, lorsque l'empereur Constantin vint en Italie pour la première fois, il croyait en sortant d'Otricoli (alors *Otriculum*), entrer dans la ville même de Rome. Ainsi cette grande cité, la métropole de tant de nations, occupait jusqu'à la mer un espace de vingt-cinq lieues, et comptait, dit-on, à peu près quatre millions d'habitants.

Depuis Borghetto jusqu'à Rome, le pays est couvert d'anciens volcans. A dix lieues de la grande ville se trouve Civita-Castellana, ville petite, mal bâtie, pauvre et déserte. C'était autrefois la capitale des Falisques; on n'y arrive que par des chemins étroits, tortueux et difficiles. Elle est fameuse par une aventure qu'ont retenue tous les enfants qui ont appris le commencement de l'histoire romaine. Furius Camillus la tenait assiégée depuis deux ans sans succès; un maître d'école, traître à sa patrie, et violateur de tous ses devoirs, lui amena et lui livra tous les enfants

que les habitants avaient confiés à ses soins. Le dictateur Camille eut horreur de cette perfidie : « Apprends, traître, lui dit-il, que si nous avons les armes à la main, ce n'est pas pour nous en servir contre un âge qu'on épargne même dans le sac des villes. » Aussitôt il fit dépouiller de ses vêtements ce maître perfide, et ordonna à ses élèves de le ramener dans leur ville en le frappant de verges. Les Falisques, touchés de la grandeur d'âme du général romain, se rendirent à la république.

Civita-Castellana est presque environnée de trois petites rivières qui coulent dans des vallons de plus de trois cents toises de profondeur. La roche sur laquelle elle se trouve bâtie a été réunie à la campagne par un magnifique pont à double arcade. Aux environs de cette ville, la terre est profondément déchirée par des gouffres d'un aspect singulier, et qui doivent avoir été creusés par le volcan. Des bois couvrent ses précipices, comme pour en cacher l'horreur. Si l'on s'en approche, on voit d'immenses fragments de roche couverts de lierre et d'églantiers, qui, plongeant dans les abîmes, y forment une espèce de décoration dont la perspective produit en même temps l'admiration et l'effroi.

Enfin, après avoir traversé une solitude presque aussi inculte que silencieuse, on passe le Tibre, et, peu après, on entre dans Rome par la

porte du Peuple (*porta del Popolo*); c'est à peu près ce que firent nos trois voyageurs.

CHAPITRE XIV.

Séjour à Rome. — Le Panthéon. — Le Colisée. — L'ancien Capitole. — Sainte-Marie-Majeure. — Saint-Jean-de-Latran. Saint-Paul de Rome et autres églises remarquables. — La basilique de Saint-Pierre et les grottes sacrées; illumination de la coupole.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le petit manuscrit de nos petits voyageurs, tel que leur père le fit parvenir à Nice après l'avoir corrigé, soit en y ajoutant, soit en y faisant quelques retranchements nécessaires.

Journal de Fortunat et de son frère Ernest, adressé à leur bonne sœur Hortense.

« Chère Hortense, en te parlant de Rome, où nous sommes depuis plusieurs jours, comme nos dernières lettres ont dû te l'apprendre, nous ne savons en vérité par quel bout commencer: voilà ce que c'est que l'embarras des richesses. Il faut pourtant se décider. Eh bien! pour tout concilier, nous adopterons autant que nous le pourrons, dans notre journal, l'ordre même de nos excursions.

» Nous n'avons plus à revenir sur les catacombes; cette affaire est coulée à fond. Contemplons donc ensemble le Panthéon et le Colisée, qui sont les principaux restes d'antiquité que l'on admire à Rome. Quoiqu'ils aient été mutilés et dégradés par les Barbares et par le temps, ces deux monuments ont encore quelque chose d'imposant et de grand qui donne une haute idée du peuple qui les éleva.

» Le Panthéon est le mieux conservé et en même temps le plus magnifique de tous les édifices de l'ancienne Rome. Il fut élevé par Marcus-Agrippa, gendre d'Auguste, et dédié à Jupiter Vengeur; ce temple contenait plusieurs idoles ou statues des dieux du paganisme. Celle de César y fut aussi placée lorsqu'il eut été divinisé. On a cru que le nom de Panthéon lui venait de la multiplicité des dieux; peut-être aussi est-ce à cause de sa coupole, semblable à la voûte du ciel, séjour habituel des dieux. Enfin, on a dit encore que cette exagération dans le titre provenait de ce que ce temple était si beau qu'il eût pu être dédié à tous les dieux. Ce temple a conservé sa voûte, son péristyle et ses colonnes. Quel péristyle magnifique! huit colonnes corinthiennes de front soutiennent un élégant entablement et un pourtour bien proportionné, orné de bas-relief, par Diogène, sculpteur athénien. Le portique est formé de seize colonnes aussi d'ordre corinthien; celles de la façade sont chacune d'un seul morceau

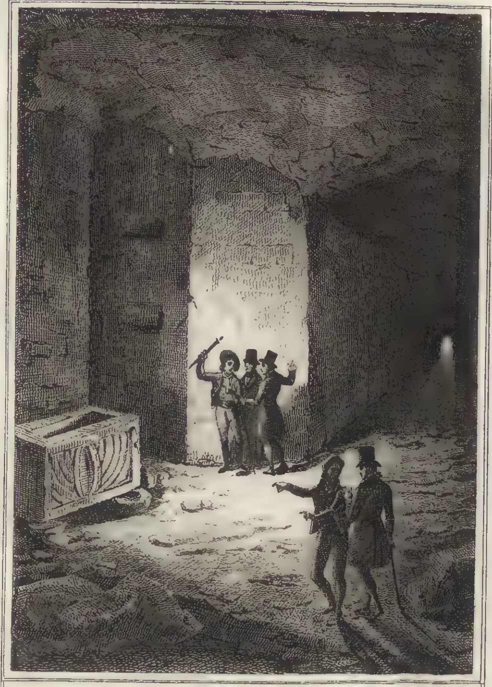
de granit oriental blanc et noir, et les autres de granit rouge.

» L'intérieur du temple est un cercle parfait, et c'est de cette forme sphérique que l'église qu'on y a établie prend le nom de *Rotonde.* La coupole est ouverte dans le milieu par un œil de vingt-sept pieds de circonférence qui éclaire le temple. Tout autour règnent quatorze colonnes, dont huit jaunes et six violettes, pour la plupart d'un seul morceau, toutes cannelées, avec des chapiteaux d'ordre corinthien.

» Les deux clochers qui accompagnent cet édifice ont été élevés sous le pape Urbain VIII. L'église est appelée Sainte-Marie-des-Martyrs, parce que Boniface IV la dédia à la Vierge et y fit transférer des corps de martyrs.

» Le célèbre Raphaël, dont nous avons mentionné plusieurs fois les chefs-d'œuvre, a trouvé dans ce monument une sépulture digne de lui. En fouillant dernièrement dans la chapelle sous laquelle il était enterré, on a trouvé son corps dans un état tel qu'on a pu aisément le reconnaître.

» C'est sur le modèle du Panthéon de Rome qu'ont été conçus les temples modernes les plus admirés ; Rome, elle-même, lui doit l'église de Saint-Pierre; Londres, celle de Saint-Paul ; et Constantinople, celle de Sainte-Sophie. Ah ! si ce temple obtient encore une admiration méritée, quelle n'a pas dû être sa splendeur avant qu'il eût été dépouillé ? L'Africain Genseric fut le premier



Les Catacombes de Rome.

Pag. 201.

qui osa porter sur cet inimitable monument sa main sacrilége; puis, au VIIe siècle, le petit-fils d'Héraclius, un Constantin, plus barbare que le Vandale, acheva de ravir au Panthéon tous ses ornements, l'airain de Corinthe, les vases d'or et d'argent enrichis de pierres précieuses, et les statues que les connaisseurs estimaient le plus.

» Suis-nous au Colisée, bonne Hortense. Pour y arriver, passons sous l'arc de triomphe que Trajan érigea en l'honneur de Titus, de cet excellent empereur qui se plaignait d'avoir perdu sa journée, quand elle ne lui avait pas offert l'occasion de faire quelques heureux. En quittant l'arc de Titus, voici à droite, celui de Constantin, et, à gauche, le Colisée.

» Rien de plus majestueux que le Colisée; son enceinte immense, la multitude des pierres qui le composent, cette réunion de colonnes de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement pour soutenir trois étages de portiques, tout cela étonne l'imagination, quoiqu'il n'y ait aujourd'hui que la moitié du Colisée debout.

» Originairement, cet édifice était appelé l'amphithéâtre Flavien, il était spécialement destiné à la représentation de chasses aux bêtes, de combats de gladiateurs et de naumachies. Il devint plus tard une fortification importante qui contenait la ville, puis successivement un hôpital pour les pestiférés, un asile de voleurs, un atelier de faux-monnayeurs, un théâtre de combats de chevaliers

luttant pour leurs dames, une carrière de pierres de construction, un lieu sacré où l'on fonda des chapelles où l'on donna des missions. Enfin plusieurs souverains pontifes appelèrent la vénération des fidèles sur cette arène arrosée du sang de tant de martyrs, et le pape Pie VII y fit exécuter de nombreux travaux de construction.

» Cet immense amphithéâtre avait été construit par l'empereur Vespasien, qui ne fit que réaliser le projet conçu par Auguste. Il fut achevé et dédié par Titus. On raconte que le nom de *Colisée* lui vient du célèbre colosse de Néron, qui fut transporté près de l'amphithéâtre. D'ailleurs, cet édifice a vraiment lui-même des dimensions colossales. Il a seize cent dix pieds romains de tour; sa hauteur est de cinquante-trois pieds, et l'on assure que sa magnificence surpasse, en plusieurs parties, celle des pyramides d'Egypte, du temple d'Éphèse et des autres anciennes merveilles du monde. Ses ruines, dans l'état même où elles sont actuellement, donnent la plus haute idée de la puissance de celui qui le fit construire. On prétend que douze mille Juifs, conduits en esclavage à Rome après la prise et la ruine de Jérusalem, furent employés à cette construction pendant plusieurs années sans interruption. C'était un ancien usage des vainqueurs à l'égard des vaincus de les faire travailler comme des bêtes de somme à l'érection de leurs monuments nationaux. Cette coutume, loin d'être humaine et générale, était

au contraire de la plus insigne barbarie; du moins c'est notre avis.

» Longtemps, trop longtemps, les riches propriétaires et les princes romains firent secrètement enlever un grand nombre de colonnes des entablements, des corniches de ce superbe monument. Pour en prévenir l'entière démolition, le pape Benoît XIV, connaissant l'empire des idées religieuses, convertit en un sanctuaire chrétien ce monument du paganisme. Alors, au milieu de cet amphithéâtre homicide, abreuvé du sang de tous les martyrs, fut arboré l'étendard de la croix, qui consacra pour jamais à la vénération publique cet édifice majestueux.

» Actuellement montons ensemble au Capitole de l'ancienne Rome, qui était le temple de Jupiter Férétrien. Aujourd'hui c'est l'église d'*Ara Cœli*. Cet édifice est situé sur le *monte Capitolino*. On y parvient par un escalier de cent-vingt-quatre degrés spacieux de marbre blanc, et l'on y voit encore les colonnes ainsi que les fondements de ce temple célèbre où montaient solennellement les triomphateurs. Lorsque nous entrâmes dans l'église, un franciscain occupait la chaire; nous l'entendîmes prêcher avec autant d'éloquence que d'onction. Après le sermon, notre père lia conversation avec ce prédicateur, qui nous parut avoir autant de complaisance et d'urbanité que de lumières. Il était le prieur du couvent attenant à la chapelle d'*Ara Cœli*, propriété de Saint-Fran-

çois. Comme nous lui demandâmes la cause du nom singulier donné à cette église, il nous montra le grand autel, dénommé par excellence l'*autel des cieux*, et il nous fit lire tout exprès, en la traduisant, une inscription latine renfermant une tradition aussi extraordinaire qu'intéressante. Voici le sens de cette inscription :

» C'est ici le véritable autel des cieux, touchant lequel sont écrites ces paroles dans le *livre de la Nativité de Notre-Seigneur*. L'empereur Auguste ayant subjugué le monde et courbé les nations sous le sceptre romain, le sénat étonné de tant de puissance, résolut de l'adorer comme un Dieu; mais l'empereur, plus sage, sachant qu'il n'était qu'un simple mortel, ne voulut point usurper le nom de la divinité. Cédant néanmoins aux instantes prières des sénateurs, uniquement afin de leur complaire, il consentit à consulter la sibylle, qui passait pour connaître l'avenir, et il lui demanda, comme à un oracle sûr, s'il viendrait un homme plus grand que lui. C'était le jour même de la naissance du Sauveur du monde. Au milieu du jour, comme la sibylle était à prier dans ce lieu qui était la chambre de l'empereur, il apparut à cette femme mystérieuse une auréole éclatante, comme un cercle d'or autour du soleil, et au centre de ce cercle, elle vit une vierge infiniment belle, tenant un enfant dans ses bras. La sibylle étonnée montra ce phénomène à l'empereur, qui, admirant cette vision étrange, crut en-

dre une voix qui lui disait : « C'est là l'*autel des cieux.* » Ou, comme le porte une autre leçon qui répond mieux à la demande d'Auguste : « *Cet enfant que tu vois est plus grand que toi ; c'est donc lui seul que tu dois adorer.* » Aussitôt, ajoute l'historien qui rapporte cet événement extraordinaire, Auguste fit élever cet autel, sur lequel il offrit de l'encens au Seigneur et à sa mère.

» Nous sortîmes ensuite de l'église, et prenant congé du bon franciscain, nous nous rendîmes vers la superbe basilique de Sainte-Marie-Majeure, qui fut bâtie quatorze ans après la mort de Constantin-le-Grand. Nous y lûmes d'abord une autre inscription, bien digne de remarque aussi, sur l'obélisque égyptien, formé d'un seul bloc de granit rouge, ayant soixante pieds de hauteur et terminé par une croix de bronze. Cette inscription latine porte : « J'adore le Christ, le Seigneur, qui, près de naître, fut adoré par l'empereur Auguste, alors vivant ; » et dès lors, ce prince défendit qu'on l'appelât le Seigneur.

» Au reste, Sainte-Marie-Majeure est une des plus belles églises du monde ; son frontispice majestueux offre aux regards une double colonnade ; l'une, plus haute, et de l'ordre corinthien, et l'autre, plus basse, de l'ordre ionique ; des colonnes de marbre blanc de deux cent cinquante pieds de hauteur séparent les ailes d'avec la nef. On est ébloui de l'éclat qu'y répandent le jaspe, le porphyre, le lapis-lazuli, des pierres précieuses

innombrables, le bronze doré et des métaux plus riches employés dans cette église avec profusion.

» Voici une autre basilique qui tient le premier rang parmi les églises les plus anciennes de cette capitale du monde chrétien; c'est celle de Saint-Jean-de-Latran, que les papes regardent comme leur cathédrale, et dont ils vont prendre possession aussitôt qu'ils sont élus. L'obélisque élevé près de cette église a cent douze pieds de hauteur et est couvert d'hiéroglyphes; transporté d'Egypte à Rome sous Constantin-le-Grand, il fut placé dans le grand Cirque. Ses débris seraient encore couchés dans la poussière, si le pape Sixte V, à qui Rome doit une partie de ses embellissements modernes, ne l'eût fait relever par l'architecte Fontana. L'église de Saint-Jean-de-Latran et son obélisque sont comme au milieu des champs, quoique renfermés dans l'enceinte de la ville, tant est désert l'espace qu'ils occupent. Cependant l'intérieur du temple est d'une grande magnificence; on y voit des statues en marbre des douze apôtres, qui méritent d'être comptées au nombre des chefs-d'œuvre de l'art. Parmi les colonnes qui la décorent, il y en a deux de *giallo antico*, cette pierre si rare et dont les morceaux sont d'une si grande valeur. Quelque magnifique que soit la basilique de Saint-Jean-de-Latran, elle est très peu fréquentée à cause de son éloignement, et ce n'est que lorsqu'un pape

nouvellement élu vient en prendre possession, que toute la ville s'y rassemble.

» Nous venons de visiter une autre église remarquable, qui faillit, il y a une quinzaine d'années, devenir la proie des flammes; c'est la basilique de Saint-Paul, située hors des murs. La fondation de cette ancienne basilique date de Constantin-le-Grand. Elle fut élevée sur une propriété de Lucia, noble dame romaine, et dans le lieu même où le grand apôtre saint Paul avait reçu la sépulture de Timothée, son disciple, à deux milles des anciennes portes de Servius. La plus grande richesse de cette église consistait en cent vingt colonnes, dont vingt-quatre étaient du plus beau marbre, d'ordre corinthien, cannelées, de trente-six pieds de hauteur, et de onze de circonférence; elles provenaient du mausolée d'Adrien. Sous Alaric, et depuis sous les Goths, successeurs de Théodoric, cette église fut un lieu de refuge, où la vie de ceux qui s'y retiraient était respectée. Ce fut dans la nuit du 15 juillet 1823, que la toiture de Saint-Paul, construite en partie en bois de cèdre, prit feu par la négligence d'un plombier qui laissa dans un réchaud des charbons, dont le vent poussa la flamme sur des herbes desséchées qui couvraient le toit. En moins de huit heures toute l'église fut en flammes. Depuis plus de dix années les papes n'ont cessé de faire travailler à la réparation de ce désastre. De nombreuses souscriptions fournies par tout l'univers

catholique ont permis de grandes dépenses. On va prendre aussi des précautions pour que les eaux du Tibre, qui, dans le cas d'inondation même ordinaire, se répandaient sur le pavé de l'église ne puissent plus y pénétrer.

» Il nous serait facile, chère Hortense, de faire un énorme volume, si nous voulions détailler ici toutes les églises de Rome qui sont dignes de l'attention des voyageurs. Nous aurions à t'entretenir de l'église de Saint-Clément, fondée sur le terrain où était la maison paternelle du pape Saint-Clément, dans le Ier siècle de l'ère chrétienne; antique édifice qui présente le modèle le mieux conservé de la disposition des premières basiliques, et dans la cour duquel se tenaient les pénitents et les pécheurs en récidive, tous à genoux, tous se recommandant aux prières des passants. Il nous faudrait noter la basilique de Sainte-Croix, située sur le mont Esquilin, et dans l'endroit même où s'élevait le palais de sainte Hélène, mère de Constantin, et merveilleusement décoré par des chefs-d'œuvre de peinture et d'architecture; la basilique de Saint-Sébastien et ses catacombes; celle de Saint-Pierre *in montorio*, sur le sommet du mont Janicule, où l'on s'extasie devant le plus beau tableau qui soit au monde, la *Transfiguration*, le dernier ouvrage et le plus parfait des chefs-d'œuvre de Raphaël; celle de Notre-Dame-des-Victoires, qui possède la célèbre statue de sainte Thérèse, par le Bernin; celle de

Sainte-Agnèse, bâtie par Constantin hors des murs, où l'on admire une statue de la sainte, toute d'albâtre oriental, ressemblant à de l'agate, et un grand nombre d'autres, qui nous fourniraient la matière de longs et intéressants articles.

» Mais d'autres merveilles plus étonnantes nous appellent. Nous nous dirigeons vers la céleste basilique de Saint-Pierre, qui fut l'ouvrage de la sollicitude de trente papes; sa magique architecture, et les productions des arts qui l'embellissent, surpassent tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi et de plus majestueux, de plus riche et de plus rare.

» Cette église est située au pied du mont Vatican, près de l'endroit où étaient les jardins de Néron, et sur l'emplacement du cirque de Caligula. On en posa la première pierre en 1506, et elle ne fut terminée que plus d'un siècle après. La place qui la précède est aussi bien propre à faire ressortir ses étonnantes beautés.

» Figure-toi une place de forme elliptique, qui a dans son plus grand diamètre sept cent trente-huit pieds, et cinq cent quatre-vingt-huit et demi dans son plus petit. La colonnade qui la circonscrit a cinquante-six pieds et demi de large; elle est l'œuvre du chevalier Bernin. Les colonnes sont au nombre de deux cent quatre-vingt-quatre, avec soixante-quatre pilastres, le tout d'ordre dorique. Les colonnes et les pilastres sont disposés en demi-cercle de chaque côté de la place, et sur quatre rangs formant trois allées; celle du milieu,

qui est la plus spacieuse, peut servir de passage à deux voitures de front. Les colonnes soutiennent un entablement d'ordre ionique, surmonté d'une balustrade, orné de quatre-vingt-seize statues. Au milieu de la place s'élève un obélisque égyptien en granit rouge, d'un seul morceau, venant d'Héliopolis. A droite et à gauche de l'obélisque on admire deux fontaines semblables; de leur sommet sort un faisceau de tuyaux d'où jaillit perpétuellement une abondante quantité d'eau, qui, après avoir monté en gerbe à une grande hauteur, retombe dans les bassins de granit antique d'Egypte.

Quant à l'église, un assez grand nombre d'architectes distingués y ont travaillé; mais c'est l'immortel Michel-Ange qui en a perfectionné le plan, en donnant à ce temple chrétien une simplicité majestueuse et régulière. Cinq grandes portes donnent entrée dans l'église; la porte principale est toute en bronze. Rien ne saurait être comparé à l'étendue immense et à la beauté des proportions, à la richesse, à l'élégance des ornements de l'église de Saint-Pierre. Il faut voir plusieurs fois cet édifice, l'examiner dans tous ses détails, pour comprendre la grandeur de l'idée, la hardiesse de l'entreprise et l'exactitude de l'exécution. Cette église a cinq cent soixante-quinze pieds de long, de la porte principale jusqu'au fond de la tribune. On a indiqué sur le pavé la longueur des plus grandes églises du monde; il

résulte de ces mesures que le temple de Saint-Pierre est le plus grand.

» Mais quelles expressions dignes pourrions-nous employer pour parler de la coupole? C'est là que la gloire des plus fameux artistes de l'antiquité pâlit auprès de celle de Michel-Ange. Ce grand génie, en plaçant dans les airs, et comme aux portes du ciel, l'incomparable dôme de Saint-Pierre, s'est acquis une immortalité qui le maintient au premier rang des architectes renommés. Les constructions les plus hardies de l'ancienne Rome ne peuvent être comparées en aucune manière, pour la grandeur de l'exécution, pour la sublimité de la pensée, au chef-d'œuvre du constructeur florentin. Des amateurs éclairés ont même prouvé que cette création du génie n'est surpassée par aucune de celles qui illustrèrent les beaux temps de la Grèce, puisque le Panthéon d'Athènes, relevé par Périclès, les temples détruits de Diane d'Ephèse et d'Apollon, dont on a conservé la description; puisque celui de Jupiter Olympien, dont les ruines existent à Agrigente, et celui de Jupiter Capitolin auprès du *Forum*, étaient tous fort inférieurs à l'église de Saint-Pierre, qui l'emporte sur eux par l'immensité de ses dimensions, par la magnificence de sa structure, par la richesse inappréciable de ses matériaux, de sorte qu'on peut dire sans exagérer qu'elle est le temple le plus merveilleux qui ait été élevé par des mains mortelles à l'adoration de Dieu.

» A l'intérieur, à peine a-t-on franchi le seuil du sanctuaire qu'on est ébloui de l'éclat des marbres les plus précieux : le jaspe, le porphyre, le lapis-lazuli, le vert antique, travaillés avec un art exquis pendant plus de trois siècles, ainsi que de massives décorations de bronze doré, d'airain de Corinthe, d'argent et d'or, attirent successivement les regards. Ici de spacieux portiques d'un albâtre éclatant, des péristyles majestueux de l'ordre corinthien, fuyant le long des ailes; là d'ingénieuses incrustations d'émail de couleur, les plus rares mosaïques peignant avec d'inaltérables traits et des nuances indélébiles les souffrances des martyrs; les tableaux les plus touchants de l'Ecriture sainte, éternisant surtout les admirables fresques de Michel-Ange et de Raphaël, ailleurs, de nobles autels où la richesse des métaux, la multitude de pierreries, le disputent au talent du sculpteur pour honorer la Divinité, tandis qu'à des distances égales s'élèvent à perte de vue de profondes et magnifiques coupoles, où l'on voit les cieux ouverts, les anges et les saints glorifiés portant des palmes et des couronnes. Mais ni tous ces grands objets essentiels à la dignité du culte, ni l'immense nef, ni l'imposante basilique souterraine, soutenue par ces superbes colonnes de l'ordre corinthien, ne peuvent égaler en sublimité l'inimitable dôme, le plus beau qui soit dans l'univers. Et ce qui doit ajouter à la sainteté de ce lieu, c'est que le plus beau temple de la chré-

tienté a été fondé sur un autre temple bien plus solennel par son ancienneté, qui remonte à Constantin, et, par un privilége unique, celui de conserver le corps de saint Pierre.

» Sous la grande coupole, à peu de distance de la belle statue de saint Pierre, s'élève le *pavillon* qui couvre le maître-autel. Rien ne peut égaler la beauté, la richesse, la forme majestueuse de cet ornement religieux. Au bas de quatre nobles piédestaux sont érigées autant de colonnes torses de cinquante pieds de hauteur ; elles soutiennent l'entablement superbe qui porte le dais ou baldaquin surmonté d'une croix triomphante, dont le prix, la grandeur et l'éclat excitent l'admiration. Ce pavillon de bronze, de cent trente-deux pieds de hauteur, est d'airain de Corinthe, c'est-à-dire d'un métal plus précieux que l'or ; on ne connaît pas de masse métallique ouvrée qui soit aussi considérable. C'est sous cet autel merveilleux que sont déposés les corps de saint Pierre et de saint Paul ; une balustrade de marbre entoure leur tombe, devant laquelle brûlent nuit et jour plus de cent lampes d'argent : au-dessous s'étend une aire spacieuse qui conduit à un escalier dont les cloisons, les murs et les compartiments sont d'albâtre, de lapis-lazuli et de vert antique ; tout le pavé de l'aire, ainsi que celui du temple souterrain, est formé des mosaïques les plus estimées. On nomme cette basilique de Constantin le *Sacre-*

Grotte (les Grottes-Sacrées); c'est l'église des morts.

» On voit dans l'église de Saint-Pierre le cénotaphe de Christine-Alexandrine, reine de Suède, dont les cendres sont déposées dans le souterrain. Le bas-relief du cénotaphe représente l'abjuration que cette femme célèbre fit de la religion luthérienne. On y trouve encore le tombeau de la célèbre comtesse Mathilde, qui fit donation de tous ses biens au Saint-Siége, et ceux de plusieurs souverains pontifes.

» Le temple de Saint-Pierre nous a fourni aussi un spectacle qui pouvait faire croire aux palais enchantés dont il est tant parlé dans le poëme de l'Arioste. On venait de tirer un feu d'artifice au château Saint-Ange, feu d'artifice qu'on appelle la girandole; soudain la coupole, la façade de l'église et le portique furent illuminés. A neuf heures du soir environ, des milliers de flambeaux furent allumés en un clin-d'œil aux voûtes; toutes ces lumières, avec près de cinq mille fanaux qu'on avait allumés auparavant, formaient une élégante et scintillante broderie.

» On nous avait fait croire, à notre arrivée sur la place Saint-Pierre, que l'illumination des fanaux serait le seul spectacle dont nous jouirions. Aussi fûmes-nous agréablement surpris, lorsqu'au premier coup de la cloche pour le premier des quatre quarts qui allaient sonner, la seconde il-

lumination s'opéra si rapidement, qu'avant huit secondes elle était achevée; cette dernière pompe est appelée l'*illumination d'or*; l'autre n'est que celle d'argent. »

CHAPITRE XV.

Suite du séjour à Rome. — La fontaine de Trévi. — La colonne Trajane. — Ruines du Forum. — Palais du Vatican et ses jardins; le belvédère et la chapelle Sixtine. — Le palais de Monte-Cavallo. — Le Capitole moderne. — Palais particuliers et maisons de plaisance. — La *villa* Borghèse. — La *villa* Mondragone. — La *villa* Adriana. — Tivoli. — Ses cascatelles. — Le tombeau de Cecilia Metella.

« Si nous rédigions, chère et bonne Hortense, avec autant de facilité que nous arpentons le terrain, notre relation serait beaucoup moins en arrière que nous la trouvons, à notre grand regret; car nous n'avons pas encore fini, il s'en faut même de beaucoup, sur Rome et ses environs, et nous sommes en ce moment à Naples, ayant devant nous le terrible Vésuve.

» Le Vésuve, comme tu l'as vu dans la géographie, est un fort mauvais voisin pour la belle Naples. Les tourbillons de fumée qui s'élancent par intervalles de son cratère élevé prouvent d'une manière bien effrayante que ce volcan, qui a tant

de fois ravagé la Campanie, par qui furent engloutes tout entières les villes de Pompéi et d'Herculanum, n'est pas encore sur le point de s'éteindre. Ce mont si redoutable s'élève à trois mille sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer, à trois lieues au nord de Naples. Sa partie inférieure, couverte de peupliers, de mûriers, de figuiers, entrelacés de vignes souples et vigoureuses qui fournissent, dit-on, le fameux vin de *Lacryma-Christi*, est fort attrayante à voir. Mais attends un peu la suite : après avoir traversé ces vergers enchanteurs, le charme disparaît; on se trouve au milieu d'une lave immense qui, bien qu'arrêtée et éteinte, inspire encore l'effroi. On marche sur une cendre mouvante, hérissée çà et là de rochers affreux et de nombreuses scories formées de l'écume de la lave, qui s'écrasent sous les pas du voyageur. Quand on veut arriver jusqu'au cratère pour en sonder les profondeurs, une fumée noire et brûlante vous enveloppe de toutes parts, et, bien que le volcan passe pour être paisible, on n'a pas de peine à se persuader qu'il doit recéler au fond de ses abîmes une fournaise ardente sans cesse en combustion. Ce serait le cas, si toutefois il est permis de plaisanter avec un sujet de cette nature, de faire ici l'application un peu burlesque de cette maxime de vaudeville :

Quand le feu sort par la fenêtre,
C'est qu'il fait chaud dans la maison.

» Plaisanterie à part, ce mont Vésuve serait beaucoup mieux placé dans les immenses déserts du sable de l'Afrique; au moins là il ne détruirait rien, il ne tuerait personne, au lieu qu'il nous fait trembler pour le riant Elysée qui s'étend à ses pieds; mais assez pour le Vésuve. Nous retournons à Rome, dans cette ville éternelle pour laquelle nous sommes loin d'avoir épuisé toute notre admiration.

» L'architecture hydraulique fait l'ornement des places de Rome. La fontaine de Trévi, en marbre, a un caractère de grandeur, de magnificence, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Le gendre d'Auguste fit conduire à Rome pour l'usage de ses thermes, la source qui orne la place de Trévi; son eau fameuse s'appelle vierge, d'une jeune fille qui la montra à des soldats altérés. La belle place de Navone est décorée de trois fontaines; on voit dans celle du centre un immense bassin de marbre blanc, représentant quatre des plus grands fleuves du monde, le Nil, le Gange, le Danube et la Plata.

» Au pied du mont Quirinal, s'élève avec majesté la colonne Trajane, la plus belle colonne qui ait jamais existé. Ce monument superbe, avec la statue de saint Pierre, dont il est surmonté aujourd'hui, a cent cinquante pieds de hauteur; il fut construit par les ordres du sénat, tandis que Trajan se couvrait de gloire dans son expédition contre les Parthes.

» Nous avons erré aussi parmi les ruines du Forum, de cette célèbre place publique où le peuple romain tenait ses grandes assemblées, et où se traitaient les affaires les plus importantes de la république. Là, on distingue l'arc de Septime-Sévère, le temple d'Antonin et de Faustine, celui de la Paix, le temple de Remus, celui de Vénus et de Rome, la colonne de Phocas, les temples de Castor et Pollux, de Jupiter-Tonnant, de la Concorde, et des débris du palais des Césars. Tous ces monuments ne sont plus que des décombres aujourd'hui. De tout cela il ne reste debout que six colonnes du temple de la Concorde et trois de celui de Jupiter-Tonnant. La colonne de Phocas s'élève isolée au milieu de l'étendue. L'arc de Septime-Sévère est beaucoup mieux conservé que les autres édifices qui l'avoisinent.

» Rome possède une foule de palais remarquables, au milieu desquels il faut distinguer le Vatican, qui est sans contredit le plus vaste de l'Europe, qui fut longtemps la résidence des papes, et qui est toujours le palais des arts. Il y a vingt-deux cours, deux magnifiques chapelles, connues sous les noms de Sixtine et Pauline, vingt escaliers principaux et douze mille salles ou chambres. Il est vrai que le Vatican n'est guère qu'une masse de constructions sans plan, sans ensemble. Son nom vient de *Vates* (devin), parce qu'une antique tradition rapporte que des oracles et des prédictions se faisaient entendre sur ce mont au-

trefois sacré. Des fresques, des tableaux du plus grand prix ornent les galeries et les salles de ce palais. Plusieurs appartements ont été décorés entièrement de la main de Raphaël. La bibliothèque du Vatican, riche de plus de cinq cent mille volumes et de plus de cinquante mille manuscrits rares, passe pour être une des plus curieuses après celle de Paris. Le lieu le plus élevé de ce palais est la tour des vents, plus connue sous le nom de *belvédère*. C'est là qu'on voit l'Apollon, le groupe de Laocoon, l'Antinoüs, le *torse* ou tronc d'Hercule, statues qui, lors des victoires des Français en Italie, furent transférées à Paris, et qui depuis ont été rendues au souverain Pontife. Plusieurs de ces statues sont des chefs-d'œuvre admirables de la statuaire antique.

» Attenant au belvédère, il y a le jardin secret, qui est ceint d'une galerie en arcades, ouvrage du Bramante. Du parterre on descend sur une terrasse qui domine Rome. Cette terrasse est ornée d'une cascade qui tombe dans un bassin, au milieu duquel figure un petit vaisseau en bronze avec tous ses agrès, vomissant par la bouche des canons des sources d'eau dont le bruit imite un peu celui de l'artillerie. Le grand jardin qui vient ensuite est formé d'allées, de bosquets, de fontaines, et surtout de belles plantations d'orangers, de lauriers, de myrtes, de jasmins. Au centre est un *casino*, ou petit édifice construit à l'antique, sous la colonnade duquel on a placé une

belle statue de Cybèle, assise et couronnée de tours.

» Nous ne quitterons pas le Vatican sans te dire un mot de la chapelle Sixtine. On nous a rapporté que les cérémonies religieuses qu'on y célèbre sont du plus grand effet. La personne qui avait la bonté de nous servir de guide, ou plutôt de *cicerone*, comme on dit dans ce pays, avait assisté l'année dernière à la funèbre solennité du jour des morts. Le souverain pontife y assistait non pas avec sa tiare, tous les ornements paraissant déplacés à pareil jour sur une tête mortelle. Il portait une mitre blanche toute simple, sans dorures, sans pierreries, avec une chape de couleur terne et fanée. Il donna sa bénédiction à tous les assistants, et alla se placer sur son trône, d'où l'on avait fait disparaître toute pompeuse décoration. Un cardinal, de l'ordre des prêtres, commença la messe, pendant que la voix sépulcrale des musiciens entonna le triste et sévère *Requiem*, mais avec un chant particulier pour la fête des morts. On éprouvait alors quelque chose de sombre et de doux, de triste et d'heureux. « Que d'onction et que de pathétique dans toute cette musique! » disait notre *cicerone*. Bientôt l'harmonie changea; elle devint effrayante; on frissonnait, on était glacé d'épouvante. On croyait entendre les trompettes des anges du dernier jugement et les glas lugubres de l'univers entier. Par un mouvement involontaire, tous les assistants se retour-

nèrent vers l'autel comme pour y chercher l'espérance, et tous les yeux effrayés ne rencontrèrent que la sublime et terrible fresque du *jugement dernier* par Michel-Ange; c'était la seule peinture qui ne fût pas couverte d'une draperie noire.

» Si nous voulions nous attacher à décrire les différents palais dont Rome est couverte, il y aurait un livre à faire, et, habiles comme nous le sommes, nous n'en sortirions pas; car ce ne serait pas une petite besogne que de te montrer en détail le palais de Monte-Cavallo, où les papes ont fixé leur séjour, et qu'accompagne un des jardins les plus séduisants de l'Italie; et le Capitole moderne, qui a été élevé presque sur les fondements de l'ancien, et dans la construction duquel se manifeste le génie de Michel-Ange; et le palais des conservateurs, officiers municipaux de Rome, orné de statues antiques et de peintures de Jules Romain et de Rubens. Parmi cette multitude de palais, qui font un des principaux ornements de Rome moderne, on en compte près de soixante qui paraissent plutôt faits pour servir d'habitation à des princes que pour loger des particuliers, et qui sont les ouvrages des Bramante, des Michel-Ange, des Bernin et autres grands architectes. Nous nous contenterons de citer les palais Colonna, Rospigliosi, Albani, Barberini, Doria, Alfiéri, Borghèse, Ruspoli, Farnèse, Spada et Corsini, sauf à revenir sur chacun d'eux en particulier lorsque nous aurons repris le cours de

nos douces causeries ensemble, à notre retour à Nice.

» Nous suivrons à peu près la même marche à l'égard des *villa* ou maisons de plaisance, qui sont au moins aussi nombreuses que les palais, et peut-être encore plus somptueuses. Ainsi, à la villa Borghèse, on se promène dans des jardins délicieux. Tantôt on y voit passer un troupeau de biches errantes et vagabondes; quand elles aperçoivent des êtres humains, elles s'arrêtent toutes et laissent voir leurs jolies têtes, puis tout à conp elles reprennent leur course et s'enfoncent dans l'épaisseur des bois. Ce ne sont pas toutefois les seules beautés qui se fassent remarquer dans cette célèbre villa. On y voit, sous une colonnade, des statues qui, résistant aux siècles, sont venues de l'antiquité jusqu'à nous. Ici c'est Vénus, là le bel Apollon; plus loin un faune dans le voisinage du fils de la déesse des grâces. Il n'y a rien de plus riche et de plus magnifique en ce genre que la villa Borghèse. L'architecture, l'albâtre, les bronzes, les tableaux y étalent à l'envi un luxe de bon goût qui charme l'amateur des beaux arts, tandis que les oiseaux des bocages, les gazons des prairies, le chant plaintif et tendre des colombes, les courses des troupeaux de daims et de biches, et surtout le silence et la paisible solitude des jardins, recréent et reposent plus doucement la vue et l'âme.

» Un aspect dont nous avons été frappés, c'est

celui que l'on découvre de la villa Mondragone. A gauche, les regards vont se poser sur une colline qui coupe entièrement l'horizon et s'avance au milieu de la campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette colline, qui monte et descend du mouvement le plus doux à l'œil, étale en amphithéâtre les trésors réunis de la plus riche végétation; sur ses flancs des arbustes de toute espèce, à ses pieds un peuple d'arbrisseaux formant une draperie de toutes couleurs, tandis que son sommet est couronné d'oliviers pâles, de cyprès noirs et de pins verts qui s'élèvent comme des pyramides.

» Les *villa* Mandragone, Pamphili et Ludovisi, se sont élevées sur les ruines de la *villa* du célèbre orateur romain Cicéron, que l'on nommait *Tusculum*. Ces lieux sont remplis de souvenirs historiques et de beautés naturelles qui, tour à tour, leur prêtent un grand charme.

» Une autre maison de plaisance, digne également d'arrêter les pas des voyageurs, et par conséquent les nôtres, c'est la *villa* Adriana, qui occupe un espace d'environ dix milles au pied de la montagne de Tivoli. C'est là que l'empereur Adrien, après avoir voyagé pendant six ans dans les différentes régions de l'empire romain, c'est-à-dire après avoir parcouru presque tout l'univers connu alors, avait fait imiter presque tous les monuments qui avaient pu étonner ses regards par leur magnificence ou par leur grandeur. Ainsi l'on

y rencontrait, pendant le cours d'une longue promenade, le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Portique, le Tempé de la Thessalie, le Pécile d'Athènes, des bains, des bibliothèques, des naumachies, des théâtres. On y voyait aussi des Champs-Elysées et des enfers. De tous ces édifices il ne reste que des débris au milieu des herbes et des ronces.

» Puisque nous avons prononcé le nom de Tivoli, que le poète Horace célèbre sous le nom de *Tibur,* nous te dirons un mot de la Grotte de Neptune. Une rivière qu'on appelle le Teverone (du temps des anciens Romains *Anio*) arrose cette contrée. Arrivé au-dessus de Tivoli, il s'avance majestueusement, se resserre entre deux collines, et, trouvant un rocher taillé à pic, il se précipite dans un vallon qui a plus de cinquante pieds de profondeur, avec un fracas qui inspire l'admiration et l'effroi : on appelle ce vallon la Grotte de Neptune. Le pape Sixte-Quint avait fait construire à grands frais une muraille qui réglait le cours de l'eau et qui en rendait la chute plus belle ; cette muraille fut emportée par le torrent il y a une douzaine d'années environ, et le souverain pontife Léon XII la fit réparer aussitôt. On descend dans la Grotte de Neptune par un escalier fait du temps de l'occupation des Français, en 1806. Sur le rocher, le long duquel on descend, on peut considérer d'énormes cristallisations formées par couches sur des troncs d'arbres, sur des roseaux

qui végétaient il y a des milliers d'années. Au bas de l'escalier, la grotte apparaît dans toute sa magnificence; l'eau rebondit et remplit l'air d'une vapeur qui donne le spectacle de l'arc-en-ciel, toutes les fois qu'on a le soleil derrière soi. Il y a encore quatre autres petites chutes sur la droite, qui, mêlant leurs eaux à l'énorme amas de la grande masse, vont l'aider à former plus bas ce que l'on appelle les *Cascatelles,* nappes d'argent déployées et étendues sur une longue surface, tombant de plus de cent pieds de haut, et suivant la pente qui est presque perpendiculaire. Dans la grotte, on jouit d'un de ces spectacles imposants de la nature qu'on aime à revoir plusieurs fois. On prendrait l'entrée pour le portique d'une divinité marine; les contours ont pour ornement la scolopendre et d'autres espèces brillantes de fleurs; le sol est tapissé du gazon le plus éclatant.

» Ce spectacle nous avait un peu reposés de celui des rives tristes et désolées de la Solfatara, espèce de lac dont les eaux sulfureuses et bouillonnantes exhalent une vapeur méphitique qui tue les oiseaux au vol.

» Enfin, dans une de nos dernières excursions, nous nous sommes dirigés vers la voie Appienne, hors des portes de la ville. Nous avons traversé, pour y arriver, un des faubourgs, maintenant le plus désert, et autrefois le plus habité; c'était même dans d'autres temps le quartier le plus

brillant de Rome; on l'appelait et on l'appelle encore le Vélabre. Là, plus de vingt palais montraient jadis avec orgueil leurs portiques élégants et majestueux. En sortant du Vélabre, où l'on ne voit plus aujourd'hui que des pâtres, des cabanes et des décombres, nous nous trouvâmes sur la voie Appienne, où s'offrit à nous le tombeau de Cécilia Métella, de la fille de ce Crassus qui balança par son or le grand nom de Pompée aussi bien que le génie et la fortune de César. Ce monument célèbre, consacré par un père à la mémoire de sa fille, est une tour ronde; sa circonférence est très grande; toute la partie supérieure est détruite. Dans la guerre civile d'Italie, elle servit longtemps de forteresse; elle est encore ceinte de cavernes en ruines.

» En somme, la solitude qui environne l'ancienne capitale du monde a droit d'imposer l'étonnement. A part les points que nous t'avons signalés, on ne voit qu'un terrain nu, sans arbres, stérile; on croirait Rome séparée de l'univers. La culture moderne n'a point entrepris de rajeunir cette terre antique. Tout cela est bien différent des riantes campagnes qui entourent les villes de la Toscane; mais aussi (et nous ne faisons que répéter les paroles de gens plus sages que nous) l'entourage brillant des villes ordinaires ne saurait peut-être convenir au siége pontifical; sa modeste splendeur n'est pas de ce monde, et son aspect doit exciter la vénération. Rome, la

résidence du chef de la chrétienté, ne peut convenablement rivaliser avec aucune autre en richesse et en éclat; la solitude qui la précède exprime son caractère, et la désolation qui l'entoure relève sa majesté.

» Très prochainement nous pourrons te parler de Naples; c'est presque te dire que notre absence touche à sa fin; ce sera avec bien du plaisir que nous reprendrons la route de Nice. »

CHAPITRE XVI.

L'Etna; ses environs; précautions à prendre pour arriver jusqu'à son cratère. — Naples. — Le mont Pausilippe. — Le laurier de Virgile. — La Grotte du Chien. — La Solfatara. — Pouzzol. — Changement opéré par un tremblement de terre.

«Tu dois avoir vu un peu plus haut l'effroi que nous inspirait le volcan du Vésuve; nous ne craignons point qu'on démente ce que nous avons dit; il nous reste bien autre chose à faire que de calomnier les volcans. Nous maintenons donc que nous n'avons dit que la vérité.

» Mais voilà-t-il pas que le Vésuve est devenu presque un aimable volcan, en comparaison de l'Etna, autre magasin souterrain de soufre, de bitume, de lave, de feu, de tremblements de terre, situé dans la Sicile, à neuf mille neuf cent soixante-

cinq pieds au-dessus du niveau de la mer. Comme tu le vois, bonne Hortense, on gagne quelquefois aux comparaisons; nous en faisons compliment à notre voisin le Vésuve; il peut être bon de le flatter pour qu'il ne se mette point en colère.

» En nous rendant de Rome à Naples par les marais pestilentiels qu'on nomme les *Marais Pontins,* et par la petite ville de Terracine dont les paysans portent le brodequin, ancienne chaussure des Romains, nous avions justement pour compagnon de voyage un Sicilien qui se plaisait à parler de son pays, ce qui du reste est assez naturel. Aussi répondait-il très complaisamment à toutes les questions que nous pouvions lui adresser touchant les curiosités de cette belle et grande île de la Méditerranée. Il nous apprit beaucoup de choses intéressantes que nous tâcherons de te communiquer, si le temps nous le permet. Ces entretiens instructifs qui charmaient notre route très peu agréable (puisque nous étions toujours en garde contre la fièvre qui se tient en embuscade aux Marais Pontins), établit entre le Sicilien, il signor Assandri, notre père et nous, de douces et affectueuses relations, que nous prîmes plaisir les uns et les autres à entretenir en arrivant à Naples.

» Comme nous faisions éclater hier devant lui toute notre mauvaise humeur contre le Vésuve, il se prit à rire de toutes ses forces en se tenant les côtes. Au premier moment, nous étions un peu interdits de cette manière de nous écouter; mais

il ne tarda pas à s'expliquer à notre satisfaction.

» Sans doute, nous dit-il, le Vésuve est un fort mauvais voisin; mais que diriez-vous donc de l'Etna, si vous voyiez son cratère toujours prêt à vous engloutir ?

— » L'Etna ! l'Etna ! interrompit Ernest, c'est de la mythologie toute pure; il est passé de mode comme Jupiter avec sa foudre, comme Vulcain avec ses forges.

— » C'est de la mythologie, si vous voulez, reprit signor Assandi, mais c'est aussi de l'histoire ancienne, et qui plus est, de l'histoire actuelle; car l'Etna fait encore de temps en temps parler de lui.

» Nous priâmes alors notre nouvel ami de nous donner de plus amples et surtout de plus claires explications; ce qu'il s'empressa de faire en ces termes :

« Avant d'arriver à proximité de la cîme effrayante de l'Eta, il faut traverser d'épaisses forêts, dont la terre est plutôt bouleversée qu'inégale. De profondes ouvertures, des gouffres sans fond, où aboutissent des abîmes, s'y rencontrent en très grand nombre; des monticules boisés laissent encore reconnaître à leurs sommets les anciens cratères de volcans secondaires, que les siècles et les effets de la nature ont recouverts d'une verte parure.

» Près de la route de Nicolosi au cratère, on rencontre la Grotte des Chèvres, qui fut longtemps

l'asile nocturne des voyageurs qui montaient à l'Etna, et qui voulaient n'y arriver qu'au lever du soleil. Plusieurs grottes semblables, éparses dans les forêts, servent de glacières, que les habitants de l'Etna remplissent pendant l'hiver au moyen des neiges dont se couvre la cîme du mont. La Grotte des Chèvres est, pendant les nuits orageuses, la retraite des bergers qui, tous les étés, conduisent leurs troupeaux dans ces forêts. La région des forêts forme autour du mont une circonférence d'environ quinze lieues sur trois de largeur; elle offre, dans ses éclaircies, des aspects admirables, d'où l'on découvre, à travers des arbres groupés de la manière la plus variée et la plus pittoresque, les plaines riantes et fécondes qui servent de base à l'Etna.

» Après bien des détours, on arrive enfin à la limite supérieure; les arbres deviennent plus grêles et plus rares; un vent violent et glacé pénètre dans les veines. La route est glissante, les pentes sont plus rapides ; la végétation cesse brusquement , et le mont se présente dans son effrayante nudité.

» Ce ne sont de tous côtés que de noirs rochers, dont les crevasses sont remplies de neige durcie. Ce triste aspect, la violence du vent, les sons des détonations du volcan, semblent augmenter encore la difficulté du chemin. La respiration devient difficile et fréquente; on n'arrive au sommet de cette pente qu'en s'aidant de ses pieds,

de ses mains et de bâtons ferrés. Là, se trouve une plate-forme toute hérissée de quartiers de lave, de blocs glacés, de neige et d'éjections volcaniques. Elle entoure, de trois côtés seulement, le dernier cône de l'Etna, appelé la région du feu. Cette plaine effrayante se nomme (on ne sait pourquoi) la *Piana del frumento*, la Plaine du froment. Il est probable que cette vaste et horrible enceinte formait dans les siècles reculés, l'immense cratère du volcan.

» Lorsqu'on arrive sur cette terre de deuil et de désolation, on éprouve une vive surprise d'y rencontrer une petite maison construite exprès pour servir d'abri aux voyageurs. Cette maison hospitalière fut construite par les soins de Gemellaro, l'un des plus estimables habitants de Nicolosi.

» Non loin de là, on aperçoit, sur le même plateau, quelques assises des murs antiques d'un bâtiment carré; cette ruine s'appelle la Tour-des-Philosophes. Une tradition, passée de génération en génération, mais nullement revêtue du cachet de l'histoire, rapporte qu'Empédocle (1) avait fait construire là son observatoire pour y étudier les phénomènes du volcan. Il n'est pas plus certain que ce philosophe se soit précipité volontairement

(1) Empédocle, d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète et historien, se précipita, dit-on, dans le cratère de l'Etna, dans l'espoir que sa mort serait toujours cachée aux hommes.

dans le cratère; et il sera toujours très difficile de de croire qu'une explosion de laves ait rejeté sa chaussure. D'autres ont voulu reconnaître dans ces débris un de ces anciens temples de Vulcain, temples si redoutables, que les pervers et les homicides ne pouvaient en approcher, sans s'exposer à être dévorés par les chiens nourris dans le sanctuaire. D'autres prétendent que ce bâtiment fut construit pour recevoir l'empereur Adrien lorsqu'il monta sur l'Etna pour admirer le lever du soleil.

» Quoi qu'il en soit, ces débris informes attirent bien peu l'attention en comparaison du spectacle qui s'offre de ce point aux regards du voyageur et qui le pénètre de crainte et d'étonnement. Au bout de la Piana del Frumento commence le dernier cône de l'Etna, pente noire et rapide sur laquelle roulent à tous moments les scories, les pierres-ponces, les cendres vomies par le volcan. Des nuages en flocons composés de gaz et de vapeurs lourdes et méphitiques glissent autour de cette pente. On évalue à treize cents pieds la hauteur de la couronne de l'Etna, et sa base a environ deux lieues de tour. Il faut près de deux heures pour arriver au sommet et au bord du cratère, et ce n'est qu'avec une extrême fatigue et un courage éprouvé que l'on parvient à triompher des difficultés de cette ascension. L'impossibilité de prendre pied sur un sol mouvant, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe, la rencontre des vapeurs suffo-

cantes, le défaut de respiration causé par la raréfaction de l'air, la terreur secrète qu'inspirent les détonations et explosions intérieures du volcan, la violence des vents sont des obstacles de nature à faire reculer plus d'un voyageur.

» On tente ordinairement cette ascension vers la gauche, quoique le mont soit plus élevé de ce côté; mais aussi la pente est plus unie, tandis que dans l'autre partie, les rochers, les ressauts, les éboulements le rendent inaccessible. On consulte aussi la direction du vent, afin d'éviter en montant la rencontre périlleuse des nuages empoisonnés et la pluie de cendres et de scories. Enfin on arrive à cette sommité si ardue, et là le spectacle le plus extraordinaire se développe devant les yeux.

» Le cratère de l'Etna n'est pas, comme celui du Vésuve, un entonnoir régulier formé par l'éboulement concentrique des cendres. Ici, c'est un gouffre immense, escarpé, irrégulier dans sa forme et dans son circuit, dont l'enceinte, qui peut avoir une lieue de développement, est inégale, déchirée, morcelée par de nombreuses crevasses. Tout est désordre, tout est infernal dans l'intérieur du gouffre; les explosions éclatent de tous côtés, d'épais tourbillons de fumée s'échappent des interstices des rochers; des gerbes de feu sortent de plusieurs petits cratères intérieurs, et retombent dans l'abîme à travers les sinuosités de rochers amoncelés dans un désordre effrayant. L'audace de quelques voyageurs leur a inspiré le

désir de contempler de plus près encore cette scène d'épouvante. Des fentes profondes formées dans la paroi du cratère leur ont offert un passage pour pénétrer jusqu'aux éboulements amoncelés sur l'abîme. Mais l'état intérieur de ce cratère, toujours incandescent, toujours tourmenté, doit souvent changer ses formes. Ce qui est certain, c'est que les guides se refusent à descendre dans l'abîme; et on cite quelques victimes d'une pareille témérité.

» Vous voyez donc bien, mes jeunes amis, dit en terminant le seigneur Assandri, que je ne disais rien de trop, lorsque j'affirmais que le Vésuve, avec sa riante ceinture de gazons, de fleurs et d'arbres verdoyants, ne saurait être comparé à l'aspect horrible de l'Etna. »

Il signor Assandri allait passer à un autre sujet, mais Fortunat retint encore quelques instants son attention sur les sommets du volcan sicilien.

« Il me semble avoir entendu vanter, dit-il, le coup-d'œil dont on jouit du haut de cette cîme formidable ; ne serait-ce point une exagération ?

— » Non, c'est l'exacte vérité, reprit Assandri; au moment du lever du soleil, le voyageur, de l'un des points les plus élevés de l'Etna, découvre un magique tableau. La moitié de la Sicile, les mers qui l'entourent, sont embrâsées des feux du jour, et l'autre moitié, sous l'ombre du gigantesque volcan, semble plongée dans une nuit profonde. Ce spectacle ravissant, qui succède à tant de ter-

reurs, dédommage un peu le voyageur de sa fatigue et de ses dangers. On peut aussi, de la cîme du mont, contempler avec surprise les nombreux monticules qui surgissent sur ses flancs, et qui attestent les éruptions terribles des matières volcaniques ; plusieurs ont été le produit d'une seule éruption. En effet, on compte plus cent de ces cratères éteints, et les traditions historiques, assez incomplètes d'ailleurs sur ce point, ne font mention que de soixante éruptions, parmi lesquelles onze seulement ont eu lieu avant l'établissement du christianisme. Ainsi donc, mon cher Ernest, l'Etna appartient plus encore à l'histoire moderne qu'à la mythologie. Les Arabes appelaient cette montagne le mont Gibel ou bien Ghibel; c'était pour eux le mont par excellence. »

» Lorsque le seigneur Assandri eût fini de parler, nous le prîmes par le bras pour aller faire une petite excursion autour de Naples ou dans l'intérieur, comme nous le faisions chaque jour.

» *Quand on a vu Naples*, disent les Napolitains, *il ne reste plus qu'à mourir.* Tu nous permettras, chère Hortense, d'être d'un avis différent. La vue d'un pays aussi favorisé de la nature nous semble, au contraire, inspirer le plus vif désir de vivre. Cela peut d'ailleurs se concevoir aisément de notre part, car tu penses bien que nous ne renoncerions pas, pour les plus beaux pays du monde tous ensemble, au plaisir de te revoir et de t'embrasser, ainsi que notre excellente mère.

» Cette ville de Naples où nous sommes actuellement, se nommait autrefois Parthénope, et, c'est sous ce nom que Virgile l'a célébrée. Sa situation, si ce n'était le voisinage du Vésuve, est pleine de charmes. Cette mer qui la baigne, ces coteaux qui l'entourent, ce brillant soleil qui plane sur toute cette belle contrée, en font un séjour enchanteur.

» Naples, bâtie sur le penchant d'une montagne, semble embrasser la mer par sa surprenante étendue. On y jouit d'un printemps perpétuel; les fleurs les plus délicates y éclosent, dit-on, au milieu de l'hiver. La végétation est presque toujours la même, et la même saison voit naître, fleurir et mourir les productions de la terre.

» La ville de Naples est entourée de fortifications, le château de l'*Œuf*, le château Neuf, le château Saint-Erme et le Torrione des Carmes, sont les principales. On y compte plus de trois cent églises. La cathédrale, dédiée à saint Janvier, est flanquée de quatre grosses tours. Saint Janvier est le grand patron du peuple de Naples. Il y a dans l'église de Sainte-Restitue, attenante à la cathédrale, une chapelle qui lui est consacrée. Elle est décorée de quarante-deux colonnes de brocatelle; le pavé est de marbre; la coupole est de Lanfranc; elle avait d'abord été peinte par le Dominiquin, qui mourut de chagrin de ce que les maçons, gagnés par les peintres napolitains, avaient mêlé de la chaux à l'enduit sur lequel il peignait, afin que la peinture

fût bientôt détériorée. Le tableau de saint Janvier sortant de la fournaise est de l'Espagnolet. On voit, dans cette chapelle, et dans la sacristie, des richesses immenses. C'est là qu'on conserve deux fioles de verre qui, dit-on, contiennent du sang de saint Janvier.

» Il est à peu près inutile de te dire, chère Hortense, que les églises de Naples sont décorées avec magnificence, que la peinture, l'architecture et la statuaire n'ont pas oublié cette partie si intéressante de la péninsule italique. Le pays qui vit naître le Tasse et Sannazar, des artistes comme Salvator Rosa, Jordans, Solimène, Santa-Croce, le Bernin, ne pouvait manquer d'être embelli par les monuments des arts.

» Quoique le *far niente* (le repos) soit la passion dominante des Napolitains, il ne laisse pas que de se faire dans cette ville un commerce assez considérable. La fertilité du pays, la multitude des ports disséminés sur la côte, tout semble les forcer à secouer leur indolence naturelle. Les étoffes de soie, les essences, les confitures, les raisins secs, les cordes à violon, composent diverses branches assez étendues de leur négoce.

» Nous avons déjà dit qu'on nomme *lazzaroni* la population de Naples. C'est une espèce d'hommes sans état, sans profession, ne se faisant remarquer que par une extrême misère, presque nus, sans domicile, couchant au milieu des rues où ils se trouvent, surtout à la porte des palais des grands

seigneurs. Cette race d'hommes ne surmonte sa paresse naturelle et l'horreur qu'elle a pour le travail, qu'autant qu'il le faut pour se procurer quelques moyens d'existence; puis elle se recouche et dort. La tranquillité de la ville a été souvent troublée par cette classe profondément immorale. Les environs de Naples sont de la plus grande fertilité; la nature y est si riche de son propre fonds que, bien que mal secondée par l'industrie humaine, elle est inépuisable dans ses largesses.

» Nous venons de voir au château Capo-di-Monte, vaste édifice qui pose entièrement sur une carrière, un musée où l'on peut admirer quelques tableaux du Titien, du Corrège, du Guide, du Shildone et autres habiles peintres. Ce musée contient aussi une collection très considérable de médailles en cuivre et en or, et une collection de camées ou pierres gravées.

» Accompagne-nous, bonne Hortense; nous allons visiter, avec il signor Assandri, les lieux les plus admirés de eette contrée féconde qu'on appelle la terre de Labour. Voici d'abord le mont Pausilippe où s'élève modestement le tombeau de Virgile, le grand poète. Cette demeure funèbre de l'un des plus beaux génies qui ait charmé les hommes tombe en ruines, ensevelie parmi les ronces qui finiront par la détruire entièrement, si l'amour de la gloire des arts n'intervient pas pour honorer ceux qu'il sait immortaliser. Au milieu

de ces ronces, on aperçoit un laurier qu'on appelle laurier de Virgile; nous en avons coupé une petite branche que nous rapportons comme une relique bien précieuse. Puis nous sommes entrés dans le tombeau et nos sentiments s'y partageaient entre la mélancolie, le respect et l'admiration.

» Nous avons ensuite traversé la grotte du mont Pausilippe, c'est-à-dire un chemin de cinq cents toises, très haut, très large, qui traverse d'outre en outre les flancs de la montagne pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Ce chemin, ouvrage des Romains, est un effort prodigieux de travail et de constance; il est pavé de lave. En sortant de ce chemin couvert, on trouve des champs plantés de hauts peupliers, unis les uns aux autres par des guirlandes de vignes. Plus loin, ce sont des châtaigniers et des arbres d'un feuillage encore plus sombre. Le promontoire de Pausilippe est fortifié; on y voit les restes des bains de Lucullus et d'un temple de la Fortune.

» Tout près du lac d'Agnano, dont les eaux paraissent bouillonner, quoiqu'elles n'aient aucune chaleur sensible, sont les étuves ou bains de vapeur de San-Germano. Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs un temps proportionné à la maladie dont on est affligé. Il est certaines chambres dans lesquelles on ne respire que

difficilement. La vapeur nous brûlait la plante des pieds.

» A quelque distance dc ces étuves se trouve la fameuse Grotte du Chien. C'est une excavation dans le rocher qui peut contenir trois personnes. Une vapeur légère, sensible à la vue et semblable à celle du charbon allumé, s'élève à six pouces au-dessus du sol. On l'a appelée *Grotte du Chien,* parce que c'est l'animal qu'on prend toujours pour faire l'expérience de l'action de la vapeur sur la vie animale. On coucha devant nous un de ces pauvres animaux contre terre, seulement pendant quelques minutes; ce chien fut agité de violentes convulsions qui n'auraient pas tardé à lui ôter la vie, si nous n'eussions pas demandé grâce pour lui; quelques instants après le gentil barbet, mis hors de la grotte, avait repris ses forces et sa gaîté, et accourut à nous, agitant sa queue d'un air caressant, comme s'il eût voulu nous remercier d'avoir abrégé son supplice. M. Assandri fit aussi en notre présence l'expérience du pistolet. Cette arme chargée fortement et tirée à deux pouces de terre, ne put partir par suite de la privation d'air. Tous les efforts ne purent parvenir à décharger le pistolet à cette distance.

» Au nord, et à un demi-mille du lac d'Agnano, est un vallon délicieux, entouré de montagnes de toutes parts et formant une espèce d'amphithéâtre. Ce lieu est peuplé de bêtes fauves qu'on y en-

tretient pour servir aux chasses royales. Non loin du lac est la montagne appelée la *Solfatara*, espèce de volcan qui occupe un bassin ovale de deux cent cinquante toises de longueur, placé sur une hauteur environnée de collines. Ce nom de Solfatara, qu'on donne aussi à un autre lieu dont nous t'avons parlé, vient également de la grande quantité de soufre que l'on trouve en cet endroit. C'était le centre des champs Phlégréens, si célèbres dans la mythologie, et qui furent le théâtre des combats d'Hercule contre les géants, espèce d'hommes féroces et terribles, caractère que les habitants conservent encore. Le retentissement sourd qu'on entend sous ses pieds, le bruit longtemps prolongé que fait une pierre jetée dans un creux qui est vers le milieu du bassin, semble annoncer que le terrain est creusé par-dessous et qu'il s'y trouve peut-être des matières en fermentation. Il y a des endroits où l'on ne pourrait passer sans danger.

» On voit à Pouzzol les restes d'un temple qui devait être de la plus grande beauté, consacré à Sérapis snivant les uns, aux nymphes selon d'autres. Il était revêtu de beau marbre d'Afrique et de Sicile ; on y distingue quelques-unes des chambres dont il était environné, et une salle de bains à l'usage des sacrificateurs. Plusieurs parties sont bien conservées; le pavé est de marbre blanc; là se trouve l'endroit servant à l'écoulement des

eaux et du sang des victimes, ici les anneaux auxquels on les attachait.

» Au bas de Pouzzol, la mer forme un golfe qui a la figure d'un demi-cercle enfoncé dans les terres. En côtoyant ce golfe, nous sommes arrivés à l'endroit où fut autrefois un lac nommé Lucrin, qui était renommé chez les anciens Romains pour le goût exquis de ses huîtres vertes. Un tremblement de terre à comblé ce bassin et l'a remplacé par un terrain marécageux et couvert de roseaux et de joncs. Ce terrible événement eut lieu dans la première moitié du XVIe siècle. On nous a dit la date, mais, comme nous étions en pleine campagne, le vent l'aura emportée avec lui. Ce jour-là la terre éprouva des secousses violentes. Il existait un gros bourg très peuplé entre le lac et la mer; ce bourg avait une église paroissiale, un couvent de franciscains et un hôpital dans sa partie inférieure. A l'endroit même où était l'hôpital s'ouvrit tout à coup un gouffre d'où sortit une flamme mêlée d'une épaisse fumée, qui éleva dans l'air une grande quantité de pierres et de sables ardents.

» Cette éruption, accompagnée d'éclairs, de tonnerre et de tremblements de terre, dura vingt-quatre heures, et ce fut pendant ce temps que se forma la montagne qui couvre aujourd'hui une partie du lac. La mer envahit l'emplacement du village, qui fut englouti ainsi que ses habitants. Les

environs de ce lieu, jadis si beaux et si fertiles, furent totalement bouleversés. Les habitants de Pouzzol effrayés s'enfuirent du côté de Naples et eurent de la peine à se décider à revenir. La montagne qui a pris la place du lac a reçu le nom de *Monte Nuovo ;* ce n'est qu'un amas considérable de pierres brûlées, de scories et d'écume semblable aux laves du Vésuve. Le fameux lac Averne, que Virgile a placé dans sa description des enfers, est dans le voisinage; on y sacrifiait aux dieux infernaux. L'horreur habitait dans cette retraite obscure, et les oiseaux ne volaient pas impunément au-dessus de ses eaux. Aujourd'hui ce lac n'a plus de vapeurs malfaisantes; il est très poissonneux, et beaucoup d'oiseaux aquatiques passent leur vie sur ses bords. Voilà comme tout change dans la nature, au gré de la volonté toute-puissante du souverain maître de l'univers. »

CHAPITRE XVII.

La Sicile. — Palerme et sa cathédrale. — Riant séjour de Montréal. — Girgenti, autrefois Agrigente. — Messine.— La fameuse fête de la *Varra*. — La fontaine Aréthuse. — Phénomène de la *Fata Morgana*.

Ernest et Fortunat poursuivaient avec persévérance et avec goût la tâche qu'ils s'étaient donnée

pour tenir leur sœur Hortense au courant de tout ce qu'ils voyaient ou de ce qu'ils entendaient raconter, concernant les contrées qu'ils parcouraient. Toutefois cela ne nuisait en rien à la régularité de la correspondance ordinaire. Les cœurs trouvaient moyen de se rapprocher souvent, ou du moins de tromper la distance qui se trouve entre Nice et Naples.

Comme nous avons pour but unique l'instruction et l'amusement de nos jeunes lecteurs, nous continuerons à leur communiquer le journal de nos voyages, journal un peu décousu, c'est-à-dire qui n'offre point une marche méthodique comme une géographie, mais qui donne des notions exactes et attachantes sur différentes localités, et qui en outre est l'image fidèle des courses et des recherches de ceux qui l'ont rédigé. Laissons-les parler eux-mêmes.

« Depuis quelques jours le temps est pluvieux et nous prive de prendre notre volée; nous restons au nid. Mais pour chasser l'ennui et mettre le temps à profit, le complaisant Assandri s'est mis à nous parler de la Sicile, sa patrie, sujet qui lui plaît infiniment, ce qui est bien naturel, et il nous a fait à bâtons rompus une foule de récits intéressants, qui ne te plairont pas moins que les nôtres. Nous nous flattons peut-être; il eût été plus modeste de dire davantage que les nôtres. Mais notre bonne Hortense est habituée à nos petites bouffées d'amour-propre; elle nous pardon-

nera donc celle-ci, comme son indulgence nous en a passé tant d'autres. Maintenant nous la prions d'écouter notre ami Assandri.

» Vous m'avez demandé ce que c'est que la Sicile, nous dit Assandri; je vais tâcher de vous l'apprendre le plus brièvement que je pourrai. Je crois vous avoir déjà dit que c'est une île. Elle est séparée du royaume de Naples par le détroit de Messine. Quoiqu'il y règne une chaleur très forte, de hautes montagnes couvertes de neige semblent être là pour y tempérer, pour y purifier le climat. Le sol y est mollement cultivé, et partout il est riche en productions de toute espèce, comme du temps des anciens Romains. Il produit particulièrement du beau froment, du vin excellent et des fruits de toute espèce.

» C'est la ville de Palerme qui est la capitale de cette île. Cette ville forme un carré parfait, au centre duquel est la place de Cassaro, ornée de quatre édifices magnifiques, de statues et de fontaines. La population est d'environ cent quarante mille habitants. Le port, de beaux palais, beaucoup d'églises et de couvents, de jolies maisons de campagne embellissent la ville et les environs. On y voit aussi un vieux palais nommé la *Ziza*, le palais du roi et la cathédrale, trois édifices d'architecture mauresque.

» La cathédrale surtout est magnifique; c'est un monument précieux où l'on trouve le goût et l'art original qui produisirent en Espagne les pa-

lais de Grenade et les mosquées de Cordoue. Sous le rapport des lois d'une architecture régulière, sans doute ce singulier édifice ne supporte point un examen sévère, mais son aspect riche et pittoresque, la variété de ses ornements, son caractère oriental, qui ne permettent pas de le confondre avec les productions de l'architecture dite gothique, lui donnent un genre de beauté et d'élégance dont il est impossible de n'être pas frappé. La richesse tout asiatique du portail latéral, la légèreté et la coupe agréable des ogives, l'effet brillant des ornements, des frontons et des colonnettes, les broderies du bandeau qui règne sur toute la façade, l'air de grandeur et de hardiesse que lui donnent les flèches qui les surmontent, et même les deux arcs-boutants qui, du côté de la principale entrée, s'élancent du front de l'église et l'unissent à un vaste bâtiment construit en face, tout cela est digne d'admiration. Ce fut Gauthier, archevêque de Palerme, qui fit élever cet édifice, en vingt-trois années, dans le XIIe siècle. Cette belle église fut depuis dédiée à sainte Rosalie, à l'occasion de la découverte des ossements de cette sainte. L'intérieur de l'église n'a rien de remarquable sous le rapport de l'art, mais on y a prodigué les marbres rares, les colonnes précieuses, les sculptures, les ornements de toutes espèces, les dorures, en un mot, tout l'aspect d'une pieuse magnificence.

» Sur la pente des monts qui dominent Pa-

lerme, s'élève Montréal; sa situation suffirait seule pour en faire un lieu remarquable. Ce beau séjour apparaît au milieu de fertiles jardins, de casino riants, à l'extrémité d'une route bordée presque sans interruption d'habitations charmantes, dont la vue s'étend sur cette plaine si riche que les anciens nommaient la vallée d'or, et dont Palerme occupe le centre. Les deux principaux édifices qui décorent Montréal, la cathédrale et le couvent des bénédictins, ont été construits par Guillaume-le-Bon et embellis d'âge en âge par ses successeurs. De beaux tableaux, dont plusieurs sont dus au pinceau de Pietro-Novello, dit le Morealèse, peintre célèbre, auquel les Siciliens donnèrent le surnom de *divin ;* des sculptures du plus grand prix, des antiquités précieuses, des marbres et des mosaïques dont le travail le disputait à la richesse, décorèrent longtemps l'église de l'abbaye. Mais, en 1811, un violent incendie endommagea cet édifice et détruisit ses plus beaux ornements. Cependant on trouve encore intact dans son voisinage un autre monument de cette curieuse époque, et dont l'élégance, la pompe orientale et voluptueuse auraient aussi bien figuré dans les palais des Abencerrages à Grenade, que dans l'asile pieux de religieux voués à la prière et à la méditation. Tel est le cloître des bénédictins de Montréal, formé de portiques à jour, liés par des ogives d'une courbe agréable, appuyés sur des colonnettes accouplées au nombre de cent seize,

toutes décorées de torsades, de rosaces, de losanges d'un riche dessin, d'une variété étonnante, et incrustées de pierres précieuses et de marbres rares. Les chapiteaux sont exécutés avec une recherche et un soin remarquables; ils se composent de têtes d'animaux, de fleurs, de fruits. Le cloître, séparé en plusieurs divisions par ces élégants portiques, est orné de plusieurs fontaines jaillissantes, dont les eaux argentées s'élancent dans les airs et tombent dans de belles urnes au milieu de groupes de fleurs et d'arbustes odoriférants.

» Les autres principales villes de la Sicile sont Girgenti, autrefois Agrigente, qui, selon Diodore, renfermait deux cent mille habitants, et qui fut détruite par les Carthaginois. Girgenti est riche en monuments anciens et modernes; parmi ces derniers, on cite la cathédrale à trois nefs, d'une architecture dorique. Sur les ruines de l'ancienne Agrigente, on trouve une partie des temples de Cérès, de Junon, d'Hercule, de Jupiter et de la Concorde. Girgenti ne compte aujourd'hui que quinze mille habitants.

» Sur les ruines de Sélinunte est Castelvetrano, qui récolte beaucoup de bons vins et d'amandes. Toutes les villes que je viens de nommer composent le district de l'ouest, appelé *Val di Mazara*.

» Puis c'est celui de l'est, le *Val di Mone*, pays rempli de montagnes et de forêts. C'est là que mugit le volcan de l'Etna dont je vous ai fait la description. Messine est le chef-lieu de ce dis-

trict. C'est une ville maritime, l'une des plus anciennes de l'Italie, et encore aujourd'hui l'une des plus grandes. Elle possède un grand nombre de beaux monuments; une vaste citadelle qui renferme un arsenal, des magasins, des casernes, des citernes, des moulins et des forts disséminés dans divers quartiers, défendent la ville et le port, qui est un des plus vastes, des plus profonds et des plus beaux de l'Italie. L'eau y éprouve une espèce de flux et de reflux appelé la roma, et un mouvement semblable au flux, mais continuel.

» Arrêtons-nous un moment à faire la description de la cathédrale, qui est dédiée à la Vierge, et qui ne fut consacrée qu'en 1097. L'élévation de la façade de l'église porte encore le caractère des constructions sarrazines. Elle est divisée en zones par des bandes de mosaïques et d'incrustations de couleurs variées. Les portes ont dû recevoir depuis les accessoires qu'on y voit aujourd'hui, et qui appartiennent au style purement gothique. La principale est surchargée d'ornements, d'ogives, de clochetons ornés de statues de saints et d'apôtres; la partie supérieure du portail a souffert pendant le fameux tremblement de terre de 1753. La campanille et la flèche qui surmontaient la grosse tour, appuyée contre le portail, furent renversés et n'ont pas été rebâtis, de sorte que cette façade manque entièrement d'ensemble. Les ornements de l'intérieur offrent un mélange original, bizarre, incorrect et plus sin-

gulier qu'agréable. Du reste, les flancs, les cintres et les arêtes des voûtes sont décorés avec profusion de feuillages, d'arabesques, de guirlandes, de figures d'anges et de saints. On remarque dans l'église supérieure vingt-six belles colonnes antiques de granit égyptien qui furent employées lors de sa construction primitive. On y voit aussi, parmi les décorations ajoutées depuis, des bas-reliefs et des peintures estimées, ainsi que des mosaïques en pierre dure. C'est dans la cathédrale de Messine, décorée et illuminée à cette occasion avec une magnificence extraordinaire, que commence tous les ans la fameuse fête de la *Varra.*

» Messine fut toujours d'un grand poids dans les circonstances qui décidèrent du sort de la Sicile. Prise et reprise sans cesse, vingt fois détruite, et toujours rebâtie, située dans une admirable position, sur la rive de l'un des plus vastes et des plus beaux ports de l'Univers, elle semblait faite pour être la capitale d'un puissant royaume. La destinée flottante du peuple sicilien en a décidé autrement.

» A l'est de l'Etna, et dans le district de *Val di Mone,* se trouve Mascoli, qui fait un grand commerce des vins de son territoire; au pied du volcan est Castane, belle ville bâtie en laves; c'est le point de départ pour aller visiter le terrible phénomène de la nature qui le domine. Cette ville, qui possède plusieurs collections d'antiquités, beaucoup d'églises et de couvents, fait un grand



Cratère de l'Etna.

Pag. 251.

commerce, surtout en grains et en soie. Sa population est de cinquante mille habitants.

» Un troisième district de la Sicile, c'est celui de *Val di Noto*. C'est là qu'est l'ancienne Syracuse, où naquit et périt le célèbre Archimède. Autrefois capitale d'un royaume florissant, Syracuse n'a plus aujourd'hui que quatorze mille âmes. Les catacombes de cette ville rappellent la plus haute antiquité. Vous aurez peut-être entendu parler de la colline appelée l'*Oreille de Denys,* elle est située près de cette ville; on y entend un écho qui répète sept fois les sons.

» Dans les fortifications de la nouvelle Syracuse est enfermé le bassin d'Aréthuse, qui est séparé de la mer par ses murs et par un rocher d'où la source semble sortir. Ce n'est plus qu'un lavoir infect livré aux outrages et aux clameurs d'une populace qui semble n'avoir jamais rien ouï dire de sa brillante origine. Telle est aujourd'hui la fameuse Aréthuse, si célébrée par les plus grands poètes de l'antiquité; du reste, ses eaux sont encore si claires et si abondantes, qu'elles suffisent pour entretenir plusieurs usines dans le voisinage; enfin, il est impossible de n'y pas reconnaître l'antique source d'Aréthuse, mais dépouillée de ses honneurs et de son culte.

» Tout ce pays est le théâtre de la plupart des aventures que la mythologie a mises sur le compte de ses dieux, et peut, sous ce rapport, le disputer à la Grèce. Le mont Éryx rappelle de nom-

breux souvenirs de ce genre; Vulcain et ses Cyclopes avaient des forges dans les gouffres de l'Etna; l'Hercule des Grecs y avait fait plusieurs de ses exploits; Polyphême, le plus redoutable des Cyclopes, effrayait cette contrée des excès de sa férocité. Ce fut en Sicile que Dédale, fuyant la colère de Minos, roi de Crète, se réfugia à l'aide de ses ailes de cire.

» Je ne vous dirai rien de Raguse, ni de Scigli, ni d'Agosta, places d'armes situées dans une presqu'île, J'aime mieux vous entretenir d'un phénomène, que présente souvent les rives du détroit de Messine. Ce phénomène, qu'on nomme la *Fata Morgana*, est dû à des réfractions et à des réflexions variées produites par le miroir des eaux, par l'air et par les vapeurs nuageuses qui s'élèvent à la surface de la mer.

» La *Fata Morgana* (fée Morgane) présente un spectacle aussi extraordinaire qu'intéressant. Quelquefois la mer qui baigne les côtes de Sicile se gonfle et prend, sur une étendue de cinq lieues, l'apparence d'une chaîne de montagnes sombres, tandis que les eaux du côté de la Calabre, province de Naples, deviennent calmes et unies comme un miroir. Sur cette glace, on voit peinte en clair-obscur une chaîne de plusieurs milliers de pilastres, tous égaux en élévation, en distance et en degré de lumière et d'ombre. En un clin-d'œil, ces pilastres perdent la moitié de leur hauteur et paraissent se replier en arcades et en voûtes,

comme les aqueducs des Romains. On voit ensuite une longue corniche se former sur le sommet, et l'on aperçoit une quantité innombrable de châteaux, tous parfaitement semblables. Bientôt tous ces palais se fondent et forment des tours qui disparaissent aussi pour ne plus laisser voir qu'une colonnade, puis des fenêtres, puis des cyprès semblables et égaux.

» Pour qu'une illusion aussi agréable puisse se produire, il faut un concours de circonstances qui ne se trouve dans aucun autre site. Il faut que le spectateur tourne le dos à l'est et se trouve placé dans quelque lieu élevé de la ville, pour voir le détroit dans toute son étendue. Les montagnes de Messine s'élèvent derrière comme une muraille et obscurcissent le fond du tableau. Il faut qu'il n'y ait pas un souffle de vent, que la surface des eaux soit absolument tranquille, que la marée soit à sa plus grande hauteur, et que les eaux même, poussées par des courants, s'élèvent au milieu du canal à une grande élévation. Quand toutes ces circonstances se trouvent réunies, aussitôt que le soleil s'élève au-dessus des montagnes qui sont à l'est de la ville, tous les objets qui se meuvent dans la ville de Reggio sont répétés plusieurs milliers de fois sur ce miroir marin, qui, par son mouvement d'ondulation, semble être taillé en facettes. Toutes ces images se succèdent rapidement à mesure que le jour avance et que le courant chasse les eaux. De cette manière, les différentes

parties de ce tableau mouvant disparaissent en un clin-d'œil; quelquefois l'air se trouve au même moment tellement chargé de vapeur et si peu troublé par les vents que les objets sont réfléchis dans l'air, environ trente pieds au-dessus du niveau de la mer; et dans les temps lourds et nébuleux, ils paraissent à la surface même des eaux, bordés des plus belles couleurs du prisme. Il est vrai que l'on fait de ce phénomène des descriptions fort exagérées. Il existe cependant; ces apparitions aériennes sont, dit-on, l'effet des vapeurs, qui s'élevant au-dessus de la mer dans un beau jour, forment le spectacle dont je viens de vous entretenir. Je crois bien, ajouta Assandi, vous avoir donné une idée générale de la Sicile. »

CHAPITRE XVIII.

Baies ou Baïa, dans le royaume de Naples; charmes du golfe de ce nom célébrés par les poètes. — Souvenirs mythologiques; lieux où se trouvaient l'Achéron et les Champs-Elysées. — Cap de Misène. — Cumes et Linternes.

« Nous revenons actuellement dans le royaume de Naples, dont nous avons encore à entretenir notre bonne sœur Hortense; car ce royaume, qui

occupe toute la partie méridionale de la presqu'île de l'Italie, est loin de se borner à sa capitale et à ses environs. Il se compose de plusieurs provinces : la terre de Labour, où se trouvent Naples ; la principauté Citérieure, qui s'étend depuis le golfe de Naples jusqu'à la Calabre; la principauté Ultérieure, dont Bénévent est la principale ville; les Abruzzes, contrées montagneuses ; la Capitanate, qui a Foggia pour chef-lieu; la Basilicate, les Calabres, la Pouille, etc.

» La contrée où se trouve Naples est toute l'ancienne Campanie, qui jouissait d'une grande réputation du temps de la république romaine.

» La ville de Baies a été fort célébrée par les poètes, et elle était bien digne de ces éloges. Les eaux médicinales qu'on y trouvait en avaient fait un séjour de délices. Les femmes de la plus haute condition ne manquaient pas de s'y rendre pour passer l'automne; il n'y avait pas de Romain un peu riche qui ne voulût y avoir une maison; le terrain n'étant pas assez vaste, on y avait suppléé en élevant des terrasses les unes sur les autres. Malgré le ravage des siècles, des barbares et des tremblements de terre, la nature y paraît encore dans toute sa force et dans toute sa beauté; il y règne, comme du temps de Virgile, un printemps éternel; l'hiver y fait rarement ressentir ses rigueurs. Il est fâcheux que l'air, empesté par les exhalaisons des marécages, rende le séjour de Baies ou Baïa très dangereux. Sous Charles VIII

et Louis XII, son successeur, l'armée française y fut décimée par les maladies.

» Le golfe de Baïa est entouré d'un coteau qui forme une espèce d'amphithéâtre; ce coteau est couvert d'arbustes toujours verts qui ombragent de fort belles ruines. Dans le bas du vallon et près de la mer on voit plusieurs temples antiques dont quelques-uns sont assez bien conservés.

» Les environs de Baïa sont remplis non-seulement des souvenirs de l'histoire, mais encore de ceux de la mythologie. Entre ce golfe et le cap de Misène, est le bourg de Bauli, où, dit-on, Hercule vint aborder à son retour d'Espagne, après la défaite du tyran Géryon. Au bas du village, on voit le port qui fut témoin de l'horrible meurtre d'Agripine par le monstre à qui elle avait donné le jour, l'infernal Néron. Entre le lac Fusaro, que Virgile appelle l'Achéron, et celui de *Mare Morto*, s'étend une petite contrée qui porte le nom de *Mercato del Sabato*. Là, sur une pente douce qui se prolonge jusqu'aux bords de la mer, entre l'est et le midi, étaient autrefois des jardins délicieux, plantés d'arbres toujours verts et arrosés de belles fontaines. C'est ce que les poètes appelaient les *Champs-Elysées*. Quoique ces lieux aient été désolés par plusieurs tremblements de terre, ils sont encore tels que Virgile les a célébrés; mais un air infecté par des vapeurs marécageuses ne permet pas d'y savourer tout le prix des beautés que la nature y répand à pleines mains.

» Puis l'on rencontre le cap de Misène qui occupe la pointe méridionale du golfe de Pouzzol. Ce nom de Misène, suivant Virgile, vient d'un fameux trompette qui, après la mort d'Hector, s'attacha au service d'Énée, et qu'un triton précipita dans les flots pour se venger d'un défi qu'il en avait reçu. Son corps fut trouvé sur le promontoire, appelé alors le mont Aérien, où le prince troyen lui fit faire des funérailles magnifiques.

» Sur le promontoire de Misène s'élève une tour dans laquelle on allume tous les soirs une lanterne destinée à éclairer pendant la nuit les vaisseaux qui entrent dans le golfe. C'est de là que partit Pline le naturaliste pour aller observer de plus près la fameuse éruption du Vésuve où il trouva la mort.

» C'est dans le voisinage du promontoire que florissait autrefois l'ancienne ville de Cumes, où la Sibylle rendait ses oracles. On n'y voit plus que des ruines, quelques antiquités, et un souterrain percé dans la montagne, et qu'on appelle grotte Traconera. La ville de Linternes, entre Cumes et le mont Vulturne, aujourd'hui *Castel di Volturno*, a disparu comme Cumes.

» On éprouve un certain charme à errer dans ces lieux où la nature, une nature vigoureuse et riche, finit par effacer avec le temps jusqu'à la trace de la plupart des travaux des hommes. Figure-toi, chère Hortense, que nous ne pouvons faire un pas ici sans fouler aux pieds quelques dé-

bris de temple, sans marcher sur les ruines des fondations de quelques palais, sans toucher le sol sur lequel vécurent une foule de grands hommes.

» Nous avons l'espoir de t'entretenir prochainement, s'il plaît à Dieu, des ruines d'un autre genre et qui jouissent d'une autre renommée. »

CHAPITRE XIX.

Portici, maison de plaisance du roi de Naples. — Villes souterraines d'Herculanum et Pompéia. — Manuscrits trouvés dans les fouilles. — Détails sur l'éruption du Vésuve qui engloutit ces deux villes. — Sorrente, maison où naquit le Tasse. — L'île de Sora. — Arpinum, patrie de Marius et de Cicéron.

« Après avoir visité les environs de Naples à la clarté du soleil, il nous restait encore à faire une excursion souterraine. Notre père et le signor Assandri avaient parlé plusieurs fois en notre présence des villes d'Herculanum et de Pompéia, grandes victimes du Vésuve. Les choses étonnantes qu'ils en rapportaient avaient vivement éveillé en nous le désir de voir ces malheureuses cités, notre curiosité vient d'être satisfaite.

» Nous nous sommes donc rendus par le plus beau temps du monde à Portici, superbe maison royale, située à une lieue et demie de Naples, sur

le bord de la mer et près du mont Vésuve. Cette résidence est dans une situation séduisante. Le jardin principal, qui s'étend jusqu'au rivage de la mer, est bordé dans toute sa longueur de deux terrasses qui sont de niveau avec les appartements du roi; le milieu est rempli par des plantations d'orangers, de citronniers, de grenadiers et autres arbres de la même espèce. Deux très belles statues équestres, tirées d'Herculanum, décorent le péristyle de ce palais, dont l'architecture est du reste fort simple, et d'où l'on jouit d'un point de vue admirable. Cette riante maison de plaisance s'élève au milieu des gazons et des fleurs, et peut-être, hélas! subira-t-elle un jour le sort de sa trop fameuse devancière.

» Car c'est sur l'ancien emplacement d'Herculanum que Portici a été fondé. Cette ville fut engloutie ainsi que celle de Pompéia, par une éruption du Vésuve, qui eut lieu l'an 79 de Jésus-Christ, et qui la couvrit d'un amas de pierres, de cendres et de laves de soixante-dix à quatre-vingt pieds d'épaisseur, depuis le pavé des rues jusqu'à la superficie des terres, aujourd'hui plantées de vignes, et sur lesquelles on a construit divers édifices. Au rapport des historiens, cette éruption eut un caractère effroyable. Une quantité incroyable de cendres enlevées par les vents, remplit l'air, la terre et la mer, étouffa les hommes, les troupeaux, les oiseaux, les poissons; et les deux villes dont nous t'avons déjà parlé, furent ense-

velies tout entières, dans le moment même où les habitants assistaient aux représentations théâtrales.

» Le hasard fit découvrir Herculanum. On ignorait dans quel lieu cette ancienne ville avait existé. Emmanuel de Lorraine, duc d'Elbeuf, faisant construire une maison de campagne à Portici, un Français, chargé de décorer cette habitation, rassemblait des débris de divers marbres pour son travail, lorsqu'il apprit qu'un paysan en avait trouvé en creusant un puits. L'artiste engagea alors le prince à acheter du paysan la faculté de faire des fouilles au même endroit. Après quelques jours de recherches, on découvrit deux statues, l'une d'Hercule, l'autre de Cléopâtre. Encouragé par cette découverte, on continua les fouilles, et l'on trouva l'architecture d'une porte en marbre avec une inscription, et sept statues grecques ressemblant à des Vestales. Ces fouilles eurent lieu au commencement du dernier siècle.

» Quelque temps après, on découvrit un temple antique, environné de vingt-quatre colonnes d'albâtre, et d'autant de statues de marbre gris. Puis le gouvernement s'empara des fouilles, fit creuser à quatre-vingts pieds de profondeur perpendiculaire, et l'on trouva une ville entière. On reconnut le lit de la rivière qui traversait cette ville, et l'on fit successivement une foule de découvertes précieuses et intéressantes; un temple de Jupiter où était une statue d'or, un théâtre, des portes char-

gées d'inscriptions, des fragments de chevaux de bronze doré et un char qui avaient décoré la principale entrée, et un très grand nombre de statues, de colonnes, de peintures.

» On est émerveillé en parcourant cette ville souterraine, quoiqu'on ne puisse se défendre d'un profond sentiment de tristesse. Les rues sont tirées au cordeau, pavées de lave semblable à celle que vomit le Vésuve, et garnies de chaque côté de trottoirs, pour les gens de pied. Quelques maisons sont pavées de marbres de différentes couleurs, d'autres de mosaïques faites avec quatre ou cinq espèces de pierres naturelles. Les murailles sont, pour la plupart, peintes à fresque. Cet usage des peintures à fresque s'est conservé en Italie, où l'on ne voit presque pas de tapisseries dans les appartements ordinaires.

» Les deux édifices les plus considérables d'Herculanum sont le théâtre et le Forum. Comme on ne peut voir qu'au flambeau les diverses parties de ces édifices, il est difficile de juger de l'ensemble. Mais toujours est-il que les marbres, les colonnes, les statues, les bronzes qu'on en a retirés, et ce qui reste en place, prouvent que l'édifice était d'une très belle architecture d'ordre corinthien, et qu'on y avait prodigué les plus riches décorations.

» Les monuments les plus curieux qu'on a retirés de cette ville souterraine ont été réunis dans le Muséum ou cabinet du roi de Naples à Portici.

C'est sans contredit la plus riche collection d'antiques qu'il y ait au monde. Nous y avons vu les objets les plus curieux, indépendamment des statues de marbre et de bronze qui sont en très grand nombre. Ainsi là sont réunis presque tous les instruments qui servaient aux sacrifices et aux différents arts, des ustensiles de toute espèce, des vases, des lampes, des médailles, des pierres gravées, des casques, des boucliers et plusieurs peintures qu'on conserve sous verre, et qui étaient sur des murailles qu'on a sciées, puis scellées sur des châssis de bois.

» De toutes ces découvertes précieuses, une des plus intéressantes est sans contredit celle d'une foule de manuscrits qui sont actuellement au muséum de Portici. Le papier n'était point encore connu à l'époque de la catastrophe d'Herculanum, puisque le plus ancien manuscrit de papier de coton que nous ayons à la bibliothèque royale de Paris ne remonte pas au-delà du XIe siècle. Ceux dont nous voulons parler sont sur des feuilles de cannes de jonc, collées les unes à côté des autres et roulées sur des cylindres en bois. Il n'y a qu'un côté qui soit chargé de colonnes d'écriture. Ces manuscrits, quand on les trouva, étaient rangés les uns sur les autres dans une armoire de marqueterie; l'humidité avait pourri ceux qui n'avaient pas été saisis par la chaleur des cendres du Vésuve; ils tombèrent comme des toiles d'araignées aussitôt qu'ils furent exposés à l'air. Les autres étaient réduits en charbon, et c'est ce qui

les a conservés. Lorsqu'on veut dérouler les feuilles que l'action du feu a réduites en couches de charbon, elles se brisent et tombent en poussière. Cependant, avec beaucoup de soin et de patience, on est parvenu à lever les lettres et à les copier.

» Passons à Pompéia, ville de la Campanie, à laquelle sa situation, entre Sorrente et Herculanum, fit partager le sort de cette dernière ville.

» On doit la découverte de cette ville à des paysans qui creusaient dans un champ pour y faire des plantations. Elle est ensevelie beaucoup moins profondément qu'Herculanum; à peine quelques pieds de débris volcaniques recouvrent-ils le faîte de ses édifices. Il n'y a point de ruines en Italie qui inspirent autant d'intérêt que celles de Pompéia. Tout s'y trouve absolument dans le même état que le jour même de son épouvantable disparition. C'est véritablement une antique cité de Romains; on dirait qu'ils viennent d'en sortir.

» Les habitants d'Herculanum, au milieu de leur désastre, eurent le bonheur d'échapper à la lave qui les poursuivait; mais la cendre, plus rapide, couvrit en peu d'instants Pompéïa et ensevelit sa population toute vivante. Pompéia est restée sous terre ce qu'elle était dessus. Les rues en sont étroites, les maisons petites, mais d'une construction uniforme. Nous y avons vu un quartier de soldats romains, plusieurs temples, entre autres un temple d'Isis qui est très bien conservé.

On nous a assuré que, lors des premières fouilles, on n'avait trouvé que fort peu de squelettes dans les rues, mais un très grand nombre dans l'intérieur des maisons. Une des choses les plus intéressantes de Pompéia est une maison de campagne qu'on a rencontrée à peu de distance de cette ville. On y arrive par le chemin le plus agréable; cette maison, quoique détruite par le haut, donne encore, et plus qu'aucune autre, par ses constructions intérieures, une idée des maisons antiques. Le jardin est découvert, en en voit les bassins, les compartiments. Dans un souterrain qui tourne autour de ce jardin, on trouva vingt-sept cadavres; c'était là que tout une malheureuse famille avait eu le temps de se réfugier, et qu'elle perdit l'espérance et la vie; mort mille fois plus affreuse que toutes les morts vulgaires. Rien que d'y penser, nos cheveux se dressent sur nos fronts; et nous ne pouvons nous empêcher de frissonner d'effroi.

» Dans cette éruption si désastreuse, les matières brûlantes et calcinées que vomit le Vésuve furent portées jusqu'au cap de Misène, qui en est à six lieues. Pline, l'illustre naturaliste, curieux d'observer ce terrible phénomène, fut étouffé pour avoir voulu trop s'approcher du cratère. La lave que lançait le volcan en torrents enflammés coulait en si grande quantité, qu'on la trouve en plusieurs endroits à quatre-vingt-cinq pieds au-dessous de la surface du sol. Cette éruption, comme

presque toutes les autres qui l'ont suivie, avait été annoncée par des tremblements de terre qui renversaient les maisons, détournaient les sources, et faisaient sortir les rivières de leur lit naturel. La plus affreuse de celles qui se rapprochent de notre temps ne remonte qu'à 1767. Le bruit du volcan jeta l'épouvante dans tous les environs; ce bruit fut suivi d'une pluie de feu, de cendres, de pierres calcinées qui partaient d'un épais nuage de fumée. Le lendemain, une lave horriblement abondante combla le vallon dit la Resina. La rapidité du torrent de feu fut tellement effrayante, qu'en une heure il parcourut un espace de sept milles. Vers minuit, on entendit dans les entrailles de la montagne des mugissements et un bruit semblable à celui de la plus forte canonnade; ce bruit fut accompagné d'une lave qui se précipita dans le vallon de l'Ermitage. Enfin, les cendres furent poussées jusqu'à Gaëte, à une distance d'environ trente milles.

» Près de Pompéia, nous avons salué de nos hommages la ville de Sorrente, patrie de Torquato-Tasso, que nous appelons *le Tasse,* et la maison où l'on dit que cet illustre poète reçut le jour. Cette maison est aujourd'hui un palais bien situé, au-dessus d'un rocher élevé, décoré de verdure et baigné par la mer. On nous dit que le propriétaire était encore, il y a quelques années, un descendant de la sœur aînée du poète, de celle qui l'avait reçu si tendrement, quoique, avec cette

défiance si naturelle à l'infortune, il eût cru devoir, après une si longue absence, ne se présenter que sous les habits d'un vieux pâtre.

» Voici devant nous l'île de Sora, l'un des plus beaux sites de l'Italie. On lui a donné le nom de Sora, parce qu'elle est entouréee des eaux du Liris. L'air est très sain dans cette île; vers le nord, il y a une montagne sur laquelle est bâti le palais du roi, fortifié par une haute tour; là, le fleuve se divise en deux courants qui roulent, l'un à droite, l'autre à gauche. Arrivées à son pied, au bas de la petite plaine sur laquelle la ville est construite, les eaux se précipitent en cascades; l'une de ces petites cataractes tombe au midi, l'autre au couchant. Les peintres paysagistes fréquentent beaucoup l'île de Sora. Un des plus singuliers points à observer se prend du mont Saint-Juvénal. Les irrégularités du Liris qui, plus loin, a encore cinq autres petites cascades, dissemblables entre elles et bordées d'arbres et de plantes, à travers lesquels il coule avec rapidité, répandent dans ce tableau de la vie et du mouvement. Ce fleuve est très abondant en poissons; ses truites sont d'un goût exquis, au rapport de tous les gourmands du pays.

» Le Liris voit aussi sur ses bords la ville d'Arpinum, appelée aujourd'hui Arpino. Cette ville, bâtie irrégulièrement, s'élève sur plusieurs collines. Au levant, on voit les substructions ou constructions sous terre de la ville ancienne. La plus grande gloire d'Arpino est d'avoir vu naître Ma-

rius et Cicéron; quand naquirent ces deux grands hommes, elle était grande et peuplée, et sa situation sur plusieurs collines lui donnait l'air d'une petite Rome. Des personnes distinguées de cette ville nous parlèrent des deux Romains qui furent leurs compatriotes, avec des détails de localité dignes d'intérêt. Marius était fils d'un paysan qui sortait tous les jours pour aller labourer la terre. On ne croit plus à la fable des sept aiglons qu'un aigle avait déposés dans son berceau, suspendu par sa mère Fulcinia à une branche de chêne; car il est certain, suivant les naturalistes, qu'un aigle ne porte jamais plus de trois aiglons à la fois. Quand Marius s'enfuit de Rome, il se dirigea, appelé par une sorte d'attrait qu'il ne put surmonter, vers les lieux qui l'avaient vu naître et qu'il avait peu fréquentés pendant tant d'années de guerre et de victoires. Il courut à Ostie, s'embarqua pour Terracine; bientôt il se vit abandonné par la lâcheté de ceux à qui il s'était confié, vers l'embouchure du Liris (*Garigliano*), de ce même Liris, sur le bord duquel il avait cultivé la terre. Cicéron, né aussi à Arpinum, mourut assassiné dans le voisinage du lieu de sa naissance, vers Mola di Gaëta (1). Les habitants d'Arpino honorent Cicéron avec d'autant plus de raison, disent-ils, que

(1) On sait que cet homme illustre, qui mérita le nom de grand comme orateur, comme philosophe et comme citoyen, fut victime des proscriptions du triumvirat d'Octave, de Marc-Antoine et de Lépide.

le cardinal Baronius, né aussi dans les environs, a prouvé que l'empereur Dioclétien avait fait brûler avec la Bible des chrétiens les livres de Cicéron, parce qu'il y avait reconnu des dogmes entièrement opposés à la religion païenne. Marcus Agrippa, qui fit construire le Panthéon, comme nous l'avons dit en parlant de cet édifice antique, était né à Arpinum.

» Nous ferons halte ici pour aujourd'hui; nous sommes fatigués, il se fait tard, et demain nous serons en route de bonne heure. »

CHAPITRE XX.

Salerne. — Pœstum, autrefois la ville au bosquet de roses; comment ses ruines ont été retrouvées. — Tarente; ce qu'on doit croire de la réputation qu'on a faite à l'araignée appelée *Tarentule.*—Amalfi, patrie de Flavio Gioia, inventeur de la boussole, et de Masaniello, célèbre pêcheur napolitain. — Détails sur Salvator Rosa. — Conclusion.

« De Portici, nous nous sommes rendus par *Torre de l'Annunziata* et par *Nocera dei Pagani* à Salerne, ville assez considérable, située au bord de la mer, dans une petite plaine environnée de riantes collines. Cette ville fameuse a été célébrée par tous les poètes du siècle d'Auguste. Cet empereur avait pour elle une prédilection particu-

lière. L'école de médecine établie dans cette ville a toujours joui d'une grande renommée; il en est sorti d'excellents ouvrages et d'habiles médecins. On lui a fait un reproche qui n'est peut-être pas fondé; on a dit que cette école avait successivement recommandé aux moines et au clergé, vers le XIVe siècle, de s'emparer de la pratique médicale, et autorisé la corporation des barbiers à s'arroger les cas où l'exercice de la main serait nécessaire. Mais, comme nous l'avons fort bien remarqué, partout les moines et les prêtres étaient un peu médecins; on leur demandait tous les soulagements, ceux du corps comme ceux de l'âme; mais il y avait aussi des médecins laïcs : quant aux barbiers, Salerne ne les a pas plus favorisés que ne l'eussent pu faire alors toutes les écoles, et les barbiers n'étaient pas dans ce temps-là aussi ignorants qu'ils ont été forcés de le devenir depuis.

» Nous ne pouvions aller si près de l'ancienne ville de Pœstum sans être tentés d'aller visiter ses ruines. Pœstum était la principale ville des Sybarites, Grecs d'origine, connus dans l'histoire pour leur mollesse, devenue proverbiale; on vantait aussi beaucoup les bosquets de roses de Pœstum; c'était, il y a deux mille ans, un lieu de délices; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un désert sauvage, semé de ronces et de décombres; il s'y trouve cependant de magnifiques restes de trois temples d'ordre dorique; le temple appelé *la Basilique*,

était destiné aux comices, aux réunions des citoyens, et il servait aussi de promenade ; il a neuf colonnes de face, dix-huit sur chacun des flancs. Le temple, appelé Temple de Neptune ou Grand Temple, est d'une construction plus solide qu'élégante ; elle se compose de blocs immenses ; ses nombreuses colonnes pesantes sont plantées dans le sol, non pas avec cette légèreté et ces distances en harmonie qui plaisent aux regards ; au contraire, tout annonce l'absence des règles. Le troisième temple s'appelait Temple de Cérès.

» Les ruines de Pœstum étaient entièrement oubliées, lorsqu'un jeune élève d'un peintre de Naples, qui se trouvait à Capaccio, vers le milieu du dernier siècle, fut conduit par le hasard sur une colline au bord de la mer ; de cette élévation, il aperçut des restes de murs et de portes de ville, de temples et de colonnades, dans un endroit inculte et couvert de broussailles. De retour à Naples, l'élève parla avec tant de chaleur de ce qu'il avait vu, que le maître eut la curiosité de se transporter sur les lieux, et fut lui-même si frappé de la beauté de ces ruines de Pœstum, qu'il les annonça aux artistes comme une chose digne de leur attention.

» On voit dans la cathédrale de Salerne beaucoup de restes précieux qui avaient été trouvés à Pœstum ; ce sont des colonnes et des chapiteaux de marbre, des tasses de porphyre, des mosaïques, deux urnes sculptées. Une de ces urnes repré-

sente l'expédition d'Alexandre dans les Indes, l'autre les plaisirs de la vendange.

» Les rosiers de Pœstum, tant célébrés par les poètes de l'antiquité, fleurissaient deux fois par an; maintenant ils sont remplacés par quelques églantiers, des cactus et d'autres plantes de marais, qui épanouissent leurs larges robes sur la surface d'eaux saumâtres et dormantes.

» L'intention de notre père était de nous conduire à Tarente; mais M. Assandri l'en détourna, en lui affirmant qu'il n'y avait absolument rien à voir dans cette ville ancienne, dont le port est presque comblé, et qui ne fait que le commerce des laines.

» Tarente, nous dit-il, est la patrie d'Architas, grand philosophe et savant mathématicien. C'est du nom de cette ville qu'on a appelé *tarentule* une grosse araignée dont la morsure est, dit-on, très dangereuse, et que les naturalistes désignent par le nom d'*araignée enragée*. La tarentule ressemble à peu de chose près aux araignées domestiques; seulement, elle est, dans toutes ses parties, beaucoup plus forte et plus robuste; elle a les jambes et le ventre tachetés de noir et de blanc; le dos et toutes les parties antérieures sont noires, et ses yeux d'un jaune doré et étincelant. Beaucoup de préjugés se sont répandus à l'occasion de cet animal; on a dit que ceux qui sont mordus par lui ne ressentent d'abord aucune douleur de la morsure, mais que, peu à peu, le venin s'insinuant

dans le sang, le malade tombe dans un assoupissement léthargique, ou pleure, ou bien a d'autres symptômes qui ne cessent qu'avec la mort; qu'il n'y a d'autre remède que de lui faire entendre le son de quelque instrument de musique, jusqu'à ce qu'on ait rencontré un air qui lui plaise; qu'alors, le malade sort de son lit, se met à danser, et ne cesse de s'agiter que lorsqu'il est tout en nage et hors d'haleine, et qu'ainsi le venin se dissipe par une abondante transpiration. Cependant, ajouta M. Assandri, je puis vous assurer que ce fait passe dans le monde instruit pour fabuleux. Il y a longtemps que je parcours l'Italie; jamais je n'en ai entendu citer un seul exemple. On ne redoute nullement la tarentule à Rome; en aucun temps, elle n'y a causé le moindre accident. Dans la Pouille, à Tarente, sa piqûre, moins innocente, cause quelque gonflement; mais, en vérité, cela ne vaut pas la peine qu'on en parle.

» Alors, sur l'avis de l'aimable Sicilien, nous prîmes la direction d'Amalfi ou Malfi, ville archiépiscopale sur la côte occidentale du golfe, et à cinq lieues ouest de Salerne. Cette ville, ou plutôt le château de Pasitano, qui y est contigu, a donné naissance à Flavio Gioia, fameux pilote à qui l'on attribue la belle invention de la boussole, si utile dans l'art de la navigation. Les voyages sur mer auparavant étaient longs et pénibles; mais, grâce à cette invention, on trouva une partie de l'Asie et de l'Afrique, dont on ne connaissait que

quelques côtes, et l'Amérique, dont on ne connaissait rien du tout.

» L'inventeur de la boussole, nous dit Assandri, n'est pas le seul homme célèbre d'Amalfi. Masaniello occupe aussi, dans une autre genre il est vrai, quelques-unes des pages de l'histoire de Naples. C'était un beau jeune homme d'une haute stature, d'une figure prévenante, vif, spirituel, et doué d'une éloquence naturelle et puissante. Quoiqu'il ne fût qu'un pauvre pêcheur conduisant son petit commerce entre Amalfi son pays natal, et Naples, on dit qu'il avait conçu une sorte d'orgueil en exerçant un état que l'apôtre saint Pierre, fondateur de l'Église, avait rendu sacré. Il sut, par son caractère, obtenir, dès l'âge le plus tendre, beaucoup d'influence sur ses compagnons. Ayant été poursuivi par les fermiers de la gabelle, à l'occasion d'un panier de pommes, il excita en 1647 une révolte contre le gouvernement espagnol, qui dominait à Naples, et régna de fait pendant quelque temps. Son succès lui tourna l'esprit; il périt dans un guet-apens.

» J'ai à vous parler d'un autre homme dont ma patrie est fière à certains égards. Masaniello, pendant les courts instants de sa puissance, se retirait quelquefois dans un bâtiment solitaire attenant à un couvent de religieux. C'est dans cet édifice appelé *il Torrione del Carmine*, qu'il rassemblait ses conseillers intimes. Souvent dans ce phare singulier qui s'élevait au-dessus de toutes les forte-

resses soumises au vice-roi, Masaniello passait une partie des nuits à conférer sur les intérêts du peuple napolitain. Les torches, attachées dans les crevasses de ces murailles gothiques, répandaient une lumière rougeâtre et incertaine sur tous les visages. Au milieu de ces groupes si pittoresques, un homme paraissait les contempler, non-seulement avec l'œil d'un poète, mais encore avec celui d'un peintre. Cet homme était Salvator Rosa.

» C'est à la lueur de ces torches que le grand artiste peignit presque furtivement les esquisses et les portraits de Masaniello et de ses plus notables compagnons. Mais comment Salvator Rosa se trouvait-il au *Torrione del Carmine*, lui qui aimait si passionnément le silence de la solitude? C'est que, enthousiaste de la liberté, il pensait qu'on devait l'acheter à tout prix. Peu d'années auparavant il croyait avoir dit un dernier adieu à sa terre natale; mais dès qu'il avait appris les premiers efforts qu'elle avait faits pour recouvrer son indépendance, il était accouru à Naples en toute hâte, prêt à sacrifier pour la cause populaire, son temps, sa vie, sa fortune, sa renommée, toutes les ressources de son génie. Car alors Salvator était courtisé par ceux qui ne sont que trop habitués à se repaître des hommages des autres; les princes lui demandaient des tableaux de toutes les parties de l'Europe; il primait à Rome parmi les artistes, et l'envie de ses rivaux le mettait encore plus en évidence.

» A son arrivée à Naples, on l'accueillit avec distinction, et il ne tarda pas à figurer dane la révolution. Dans une rixe entre un parti de troupes espagnoles et les élèves du peintre Aniello Falcone, un proche parent, un élève favori de cet artiste avait été tué en plein jour par un de ces soldats. Pour venger ce meurtre que le vice-roi feignait d'ignorer, l'école d'Aniello, accrue encore par un grand nombre d'amis, se forma en compagnie, à laquelle en souvenir du fatal événement qui donnait lieu à sa formation, ils donnèrent le nom de Compagnie de la mort *(Compagnia della morte)*. Le but de cette association était de mettre à la raison, comme on dit, la soldatesque étrangère. Aniello Falcone fut nommé capitaine, et Salvator Rosa, à son arrivée à Naples, fut enrôlé dans ce corps, dont il devint un des membres les plus chaleureux et les plus actifs.

» Après la mort de Masaniello, Salvator retourna à Rome. Là, son indignation le rendit poète, et il composa un poème intitulé la *Babilonia*, qui est peut-être la satire la plus énergique d'expression et la plus vive de sentiments qu'on puisse trouver dans la littérature italienne.

» Le retour de Salvator dans la capitale du monde chrétien ne fut pas plutôt connu, que ses amis et ses admirateurs lui firent une sorte d'ovation, avides d'ailleurs de connaître les aventures dont il venait d'être l'un des héros. L'artiste de génie, dont les récits étaient des tableaux, racontait tous

ces événements avec cette force d'éloquence et cette audace de poésie qui lui étaient si naturelles. Il récita aussi ses vers, dans le débit desquels il faisait passer toute l'amertume d'esprit qui était entrée dans leur composition.

» Mais chez Salvator l'art du poète n'était qu'un accessoire; c'est comme peintre et comme graveur qu'il s'est surtout immortalisé. Longtemps, ses grands talents furent méconnus; il éprouva les poignantes angoisses de la misère, et se vit d'abord réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques. Lanfranc, qui remarqua des beautés dans ses ouvrages, en acheta plusieurs et lui donna des encouragements. Salvator, soutenu et stimulé par le suffrage de ce grand maître, se livra à l'étude et au travail avec plus d'ardeur encore. Il parvint à réussir, principalement dans la peinture des batailles, des marines, des paysages, des sujets de fantaisie, des animaux, des figures de soldats, des objets les plus terribles; c'était surtout dans ce dernier genre qu'il excellait.

» Lorsqu'il avait besoin de quelque attitude pour rendre un personnage de ses tableaux, il se tenait lieu de modèle à lui-même; il se plaçait devant une glace, prenant la pose dont il avait besoin, et la dessinait aussitôt. Sa maison était devenue une espèce d'académie où les gens de bon goût et d'esprit se réunissaient souvent.

» J'ajouterai à ces détails un jugement sur les principaux ouvrages de Salvator. Ce qui distingue

ses tableaux les plus estimés, c'est une fierté sauvage, une dure et brûlante énergie, une hardiesse originale dans la pensée et dans la manière de les exprimer. Il ne vit jamais dans la nature ce qu'elle a d'aimable, de doux, d'attendrissant; il se plut à voir ce qu'elle a de singulier, d'extraordinaire et de terrible. Veut-il peindre une campagne, il ne choisit que des sites effrayants, il peint d'arides déserts, de tristes rochers; ses arbres ne sont point revêtus de cet épais et vert feuillage sous lequel viennent se réfugier les troupeaux et les bergers; il peint des troncs immenses qui portent l'empreinte des siècles et les marques de la foudre; sur leurs cimes nues et élevées les aigles et les vautours ont fixé leurs demeures. Ses paysages sont presque toujours solitaires; ce sont des lieux que l'on croirait favorables aux malfaiteurs, où l'on ne passe jamais la nuit et que l'on ne traverse le jour qu'en fuyant. Salvator garde le même caractère dans le choix de tous ses sujets. Veut-il traiter l'histoire : c'est Régulus jeté dans un tonneau hérissé de clous; c'est le tyran Polycrate attaché au gibet; ailleurs il étale les horreurs du supplice d'un saint martyr, ou bien il évoque l'ombre de Samuel devant Saül épouvanté. Une autre fois il choisit dans la riante mythologie la scène où les Titans, épouvantables enfants de la Terre, sont foudroyés, précipités, écrasés sous des montagnes. Au milieu de tombes solitaires et dégradées par le temps, il repré-

sente Démocrite environné d'ossements d'hommes et d'animaux de toute espèce, confondus ensemble; le philosophe les regarde avec un rire amer et la tête appuyée sur sa main, et semble dire : « Hommes insensés, ne peut-on pas rire de vos grands projets en voyant comment ils finissent? » Qu'on voie ses batailles; c'est là que se déploient toute l'énergie et l'originale âpreté de son pinceau; il y en a une surtout qui est un ouvrage admirable dans ce genre. Une poésie de carnage anime la scène; les ruines d'un palais, une vaste et aride plaine, des montagnes sauvages, un ciel nébuleux, tous les objets de ce tableau ont un aspect funeste; on croit entendre les cris funèbres. La discorde et la rage y triomphent au milieu des maux qu'elles font; la soif dévorante du sang embrâse tous les combattants, et jamais sur un champ de carnage les blessures et la mort n'apparurent plus terribles et plus affreuses. La vue des ouvrages de Salvator inspire une sombre mélancolie et développe une philosophie d'une austère vérité. De bons juges regardent ce peintre comme un artiste dont les compositions sont pleines de grandeur, dont le dessin est spirituel, la pensée sublime, enfin comme un grand paysagiste, tout à fait original dans ce dernier genre, vaste et grandiose en tout. Comme graveur, il avait toute l'originalité de style qui le distinguait comme peintre. Sa touche était légère, hardie et souverainement expressive. Voilà à peu

près l'abrégé des qualités sur lesquelles repose la renommée de Salvator Rosa. Je pourrais ajouter qu'il composait de la musique dont la mélodie a été jugée supérieure à la plupart des compositions des maîtres de son temps, et qu'il possédait de grandes connaissances en architecture, quoiqu'il ne professât point cet art. Je pourrais parler aussi de son érudition profonde, de son talent comme acteur comique et improvisateur ou comme musicien instrumentiste ; mais tous ces brillants avantages ne peuvent être mis en ligne de compte après l'énumération des preuves de son génie. Vous me pardonnerez, mes bons amis, dit M. Assandri en finissant, d'avoir allongé de la sorte cette causerie. Que voulez-vous ? on a tant de plaisir à parler de sa patrie et des hommes qui ont pu concourir à son illustration, qu'en vérité, je crois n'avoir point abusé de votre indulgence. »

Le manuscrit des deux frères, Fortunat et Ernest, s'arrêtait à cette histoire. Ce n'était de leur part, ni négligence, ni défaut de matériaux, s'ils ne l'avaient pas poussé plus loin. Ils avaient d'ailleurs tant de plaisir à travailler l'un et l'autre pour les délassements de leur chère Hortense, que, pour qu'ils pussent se déterminer à abandonner leur tâche de prédilection, il fallait des causes indépendantes de leur volonté. C'est ce qui arriva à leur retour dans la ville de Naples.

CONCLUSION.

« Maman! maman! voici papa! voici mes frères! Dieu! quel bonheur! quelle agréable surprise! s'écrie Hortense en recevant dans ses bras, M. Richard, Fortunat et Ernest.

— Et ta mère, interrompit vivement M. Richart, ta mère, comment va-t-elle? où est-elle? Hortense; tu nous vois dans une anxiété....

— Oui, ma sœur, hâte-toi, disaient en même temps Ernest et Fortunat; avant tout, dis-nous la vérité sur la position de notre bonne mère. »

Hortense, frappée d'étonnement, les regardait comme quelqu'un qui cherche à se souvenir de quelque circonstance. L'arrivée inattendue de son père et de ses frères, l'inquiétude répandue sur leurs traits, la brièveté pressante de leurs questions, l'avaient tellement étourdie, avaient tellement bouleversé ses idées, qu'elle ne trouvait que des paroles incohérentes pour leur répondre. Au même instant Mme Richard parut; à sa vue, le voile sombre qui semblait s'étendre sur tous les visages tomba comme par enchantement; les embrassements et les caresses occupèrent les premiers moments de cette réunion; l'explication ne se fit pas attendre.

M. Richard apprit à sa femme et à sa fille la cause de son retour précipité à Nice, se félicitant les larmes aux yeux, que cette cause n'eût pas le moindre fondement. Voici ce qui était arrivé. Nos trois voyageurs, après leur course à Amalfi, se proposaient de repartir très prochainement pour quelques parties du royaume de Naples qu'ils n'avaient pu encore visiter. Mais M. Richard ayant lié conversation avec un étranger arrivé tout nouvellement de Nice et logé dans l'hôtel qu'il habitait, et s'étant informé, comme cela était bien naturel, de l'état de la santé de plusieurs personnes, surtout de celle de Mme Richard, cet homme, trompé sans doute par quelques mots qu'il avait pu mal entendre, s'était empressé de répondre, en prenant un air de condoléance, que la malade dont on lui demandait des nouvelles était dans une position fâcheuse, et qu'il avait même entendu dire qu'elle était à toute extrémité. Après une telle nouvelle, qui était presque foudroyante, car les dernières lettres reçues de Nice ne contenaient rien de pareil, il n'y avait plus d'autre voyage à projeter que celui des Etats Sardes. La décision ne fut pas longue à prendre; les apprêts du départ ne demandaient pas beaucoup de temps; un bateau à vapeur allait partir pour Gênes; M. Richard et ses deux fils profitèrent de l'occasion, et purent, peu de jours après, grâce à une navigation heureuse, s'applaudir de n'avoir reçu qu'une fausse nouvelle.

*

En effet, la santé de Mme Richard, au lieu d'avoir subi la moindre altération, se fortifiait de plus en plus; ses forces étaient entièrement revenues; les roses de la santé brillaient sur son teint; tout enfin annonçait qu'elle était heureusement délivrée de la cruelle maladie qui l'avait tenue si longtemps aux portes du tombeau.

Néanmoins, il fut convenu que l'on passerait encore à Nice la mauvaise saison de l'hiver qui allait s'ouvrir. Les enfants en furent enchantés; Fortunat et Ernest remirent leur manuscrit à Hortense, en ne manquant pas de faire l'éloge de leur travail, et tous trois, heureux de se voir, se promirent bien de réparer le temps de l'absence et de revenir souvent ensemble, dans leurs conversations, sur les sites riants et les magnifiques monuments de la belle Italie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

FIN DE LA TABLE.

